t.p.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
SEP 14 1899

6e Année. N° 17. 1er Septembre 1899.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Duc de Choiseul	*L'Attentat de Damiens*	1
R. H. de Vandelbourg	*Fumées d'Orient* (1re partie)	25
François Ponsard	*Avant « Charlotte Corday »*	73
Gabriel Tarde	*L'Opinion et la Conversation.* — II	91
Augustin Filon	*Sous la Tyrannie* (fin)	117
Daniel Massé	*Au Dahomey*	169
Eugène Lintilhac	*Les Contes de ma Mère l'Oye*	197
Charles Rabot	*Les Russes sur la Mer libre*	212

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis
—
1899

LIVRES NOUVEAUX

POÉSIES DE STÉPHANE MALLARMÉ

Certaines œuvres, pour avoir tout leur charme, doivent être lues en des éditions belles et rares. Il semble que les mots nous y apparaissent plus somptueux. M. Edmond Deman vient de réunir en un magnifique volume les poésies de Stéphane Mallarmé. C'est une occasion de les relire : elles nous sont présentées avec un soin scrupuleux et intelligent. « A quelques corrections près, introduites avec la réimpression des morceaux choisis, *Vers et Prose*, par la Librairie académique, le texte reste celui de la belle publication souscrite, puis enlevée à tant d'enchères, qui le fixa ». On trouvera groupées en ce volume toutes les poésies qui ont fait la gloire de Stéphane Mallarmé, le *Guignon*, les *Fenêtres*, l'*Après-Midi d'un Faune*, un admirable fragment dialogué d'*Hérodiade* et un assez grand nombre de pièces plus courtes. L'œuvre poétique de Mallarmé est de celles qui tiennent en quelques vers : il a su y enfermer tout le trésor de sa pensée subtile et de son idéal.

SAINT ANTOINE DE PADOUE ET L'ART ITALIEN, par C. de Mandach.

Rechercher à quels développements a pu prêter un thème déterminé, tel que la légende de Saint-Antoine; comment chaque génération l'a conçu et modifié ; comment, en un mot, cette légende a évolué dans les imaginations, et tirer ainsi une série de lois psychologiques importantes d'un catalogue raisonné comprenant des centaines de toiles ou de gravures, de statues ou de bas-reliefs, voilà ce que M. C. de Mandach a su faire en ce livre avec une indiscutable compétence. La grande figure de saint Antoine est une de celles qui ont le plus frappé les imaginations et sollicité le talent des artistes. L'iconographie de Saint-Antoine n'embrasse pas moins de sept siècles : et on jugera de sa richesse par les reproductions qui abondent en ce magnifique volume.

UNE FEMME, par Camille Lemonnier.

L'étrange héroïne de ce roman s'est affranchie de tous les préjugés et de toutes les contraintes. C'est un être de passion, mais aussi de courage et de volonté. L'auteur nous la montre dans une crise ardente de désir : elle n'essaie pas de lutter contre elle-même, et, tant que son amour l'intéresse et l'émeut, elle ne tente rien pour s'y soustraire. Mais aussitôt qu'elle le sent vieillir et s'émousser, elle ne se préoccupe pas de celui qui le partagea : elle l'a toujours prévenu qu'elle entendait se garder libre ; elle le quitte et s'en va chercher loin de lui, dans le dévouement à ceux qui souffrent, une raison de vivre que la volupté ne lui donnerait plus. M. Camille Lemonnier, l'auteur d'*Un Mâle*, a fait circuler en toutes les pages de ce nouveau roman un grand souffle de vie jeune et impétueuse.

UNTER DEN LINDEN, par Rud. Stratz, adapté de l'allemand, par P. de Pardiellan.

On peut dire de ce livre que c'est un roman *berlinois*, comme on dit de certains romans français que ce sont des romans *parisiens*. L'auteur nous introduit dans le monde spécial de la galanterie berlinoise; il nous mène aux courses et au tripot. Tous ses personnages ne sont préoccupés que de jeu ou d'intrigues, et leur vie se passe au dehors dans les lieux de plaisir et de luxe : restaurants, boudoirs et coulisses. Le lecteur pourra constater que la vie de fête à Berlin ne diffère pas sensiblement de celle que l'on mène à Paris. M. P. de Pardiellan n'a pas traduit le roman de M. Rud. Stratz : il ne nous en donne qu'une adaptation ; il a sans doute, et fort habilement, fait subir au texte original de nombreuses coupures. L'œuvre qu'il nous offre est alerte et dramatique : les scènes n'y sont point surchargées de détails encombrants; cela se lit vite et avec intérêt.

LE MAROC INCONNU, par Auguste Mouliéras.

« En dépit de ce qui a été dit cent fois, répété et redit, le Maroc n'est pas l'immense et noir sépulcre que l'on croyait ». C'est, au contraire, un pays plein de vie, et tout ce que nous rapporte M. Auguste Mouliéras mérite de solliciter et de retenir la curiosité européenne. Ce sont assurément des êtres énigmatiques et méfiants que nos voisins du nord-ouest africain : l'auteur de ce livre a su pourtant surprendre une partie de leurs pensées et de leur existence journalière. Il a consacré près de trente ans à se documenter minutieusement, en toute certitude, et il nous donne en ces deux volumes consacrés au Maroc inconnu les renseignements les plus divers et les plus complets sur les deux provinces qu'il a explorées, celle du Rif et celle des Djebala.

L'OTAGE, par Charles Foley.

En écrivant ce livre de nouvelles sur les guerres de Vendée, M. Charles Foley ne s'est pas assez gardé du parti pris : ses Vendéens ont toutes les vertus, tous les courages, tous les héroïsmes; les bleus, les « patauds », comme on les appelait dans ce temps-là, nous sont presque toujours présentés comme des êtres féroces et sans foi. Mais, dans une œuvre d'imagination, l'auteur a le droit d'avoir ses sympathies, et il faut seulement féliciter M. Charles Foley d'avoir su donner une belle allure à ses récits et une grande âme à ses héros. Il a fait pour les partisans du roi déchu ce que M. Georges d'Esparbès avait fait pour les soldats de la Grande Armée. Après la *légende de l'Aigle*, nous avons maintenant celle des fleurs de lys. Avec plus de simplicité, M. Charles Foley nous conte lui aussi des histoires tragiques et belles.

de

an
ans
u-
la
ses
ont
vie
de
ec-
lin
'on
ra-
ous
et
de
ffre
ont
cela

s.
ois,
e et
on-
nous
olli-
Ce
mé-
in :
ndre
ence
à se
nde,
crés
plus
nces
des

les
s'est
s ont
s les
n les
sque
es et
tion,
et il
avoir
t une
parti-
arbès
rmée.
ainte-
sim-
aussi

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

12515

SIXIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1899

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

L'ATTENTAT DE DAMIENS

Quand Louis XV fut frappé d'un coup de canif, le 5 janvier 1757, vers six heures du soir, au bas de l'escalier du château de Versailles, par le fanatique Damiens, qui avait profité de l'obscurité, et surtout de l'inattention des gardes, pour se mêler aux courtisans et s'approcher du roi, Choiseul était encore à Rome; il ne connut d'abord l'attentat que par les dépêches de son ministre et les lettres particulières de ses amis, c'est-à-dire que pour des raisons diverses, qui imposaient à ses correspondants une grande discrétion, il en ignora les détails les plus intéressants; il ne put les apprendre que six semaines plus tard, à son retour à Versailles, quand déjà ils s'étaient déformés et altérés, en passant de bouche en bouche. Cette circonstance explique les légères erreurs de date que nous avons cru devoir relever; elles sont d'ailleurs sans importance et on ne saurait en tirer des arguments un peu sérieux contre l'authenticité ou même l'exactitude de ce récit; car dans tous les *Mémoires*, écrits de souvenir, assez longtemps après les événements qui y sont racontés, on trouve des erreurs bien plus fortes; après un certain intervalle, la mémoire, même la plus fidèle, trahit parfois ceux qui s'y fient.

Les erreurs de jugement, les appréciations excessives et partiales sont des fautes plus graves; cependant elles n'autorisent pas la critique à contester l'authenticité ou l'importance d'un document de ce genre. Les *Mémoires* sont loin d'être pour les historiens les sources les plus sûres; car trop souvent ils ont été composés dans un but intéressé par des hommes passionnés qui n'avaient, en les rédigeant, d'autre objet que de se défendre et d'attaquer. C'est le cas de cette partie des *Mémoires de Choiseul;* il les écrivit dans l'exil, à Chanteloup, au com-

mencement de l'année 1774, peu de temps avant la mort de Louis XV, de ce roi qui le maintenait dans une disgrâce pour lui si pénible. Il ne faut donc pas s'étonner si cet homme irascible et vindicatif présente sous le jour le plus fâcheux la conduite de son maître en cette circonstance, s'il nous le montre, pour une blessure sans la moindre gravité, une piqûre insignifiante, apeuré, tremblant et s'il en fait un poltron tombé au dernier degré de la lâcheté. On doit encore moins être surpris de la sévérité excessive des jugements qu'il porte sur les ministres disgraciés à la suite de cet événement; car ils étaient les victimes de la rancune de madame de Pompadour, sa protectrice bien-aimée, qui souvent avait dû les lui peindre avec les couleurs les plus noires, en lui racontant les motifs de leur renvoi.

Ce sont là des défauts inhérents, pour ainsi dire, à ce genre de *Mémoires*, qui a donné à notre littérature une si riche moisson d'ouvrages intéressants; quand on ne veut pas seulement se distraire en les lisant, mais connaître la vérité historique, on doit les contrôler de très près. Pour cette vérification, nous n'avons pas à notre disposition de moyens de contrôle meilleurs que les correspondances diplomatiques. En effet, elles portent date certaine et ont été expédiées peu de temps après les événements qui y sont relatés; de plus, elles émanent souvent d'hommes politiques de valeur et d'expérience qui, par état et aussi par goût, font effort pour être exactement informés et juger sainement les ministres et les princes, dont il leur importe, de connaître à fond le caractère, les qualités et les défauts.

Sur l'attentat de Damiens et ses conséquences, nous trouvons le meilleur correctif des *Mémoires de Choiseul* dans les dépêches du comte de Starhemberg, qui était alors le représentant de l'impératrice Marie-Thérèse, près de Louis XV. C'était un diplomate du plus grand mérite, assurément le meilleur élève de Kaunitz. Comme il venait de réussir à conclure, par l'entremise et avec l'appui tout puissant de madame de Pompadour, une alliance inespérée entre la France et l'Autriche, et négociait en ce moment même un traité qui devait la compléter, il avait à Versailles une situation tout à fait exceptionnelle; il était dans les meilleurs termes avec la favorite et avec son confident, l'abbé de Bernis, dont il tenait ses renseignements. Cependant il n'accepte pas leurs informations sans contrôle, comme le firent plus tard Choiseul et ses amis, entre autres le baron de Besenval en ses Mémoires si curieux; il se tient sur ses gardes, car il a vu de près la violence des passions qui agitaient la dame et l'abbé, et il n'ignore pas que son ministre, Kaunitz, qui a fait récemment un long séjour en France, en cette même qualité d'ambassadeur impérial, connaît à fond Louis XV et les ministres dont il parle; on ne peut désirer meilleure garantie d'exactitude et d'impartialité. C'est pourquoi nous avons cru devoir donner des extraits des dépêches du

comte de Starhemberg au-dessous des appréciations de Choiseul; de cette façon, ceux de nos lecteurs qui voudront bien prendre la peine de parcourir notre annotation, un peu plus copieuse qu'à l'ordinaire, auront les moyens de se faire par eux-mêmes une opinion, et de juger à leur valeur les excès de langage auxquels s'est laissé entraîner l'auteur de ce récit.

ÉTIENNE CHARAVAY — JULES FLAMMERMONT[1]

A la fin de ma négociation pour la lettre encyclique, j'avais demandé un congé pour aller en France. Trois motifs m'avaient déterminé à cette demande. Je sentais qu'il n'y avait plus rien à faire à Rome sous un pape très vieux et qui pouvait mourir d'un moment à l'autre, ce qui me forcerait à rester à Rome pendant un conclave et m'éloignerait de servir à la guerre qui était déclarée depuis un an contre l'Angleterre et qui, selon mes conjectures, par l'attaque du roi de Prusse et notre alliance avec la cour de Vienne, devait produire une guerre générale. Mon second motif était de voir par moi-même comment la cour soutiendrait la décision du pape, que je regardais comme un chef-d'œuvre parce que j'en avais été entièrement occupé pendant un an, et si le roi, comme je le pouvais craindre, faiblissait, j'aimais mieux être témoin de sa faiblesse en France que d'essuyer à Rome les reproches du pape. Enfin, j'étais instruit exactement par madame Infante[2] et madame de Pompadour des négociations du roi avec la cour de Vienne, et l'une et l'autre me pressaient de me rendre à Versailles pour aller ambassadeur à Vienne, de sorte que je calculais que je ne quittais rien en quittant Rome et que je choisirais à Versailles ce qui me serait le plus utile, ou de servir à l'armée, si la guerre de terre avait lieu, ou d'aller à Vienne comme ambassadeur.

J'allais partir[3] lorsque le pape tomba malade si sérieusement

1. Les pages qui précèdent sont sans doute les dernières qu'ait écrites M. Flammermont. Peu de jours après nous les avoir données, il mourait foudroyé dans toute la force de l'âge. Sa vie de savant et d'homme fut toute de probité, de conscience et de loyauté. N. D. L. D.

2. Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV et femme de l'infant d'Espagne, don Philippe, duc de Parme.

3. Le départ était fixé au 27 novembre 1756, lorsque, le 18 de ce mois, le pape fut subitement atteint d'une « hydropisie de poitrine », suivie de complications qui mirent en danger la vie du souverain pontife jusqu'au 20 décembre.

que l'on croyait qu'il ne pourrait pas vivre trois jours ; l'on fit même les préparatifs pour le conclave. Quelque contrarié que je fusse de cet événement, je retardai mon départ. Il y aurait eu de l'indécence et une marque d'incurie pour les affaires du roi à Rome si je m'étais absenté dans ce moment. Le pape au bout d'un mois se rétablit un peu, et j'attendais encore quelques jours la confirmation de sa convalescence lorsque je reçus par un courrier extraordinaire la nouvelle de l'assassinat du roi[1]. L'on ne s'attend pas à un pareil événement et, quoique je reçusse par le même courrier une lettre de madame de Pompadour, qui me rassurait sur la vie du roi, cette nouvelle me déchira le cœur. Elle arriva vers les huit heures du matin ; elle fut connue de mes domestiques par mes larmes ; elle se répandit sur-le-champ dans ma maison, où il y avait beaucoup de Français, qui sortirent en désordre de leur chambre en poussant des cris et en versant un torrent de pleurs. Je fus obligé de m'habiller pour aller chez le pape. Le domestique qui m'habillait m'inondait tellement de ses pleurs qu'il ne voyait pas ce qu'il faisait et que je fus au moment de craindre de ne pouvoir pas être habillé ni aller chez le pape.

Je crois qu'il n'y a rien eu de plus touchant que cette douleur universelle, à laquelle se joignait la honte d'être d'une nation où il arrivait un pareil crime. J'ai songé bien des fois depuis à l'impression que j'avais reçue alors quand je voyais l'homme qui l'avait occasionnée et que j'acquérais journellement la certitude que la moitié de ses sujets périraient, que ceux qui l'approchaient le plus, et moi en particulier, seraient du nombre, sans que notre perte produisît sur son cœur le plus léger effet de sentiment. Je me suis convaincu que l'on aime beaucoup plus son maître, et surtout le roi Louis XV, quand on le représente que quand on le voit.

Je ne balançai point à profiter de mon congé pour être témoin par moi-même de l'état du roi. Je partis de Rome peu de jours après cette nouvelle et arrivai à Versailles dans le mois de février 1757. Je portai en France le trouble qu'avait

1. L'attentat de Damiens eut lieu le 5 janvier, un peu avant six heures du soir, et le lendemain un courrier extraordinaire partait pour Rome avec une dépêche, dont Choiseul accusait réception le 19.

fait sur mon cœur et sur mon esprit un événement aussi funeste que celui de l'assassinat du roi. Je vis le roi chez madame de Pompadour avant que de lui être présenté chez lui. Je fus rassuré sur sa santé, mais je le fus encore davantage sur l'impression qu'un tel attentat pouvait avoir laissée dans son esprit, quand, après m'avoir fait des questions oiseuses sur Rome, il me parla de mon voyage et si j'avais vu son oncle le roi de Sardaigne. Sur ce que je lui répondis que j'étais resté un jour à Turin pour lui faire ma cour, le roi me demanda si il ne m'avait pas chargé de quelques commissions pour lui ; alors je crus ne devoir pas différer de lui dire que le roi de Sardaigne m'avait chargé de lui marquer la part sensible qu'il avait prise à son accident. Quelle fût ma surprise lorsque le roi, répétant le dernier mot accident, me dit qu'il ne savait pas ce que cela voulait dire et qu'il ne lui était pas arrivé d'accident. Il y avait cependant tout au plus un mois qu'il avait été assassiné. Je m'en tirai en balbutiant que le roi de Sardaigne désirait lui marquer dans toutes les occasions son intérêt et son attachement. Soit qu'enfin le roi comprit que je voulais lui parler de ce qui lui était arrivé le mois précédent, soit, ce qui lui est plus naturel, qu'il voulût, selon sa coutume, couper la conversation, il dit quelques niaiseries très étrangères à ce qu'il me disait, et s'en alla, me laissant très persuadé que je devais être tranquille sur son état physique et moral. Mon sentiment fut rassuré et je fus éclairé sur la différence qu'il y avait entre les événements qui intéressent la personne des princes vus de loin ou vus vis-à-vis d'eux.

J'appris avec un grand détail les circonstances de l'assassinat. Damiens me parut n'être qu'un fol féroce, dont la tête avait été échauffée vraisemblablement par des propos indiscrets. L'on me raconta la peur pusillanime du roi[1], les pardons qu'il avait demandés à toute sa famille, la lâcheté avec

1. En écrivant ses *Souvenirs*, plus de quinze ans après l'événement, sous l'empire de la haine violente qu'il ressentait pour le roi qui l'avait disgracié et le maintenait en exil à Chanteloup, Choiseul fut tout naturellement porté à exagérer la faiblesse ridicule de la conduite de Louis XV en cette occasion. Comme contrepartie, nous croyons devoir donner ici un passage inédit d'une dépêche en date du 31 janvier 1757, écrite par l'ambassadeur impérial, le comte de Starhemberg, intimement lié avec madame de Pompadour et l'abbé de Bernis, dont il tenait ses

laquelle il appelait à tous moments un confesseur et sollicitait en attendant à chaque minute son aumônier de lui donner l'absolution. Ce qu'il y eut de singulier dans cette peur, c'est que le roi n'avait qu'une égratignure, qui n'aurait pas empêché un autre, avec le courage le plus médiocre, d'aller souper à Trianon, comme il se le proposait, lorsqu'il fut blessé. La frayeur d'un danger imaginaire dure aussi longtemps dans une tête faible que celle d'un danger réel. Le roi en conséquence resta neuf jours dans son lit, enfermé dans ses quatre rideaux, sans voir la lumière et sans presque parler à personne.

Les intrigants, ainsi qu'il est d'usage à la cour à chaque événement, profitèrent de celui-ci avec d'autant plus d'avantage que le roi était plus effrayé. Le principal but de l'intrigue se tourna contre madame de Pompadour, alors maîtresse du roi. La famille royale, surtout la dauphine de Saxe, et Mesdames firent agir la dévotion avec le fanatisme le plus ardent et le moins éclairé. Elles espéraient que si le roi recevait les sacrements, il renverrait sa maîtresse. L'on fit venir

renseignements; il n'avait, en outre, aucun motif d'altérer la vérité, puisque cette dépêche, expédiée par courrier, était à l'abri de toute indiscrétion de la poste.

« Le Roi, dit-il, dès qu'il se sentit blessé, crut qu'il n'en échapperait point, mais il conserva néanmoins toute sa présence d'esprit et marqua une fermeté et une grandeur d'âme étonnantes.

» Après avoir dit que l'on arrêtât le scélérat et que l'on ne le tuât point, il recommanda qu'on prît garde à M. le Dauphin et remonta de son pied dans son appartement. Comme il devait coucher à Trianon, tout le service de la Chambre s'y était déjà rendu; on fut assez longtemps sans trouver des draps pour refaire le lit; les chirurgiens tardèrent beaucoup; il attendit que tout fût arrivé, sans donner la moindre marque d'impatience.

» Il demanda la Reine et recommanda qu'on ne lui dît point ce qui venait d'arriver; il le lui apprit lui-même, en ménageant, tant que cela était possible, l'impression qu'une pareille nouvelle devait lui faire.

» Il embrassa M. le Dauphin, lui marqua beaucoup de tendresse, lui dit ces propres mots : « *Mon fils, je ne me serais jamais consolé, si cela vous était arrivé et j'en serais mort de douleur.* » Il lui demanda pardon du scandale qu'il lui avait donné et lui recommanda de s'occuper sans cesse du bonheur de ses peuples.

» Il demanda ensuite son confesseur, qui, se trouvant précisément à Paris, n'arriva que plusieurs heures après; on lui amena, en attendant, un autre prêtre auquel il se confessa. Il ne donna pas la moindre marque de faiblesse, ni de crainte ou horreur de la mort.

» Quand il apprit, à la levée du premier appareil, que la blessure ne paraissait point dangereuse et que le coup n'avait porté que dans les chairs et la graisse, il demanda si le fer ne pouvait pas avoir été empoisonné; les médecins et les chirurgiens l'assurèrent du contraire; il se calma; mais il ne donna pas plus de marques de joie, en se voyant hors de danger, qu'il n'en avait donné de peine et d'inquiétude, lorsqu'il croyait qu'il n'en échapperait point. »

le viatique dans la chambre du roi, où il est resté plusieurs jours, et sur ce que quelqu'un fut assez raisonnable pour représenter qu'il pouvait être dangereux d'effrayer le roi par un appareil de sacrements, qui dans le fait lui ferait, par la peur qu'il lui causerait, plus de mal que la blessure qui en était le motif, puisqu'elle n'était qu'une égratignure, le roi entendit sa fille Madame Louise dire que sa santé n'était rien en comparaison du salut de son âme. Cependant, soit que le roi sentît à la fin qu'il n'était plus malade, soit que son âme fût tellement absorbée et plus qu'affaiblie par la frayeur qu'il n'eût pas la force de prendre un parti, il ne se détermina point à se confesser, et se borna à rester dans son lit sans rien dire. Il envoya chercher le lendemain le garde de sceaux Machault, qu'il savait l'ami de madame de Pompadour. J'ai tout lieu de croire qu'il lui dit d'aller chez madame de Pompadour et de lui insinuer comme de lui-même de quitter la cour. M. de Machault fit sa commission maladroitement ; au lieu de rendre en confiance à son amie la conversation qu'il venait d'avoir avec le roi, il lui parla strictement comme de lui-même et lui conseilla durement de s'en aller. Madame de Pompadour lui demanda plusieurs fois si le roi lui avait ordonné de le lui dire ; M. de Machault assura toujours que le roi ne lui en avait pas parlé, mais que c'était son sentiment particulier qu'il lui donnait.

Comme M. de Machault avait eu la tête perdue dans tout cet événement, madame de Pompadour crut d'autant plus aisément que le conseil qu'il lui donnait venait du trouble de sa tête, que ses autres amis, qui dans cette occasion lui ont été fidèles, lui conseillaient avec la plus grande instance de rester jusqu'à ce qu'il lui vînt un ordre de la main du roi. M. de Machault, qui lui devait tout, croyant qu'elle serait renvoyée et imaginant que son assiduité auprès d'elle lui ferait tort vis-à-vis de M. le Dauphin, qui avait l'air de prendre le gouvernement, parce que le roi, dans les premiers moments où la crainte de la mort lui faisait demander pardon à tout le monde, lui avait dit qu'il gouvernerait mieux que lui, M. de Machault eut la bassesse de ne plus retourner chez madame de Pompadour. Cette bassesse fut punie peu de temps après par son renvoi, comme je le dirai dans la suite.

Madame de Pompadour prit donc le parti de rester, sans avoir aucun signe de la part du roi qui put lui faire espérer qu'il la croyait en vie. Elle trouva moyen de lui faire tenir une lettre par M. de Champcenets, valet de chambre du roi, qui se chargea très honnêtement de cette commission. Elle était assez difficile, car le roi était gardé à vue par l'intrigue, et il se trouvait que le maréchal de Richelieu, le héros des intrigants, était gentilhomme d'année. Madame de Pompadour le méprisait. La famille royale intriguait contre elle, ce qui était suffisant pour que M. de Richelieu cherchât à être de quelque chose dans l'intrigue. Cependant, M. de Champcenets remit la lettre. Le roi n'y fit point de réponse. Plus ce silence durait, plus l'inquiétude de madame de Pompadour augmentait, et plus ceux qui souhaitaient son renvoi triomphaient.

M. d'Argenson, ministre de la guerre, était du nombre de ses ennemis. Ce n'est pas qu'il ne lui eût fait autrefois très bassement sa cour : il avait connu chez elle madame d'Estrades, et, quoiqu'il fût un homme d'esprit et madame d'Estrades très bête, l'intrigue, seule occupation de M. d'Argenson, avait lié leur commerce. Il s'imagina d'abord gouverner madame de Pompadour par madame d'Estrades ; il crut que le bon moyen d'être le maître de madame d'Estrades était de lui faire croire qu'il était amoureux d'elle, quoique la figure de madame d'Estrades fût dégoûtante. Elle avait des prétentions à la galanterie, elle avait même un amant, qui était M. de Saulx, depuis chevalier d'honneur de la reine[1]. Ce rival ne fut pas difficile à écarter, mais ce qu'il y eut d'extraordinaire fut que M. d'Argenson, qui comptait en s'amusant travailler à son ambition, devint réellement amoureux et fut subjugué comme un enfant par cette vilaine femme. Madame de Pompadour et surtout ses entours prirent

1. Charles-Michel de Saulx-Tavannes, comte de Saulx, né le 30 novembre 1713, avait été nommé, le 29 septembre 1747, menin du Dauphin, et, le 10 mai 1748, lieutenant général des armées. Le 8 novembre 1755, après avoir noté que la charge de chevalier d'honneur de la Reine était donnée à M. de Saulx, le marquis d'Argenson ajoutait cette observation : « L'on remarque que cela rehausse les actions de madame d'Estrades, dont il était amant, et que cela contrarie le crédit de la marquise de Pompadour. » (*Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, édition de la Société de l'Histoire de France, Paris, 1867. 8°, t. IX, p. 126.)

de l'ombrage de cette liaison. L'on éventa aisément le motif d'ambition de cette intrigue et l'on engagea madame de Pompadour à vivre avec plus de réserve avec madame d'Estrades, laquelle se persuada qu'elle pouvait mépriser le froid de madame de Pompadour et espéra d'abord que madame de Choiseul, sa nièce, la chasserait. Ce coup n'ayant pas réussi, elle se mit dans la tête qu'elle-même serait aimée du roi et qu'elle remplacerait sa bienfaitrice. Rien n'était plus absurde que cette vision. Cependant, madame d'Estrades la fit croire à M. d'Argenson, qui s'échauffa de l'idée romanesque, quoique dénuée de tous sentiments honnêtes, de faire le sacrifice de sa maîtresse au roi et, d'après cet acte de générosité, de gouverner le royaume en gouvernant la sacrifiée et celui à qui il en avait fait l'hommage. Ce projet était trop ridicule, ainsi que les afféteries que madame d'Estrades faisait au roi, pour qu'il n'échouât pas promptement. Madame d'Estrades, cependant, continuait à être admise aux voyages particuliers du roi. Un jour qu'elle allait de la Muette à Paris, elle reçut, avant que d'y arriver, un ordre du roi de ne plus venir à la cour, et que l'on lui ôtait la place de dame d'atours de Madame Adélaïde. Telle fut la fin des vastes et galants projets de madame d'Estrades, qui, depuis, a suivi M. d'Argenson dans son exil et s'y est amourachée d'un officier particulier, qui a eu la sottise de l'épouser.

M. d'Argenson regarda comme une insulte, surtout à sa faveur prétendue, le renvoi éclatant de madame d'Estrades. Son inimitié contre M. de Machault, ami de madame de Pompadour, l'avait déjà éloigné d'elle; le départ de sa maîtresse rompit toutes les mesures et il ne voyait pas madame de Pompadour, quand l'événement de l'assassinat du roi arriva. Il était instruit que le roi n'avait rien fait dire à madame de Pompadour depuis son accident, et, persuadé par M. de Richelieu et les espions qu'il avait dans l'intérieur qu'elle allait être chassée, ainsi que M. de Machault, il se croyait à merveille avec M. le dauphin et apercevait le moment où il allait enfin parvenir au plus grand crédit. Précisément, il se repaissait de ces idées flatteuses avec le président Hénault et quelques familiers quand on vint le prier, de la part de madame de Pompadour, de passer chez elle. Il hésita s'il se ren-

drait à cette invitation. Le président Hénault l'exhorta à ne la pas refuser. Il s'y rendit. Madame de Pompadour, qui était tourmentée d'inquiétude, avait pris le prétexte d'une affaire pour avoir cette conversation et pour trouver le moyen de se raccommoder avec M. d'Argenson, qui avait Paris dans son département et qui était un ennemi redoutable pour une maîtresse renvoyée.

L'usage infidèle de toutes les cours est de remettre aux ministres ou aux souverains les copies des lettres de la poste. Il est sensible qu'on ne ne copie pas toutes les lettres qui arrivent ou partent de Paris, mais l'on copie toutes celles des personnes dont le roi a donné le nom à la poste, et la liste en est fort étendue. Ces lettres sont portées au roi, qui les lit. Cette lecture, avec celle de la gazette et de la liste de ses chiens de chasse, est la seule qu'il fasse, ainsi que le seul travail qu'il se permette pour le gouvernement de son royaume. Après que le roi a lu les lettres, il les remet à sa maîtresse, car il ne lui cache ni ses secrets ni ceux de ses sujets. M. d'Argenson, comme surintendant des postes, avait connaissance du mystère infidèle de la poste, mais il ne lui était pas permis de donner des ordres à cet égard, et c'était l'intendant des postes, nommé Jannelle, qui travaillait avec le roi pour cette partie.

L'on avait affiché dans Paris différents placards injurieux pour le roi. L'on craignait que quelques indiscrets ne mandassent ces placards dans leurs lettres comme nouvelle, même en les désapprouvant. L'on était sûr que tout le monde écrivait sur l'assassinat du roi. L'on craignait avec raison que si Jannelle remettait la copie de ces lettres au roi, outre que l'on lui rappellerait le malheur qui lui était arrivé, en y joignant la copie des placards, sa tête très faible serait frappée et peut-être troublée de l'opinion que l'on avait de sa personne et des menaces que ces placards annonçaient, de sorte que madame de Pompadour avait dit à Jannelle de supprimer les copies des lettres où il serait question de placards. Elle avait l'usage de donner des ordres à Jannelle dans cette partie que le roi s'était réservée à lui seul, mais, comme le roi était dans son lit sans donner d'ordres, Jannelle crut devoir aller dire à M. d'Argenson, surintendant des postes, celui qu'il

avait reçu de madame de Pompadour. M. d'Argenson, qui se croyait le maître du royaume et n'était pas fâché de donner une marque de mépris à madame de Pompadour, défendit à Jannelle de suivre les ordres de la maîtresse et lui fit entendre combien il trouvait extraordinaire qu'elle osât en donner, et surtout dans une partie qui le regardait uniquement, quand le roi n'était pas en état de travailler. Jannelle, maltraité de tout temps et intimidé dans cette occasion par M. d'Argenson, fut rendre compte de sa conversation avec le ministre à madame de Pompadour.

Ce fut sur ce compte que madame de Pompadour envoya prier M. d'Argenson de venir chez elle[1]. Elle lui dit doucement que les autres ministres étaient convenus de prendre les précautions qu'elle avait suggérées à Jannelle sur la copie des lettres pour éviter au roi des chagrins. Elle ajouta qu'elle était étonnée qu'il se fût refusé à ces précautions, qu'elle ne prétendait pas empiéter sur les droits de ses charges, que ce qu'elle avait dit à Jannelle était une suite de conversation sur le malheur de l'événement, qu'elle n'aurait jamais cru qu'il s'y fût opposé et qu'il eût autant de répugnance qu'elle concourût avec lui au bien-être et au soulagement du roi. M. d'Argenson lui répondit qu'il ne reconnaissait point cette délibération des ministres, qu'il avait pour principe de ne rien cacher au roi dans aucun genre, et surtout dans l'administration qui lui était confiée, qu'ainsi il ne pouvait rien changer aux ordres qu'il avait donnés à l'intendant des postes, et qu'il devait lui ajouter que personne autre que lui n'était en droit de lui en donner. Madame de Pompadour voulut insister et ramener par la douceur M. d'Argenson à un rapprochement avec elle. Le ministre s'en défendit avec une dureté qui ne lui était naturelle que lorsqu'il était enivré de sa supériorité de crédit. Il dit qu'il n'avait de compte à rendre qu'au roi de sa conduite et avait fait un petit salut dédaigneux pour marquer qu'il se retirait lorsque madame de Pompadour l'arrêta en lui disant : « Monsieur, vous me

1. Toute cette scène est racontée à peu de chose près dans le même sens, mais d'une façon bien plus vive et en style direct dans les *Mémoires* (édition de 1805, t. I, pp. 306 et s.) du baron de Besenval, qui vivait dans la société la plus intime du duc de Choiseul.

poussez à bout, et il serait inutile de prolonger cette conversation. Je vois très clairement l'espérance que vous avez de ma sortie de la cour et l'avantage, insultant pour moi, que vous en tirez. Il y a cinq jours que je n'ai vu le roi ; peut-être ne le reverrai-je de ma vie, mais, si je le revois, soyez sûr qu'il nous renverra, vous ou moi, incessamment de sa cour. » M. d'Argenson à ce propos lui dit : « Madame, vous n'avez plus rien à me dire », et s'en alla.

Le neuvième jour après son assassinat[1], le roi descendit chez madame de Pompadour. C'était le dieu de l'Opéra qui descendait dans la machine pour calmer toutes les inquiétudes. Elle lui marqua plus de plaisir de le voir qu'elle ne lui fit de reproches sur son silence. Elle le mit à son aise. Il fut fort content de trouver la paix au lieu de l'orage de reproches qu'il craignait, et de ce moment il reprit la même habitude d'aller une fois par jour chez elle et de lui dire tout ce qu'il savait. Madame de Pompadour en profita pour lui rendre compte de ce qu'elle avait éprouvé de la part de M. de Machault et de M. d'Argenson. Elle se plaignit de l'ingratitude du premier, qui l'avait abandonnée après lui avoir donné le conseil de quitter la Cour et lui, roi, surtout pour qui seul elle vivait. Elle fit dire au roi tant qu'elle voulut qu'elle avait bien fait de ne pas suivre un aussi mauvais conseil et qu'il en aurait été au désespoir. Pour ce qui regardait M. d'Argenson, outre l'impossibilité qu'elle lui montra qu'ils vécussent ensemble dans sa confiance, j'ai tout lieu de croire qu'elle remit au roi une lettre vraie ou supposée de ce ministre à madame

1. La date de cette première visite de Louis XV à la favorite est incertaine. Le duc de Luynes, qui était bien informé, rapporte que le roi descendit, le 13 janvier, chez madame de Pompadour pour la première fois depuis l'attentat et que cet événement mit toute la Cour « dans la plus grande fermentation ». Le marquis d'Argenson, dans son *Journal*, dit que cette première visite eut lieu le 15 janvier, et par son frère, le ministre, il devait être renseigné de première main. Enfin, l'ambassadeur impérial, dans sa dépêche du 31 janvier, écrit que l'appel du Dauphin au Conseil d'État ne fut décidé par Louis XV « que le second jour après qu'il eut revu madame de Pompadour », qui se laissait attribuer le mérite de cette résolution ; or, le duc de Luynes nous apprend que le Dauphin fut appelé au Conseil le jeudi 13 janvier, ce qui mettrait la visite du roi chez la dame au 12. Ces petites variations n'ont, d'ailleurs, rien qui doive surprendre tous ceux qui savent combien est flottante, même chez les annalistes les plus exacts et les mieux informés, la chronologie de ces événements qui mettaient en ébullition la Cour de Versailles.

d'Estrades, où il traitait le roi d'imbécile. Le roi se décida à renvoyer ces deux ministres[1], M. d'Argenson parce qu'il ne pouvait pas le garder avec sa maîtresse, et que d'ailleurs il fut aussi choqué qu'humilié de la vérité de l'épithète qu'il lui donnait dans sa lettre. Il eut aussi un grand plaisir à renvoyer M. de Machault, premièrement parce qu'il ne l'aimait pas, et puis parce que son renvoi l'assurait que M. de Machault ne verrait plus madame de Pompadour et que, par conséquent, il ne lui confierait pas dans une explication que le

1. Le 3 février, l'ambassadeur impérial, en une longue dépêche, communiquait au chancelier les renseignements que venait de lui donner sur ces changements ministériels l'abbé de Bernis, le confident de madame de Pompadour. Ces informations ne sont pas tout à fait d'accord avec celles de Choiseul :

« Le motif apparent de la résolution que le Roi a prise est le mécontentement que ne pouvait manquer de lui donner la désunion ou, pour mieux dire, l'inimitié subsistante depuis si longtemps entre MM. d'Argenson et de Machault, laquelle, en effet, est la source de tous les troubles qui agitent ce royaume et des suites fâcheuses qui en ont résulté...

» Il y a longtemps que madame de Pompadour eût désiré de pouvoir parvenir à écarter M. d'Argenson, qu'elle a toujours regardé non seulement comme son ennemi déclaré, mais aussi comme un fourbe et un malhonnête homme, qui trahissait le roi et l'État, et ne suivait en tout que ses vues personnelles, presque toujours contraires, à ce qu'elle prétendait, au bien public. Elle n'a jamais pu parvenir à ce point si désiré et peut-être si désirable pour ce pays-ci, qui ne peut guère être gouverné que par l'autorité d'une seule personne, à qui le souverain donne toute sa confiance. Le roi, accoutumé au travail de M. d'Argenson et faisant, d'ailleurs, beaucoup de cas de lui, n'avait jamais paru disposé à s'en défaire et semblait se reposer entièrement sur lui dans toutes les choses qui étaient de son département.

» La circonstance présente a enfin produit l'occasion si longtemps désirée et madame de Pompadour a eu l'adresse de s'en prévaloir. Il a fallu se déterminer à sacrifier en même temps son ami M. de Machault, puisque les mêmes raisons qui conseillaient l'éloignement de l'un parlaient aussi contre l'autre, d'autant plus que celui-ci par l'imprudence de ses dernières démarches et des conseils peu sages qu'il avait donnés de son chef et sans consulter personne, était encore plus haï par le public que son adversaire et avait donné en tout de plus fortes prises contre lui. Madame de Pompadour, pour ce qui la regardait, avait personnellement sujet de s'en plaindre et d'être mécontente de lui, puisque la façon dont il avait usé de la confiance qu'elle avait mise en lui était cause qu'elle s'était vue elle-même à deux doigts de sa perte, et parce qu'enfin les obstacles qu'il avait apportés pendant longtemps à l'admission de l'abbé de Bernis dans le conseil, prouvaient bien qu'il ne songeait qu'à lui et à son propre crédit, qui lui tenait infiniment plus à cœur que l'intérêt du roi et le bien de l'État, lesquels auraient exigé absolument que l'abbé de Bernis eût été placé dans le Conseil en un temps où, par sa prudence, il aurait pu prévenir tous les maux qui sont arrivés dans l'intérieur et rendre à la fois des services essentiels pour les affaires du dehors, qui ont été si mal conduites depuis une année et au delà que, sans l'attention continuelle du maréchal de Belleisle, il en serait, selon toute apparence, résulté les inconvénients les plus grands et les plus fâcheux. »

conseil qu'il lui avait donné de sortir de la Cour n'était pas son avis particulier, mais un ordre du roi lui-même. Madame de Pompadour désirait que M. de Machault sentît son ingrate faute, mais ne se souciait pas qu'il fût renvoyé. Le roi insista de manière qu'elle n'eut pas de peine à céder sur l'un pourvu que l'autre, M. d'Argenson, fût exilé aux Ormes, ce qui arriva le 2 de février[1] environ, quinze jours après sa conversation avec madame de Pompadour. M. de Machault eut ordre de se retirer à sa terre d'Arnouville auprès de Gonesse.

Il arriva dans ce renvoi réciproque une indiscrétion qui mit du piquant dans le renvoi de M. d'Argenson. Le roi remit à M. de Saint-Florentin la veille au soir la lettre par laquelle il redemandait les sceaux à M. de Machault et lui ôtait sa charge de secrétaire d'État. Il enjoignit à M. de Saint-Florentin de garder le secret jusques au lendemain matin qu'il porterait la lettre. Le roi fit venir ensuite M. Rouillé et lui remit la lettre d'exil de M. d'Argenson en lui imposant le même secret. M. Rouillé le garda fidèlement, mais M. de Saint-Florentin ne put s'empêcher de confier sa commission à madame de Saint-Florentin, laquelle était en intrigue réglée avec M. de Machault ; elle n'eut rien de si pressé que d'aller l'avertir de son renvoi. M. d'Argenson, ennemi juré du garde des Sceaux, avait des espions chez lui, par lesquels il apprit le mouvement de l'intérieur de la maison de M. de Machault et la commission que devait exécuter le lendemain M. de Saint-Florentin, de sorte qu'il passa la soirée et une partie de la nuit avec quelques-uns de ses familiers à se réjouir de la chute d'un ministre qu'il abhorrait et dont il était jaloux. Ils firent des spéculations à l'infini sur son remplacement. M. d'Argenson ne douta pas de parvenir désormais sans obstacle au crédit et au pouvoir le plus dominant ; il vit madame de Pompadour renvoyée, et dans leurs châteaux en Espagne il fut discuté méthodiquement si il prendrait les Sceaux ou si il les refuserait. Le lendemain matin il se fit porter dans son cabinet, dont les fenêtres donnaient sur la porte de M. de Machault, afin de voir passer M. de Saint-Florentin, lorsqu'il irait porter la

1. Encore une petite erreur. Les deux ministres furent exilés le 1er février et non le 2 ; le duc de Luynes, l'avocat Barbier sont d'accord sur ce point.

lettre. Dans le temps qu'enivré de toutes les réflexions avantageuses qu'il faisait depuis la veille, il apercevait M. de Saint-Florentin entrer chez M. de Machault, on lui vint dire que M. Rouillé envoyait savoir si il pourrait lui parler. M. d'Argenson lui fit répondre qu'il ne pouvait pas le recevoir dans le moment, mais qu'il le verrait chez le roi au lever. M. Rouillé répliqua que ce qu'il avait à lui dire était instant et arriva presque en même temps que sa réponse. Il remit à M. d'Argenson sa lettre d'exil, qui était fort dure.

Il est étonnant qu'une révolution aussi subite dans l'esprit d'un ambitieux ne l'ait pas fait mourir sur-le-champ, mais il en est du renvoi du ministère comme de la fin de la vie ; de même que les plus lâches meurent courageusement, il me semble que chaque ministre à son renvoi a marqué assez de fermeté. Le roi Louis XV a exercé, plus que tous les rois de sa branche, le courage du renvoi ministériel, car je crois qu'il a renvoyé plus de soixante ministres. Son grand-père, dans près de soixante ans de règne, depuis la mort du cardinal Mazarin n'en a renvoyé que trois, M. Foucquet, à qui l'on fit son procès, M. de Pomponne, qui n'a pas été exilé et est rentré au Conseil, et M. de Chamillart, quoique l'ami du roi et le plus honnête homme du monde, qui fut obligé d'abandonner la place pour incapacité.

En écrivant l'anecdote du renvoi de ses deux ministres, je réfléchis sur la multiplicité de changements qu'a faits Louis XV dans son ministère, et je pense qu'il faut être un plus grand homme qu'il n'est pour se laisser aller à une indifférence aussi variable sur les ministres de sa volonté. Il est dans l'ordre de la nature qu'un roi se dégoûte de son ministre ; il est simple que ce dégoût naisse de la légèreté, de l'imbécillité du monarque, ou de l'impulsion d'un prêtre, d'une catin ou d'un valet, qui auraient du crédit sur son esprit ; mais en même temps il me paraît qu'il y a de la démence de changer les principes de l'administration, parce que l'on change l'administrateur.

Les principes de l'administration intérieure de l'État sont appuyés par les lois, lesquelles ne peuvent être changées que dans un pays d'esclaves. Les principes militaires sont fondés sur l'expérience et ne peuvent varier sans mettre en compro-

mis la sûreté et la force de l'État, à moins que l'expérience n'ait prouvé que par des changements on acquiert de la force. Les principes politiques ne sont autres que le juste intérêt national, soutenu par la bonne foi, seul vrai lien de nation à nation, et par la considération, seconde base nécessaire, après la bonne foi. de toute politique.

Je ne serais pas contraire aux changements de ministres; mais il n'est pas aisé, en France, où tout le gouvernement réside dans la volonté du roi, d'être un prince capable de changer son ministère; car, pour avoir cette liberté, il faut que le prince connaisse les principes d'où dérive son administration dans toutes les parties et ait le bon sens de les faire suivre, quoiqu'il ait changé le manœuvre. Il n'en est pas de la France comme de l'Angleterre, où un corps de la nation toujours subsistant maintient les lois et les principes de l'administration du royaume, indépendamment du roi. Le roi d'Angleterre change de ministre à peu près aussi fréquemment qu'en France, mais les principes de l'Angleterre ne varient pas. Sa Majesté britannique peut n'avoir ni connaissance, ni sens commun, il n'est point à craindre qu'elle attaque les lois de la propriété et de la liberté anglaise, qu'elle lève arbitrairement des impôts, qu'elle détruise par négligence ou par intrigue la marine d'Angleterre, ni qu'elle fasse des traités avec les puissances étrangères contraires à l'intérêt de son royaume. Le roi d'Angleterre peut avoir, comme un autre, une fille de mauvaise vie pour maîtresse, laquelle serait entourée et conseillée par ce qu'il y aurait de plus méprisablement vicieux dans toute la nation; cette fille pourra acquérir dès les premiers moments le plus grand ascendant sur son imbécile amant; si elle parvenait à composer son ministère des espèces les plus décriées en tout genre des trois royaumes, les lois, les forces d'Angleterre, la sûreté, la liberté et la propriété de chaque individu anglais n'en seraient pas moins à l'abri de la sottise et de la méchanceté du roi, de la maîtresse et des ministres; de sorte que le roi d'Angleterre a l'avantage de pouvoir s'avilir, se déshonorer, sans que la puissance et la nation anglaises perdent de son lustre.

En vérité, je ne crois pas que l'on jouisse du même avantage en France.

*
* *

M. d'Argenson[1], ministre de la guerre renvoyé, était un homme de condition, d'une très belle figure, qui avait de l'esprit naturellement et de la grâce dans l'esprit. Fils d'un garde des sceaux, lieutenant de police, il avait été élevé dans la robe et dans l'intrigue. Sa figure lui avait donné un grand usage des femmes; la police, dont il avait été lieutenant deux fois, avait confirmé en lui le goût de l'intrigue. Ses connaissances étaient très superficielles; son cœur n'était sensible qu'aux désirs de satisfaire son ambition et sa vanité. Il n'avait intérieurement aucun principe d'honnêteté, de probité ni de vérité, mais il savait masquer la pourriture de son cœur par des dehors aimables. La duchesse de Gontaut[2], la plus fausse et la plus profonde intrigante de la jeunesse du roi, fut séduite par M. d'Argenson, lorsqu'il devint intendant de Paris. Elle avait eu l'ambition d'être maîtresse du roi; elle avait été écartée de cette place par la crainte de la maladie que l'on lui soupçonnait. Toute son ambition se tourna à satisfaire celle de son amant, dans l'espérance de gouverner

1. Ce jugement est beaucoup trop sévère; il faut le corriger par celui que portait, dans sa dépêche du 3 février 1757, l'ambassadeur impérial, qui n'avait aucun motif d'aimer cet ancien ministre, dont, cependant, il savait reconnaître les qualités.

« Quant à M. d'Argenson, dit-il, que j'ai eu occasion de voir plus particulièrement et de lui parler même très souvent d'affaires, je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, de finesse, d'adresse, de connaissances des affaires et d'habileté dans la manière de les traiter. Il avait le ton qu'un ministre doit avoir, comprenait bien, répondait à tout, ne faisait que des objections sensées et raisonnées, ne disait pas plus qu'il ne fallait et n'affectait point de réserve mal à propos. Avec cela, il était très laborieux et porté, tant qu'il le pouvait, à rendre service. En un mot, il était ministre et avait de bonnes et grandes qualités. On l'accusait d'être intrigant, intéressé et fourbe. Il haïssait madame de Pompadour et tout ce qui avait rapport à elle; il était ennemi du nouveau système, mais il affectait de faire paraître le contraire et en raisonnait, comme s'il en eût été le partisan zélé. Il est apparent, néanmoins, que toutes ses vues tendaient à le renverser et il avait bien de la peine à cacher sa prédilection pour le roi de Prusse et sa crainte que la puissance de ce prince ne fût totalement anéantie. Il est donc incontestable que c'est un grand bonheur pour nous qu'il soit éloigné, car jamais nous n'aurions pu nous fier à lui, et plus il est leste et adroit, plus nous avions sujet de le craindre et de nous attendre à quelque mauvais office de sa part. »

2. Marie-Adélaïde de Gramont, fille d'Antoine, duc de Gramont, pair et maréchal de France, et de Marie-Christine de Noailles, avait épousé, le 30 décembre 1715, François-Armand de Gontaut, fils aîné de Charles-Armand de Gontaut, duc de Biron; elle devint veuve le 28 janvier 1736.

par lui s'il parvenait au ministère. Elle avait des liaisons avec le cardinal de Fleury, premier ministre, et une sorte d'ascendant sur son esprit, dont elle se servit pour lui donner bonne opinion de M. d'Argenson. Celui-ci employa tous les moyens de bassesse et de complaisance pour faire fructifier dans l'esprit du cardinal les impressions que madame de Gontaut avait données de lui, et effectivement il fut fait ministre d'État dans l'année 1740, et, à la mort de M. de Breteuil, en 1741, le cardinal lui procura la charge de ministre de la guerre.

Le cardinal et madame de Gontaut moururent. M. d'Argenson se suffit à lui-même pour se demêler des intrigues de la cour et même y jouer un rôle considérable. Quant à son ministère, il n'en connaissait aucune partie et ne pouvait les connaître. Il laissa pendant seize années agir les subalternes et ne s'occupa sérieusement que des objets de la partie militaire qui pouvaient servir à son intrigue et à son ambition. Il affectait à tous propos de parler de son amour pour le roi ; il croyait qu'il persuaderait au roi lui-même qu'il l'aimait du plus tendre amour, et au public qu'il était aimé du roi. Il joignait à cette protestation de sentiment tous les moyens que l'intrigue peut suggérer dans une cour où le roi a tous les défauts de la faiblesse la plus pusillanime, et aucuns de ces moyens ne répugnaient à son moral; mais il avait le défaut de s'enivrer du plus petit succès de faveur, et alors il n'entrevoyait plus les dangers. C'est ce qui produisit sa chute. Il se croyait le premier dans la faveur du roi, il imaginait toucher au terme de son ambition et que l'obstacle de madame de Pompadour, contre lequel il avait tant lutté, était écarté. Il se trompa et s'aperçut que l'on disait inutilement à un homme que l'on l'aimait, quand il ne sait pas aimer lui-même, et qu'il ne peut avoir d'autre sentiment que de céder par faiblesse à celui qui a l'habitude de lui commander.

M. de Machault[1] était un homme de peu d'esprit, entêté,

1. Pour se convaincre combien Choiseul est injuste envers MM. de Machault et d'Argenson, il suffit de lire ce passage extrait de la dépêche de Starhemberg du 3 février 1757.

« Je ne puis, dit-il, me dispenser d'avouer malgré le peu de sujet que nous ayons de regretter l'éloignement de ces deux ministres que le Roi ne laisse pas que de perdre beaucoup en eux. Ils étaient certainement l'un et l'autre gens d'esprit

vain, sec, empesé, qui avait une petite tête qui fut tournée dans cet événement majeur de l'assassinat, et qui prouva par sa conduite personnelle que sa capacité ministérielle était fort peu regrettable. Ces deux ministres, quant aux affaires, ne l'auraient pas été, si ils avaient été remplacés au moins médiocrement, mais je crois que jamais conseil n'a été plus ridicule que celui du roi après le renvoi de MM. d'Argenson et de Machault.

Quand j'arrivai de Rome, au mois de février, je trouvai M. Rouillé ministre des affaires étrangères. Tout le monde a connu son imbécillité. M. de Saint-Florentin, depuis duc de la Vrillière, avait pour département la cour, Paris et toutes les provinces du royaume. Celui-là joint au passif des talents un grand actif de friponnerie, de méchanceté basse et sourde. Je ferai un article à part de ce ministre, que j'ai pratiqué pendant douze ans. Il est peut-être le seul homme dans le royaume qui, à la figure près, a plus de ressemblance avec le roi. M. de Paulmy remplaçait M. d'Argenson, son oncle, dans le ministère de la guerre. Rien de plus chétif en esprit, en figure, en maintien, en talents[1]. Il est fait précisément pour recevoir les coups de pied d'une parade. Enfin M. de Moras, qui avait été adjoint au contrôle général par M. de Séchelles, son beau-père, et qui par l'accident arrivé à M. de Séchelles se trouvait contrôleur général en titre, réunit les deux départements de la finance et de la marine, comme ils avaient été réunis sous M. Colbert. Ce M. de Moras ressemblait parfaitement à une grosse pièce de bœuf

et de mérite, et, sans le tort qu'ils ont eu de faire tourner leur haine et désunion personnelles au désavantage du service de leur maître et du bien de l'État, ils pouvaient certainement être d'une grande utilité.

» M. de Machault, quoique très froid et parlant peu, passait néanmoins pour un homme de fort bon sens; il m'a paru tel toutes les fois que je lui ai parlé d'affaires, ce qui pourtant n'est pas arrivé bien souvent. On blâmait beaucoup la conduite qu'il avait tenue dans la charge de Contrôleur général; mais il n'a mérité que des éloges par tout ce qu'il a fait dans le département de la Marine, qui était en bien mauvais état, lorsqu'elle lui a été confiée. »

1. Le 3 février, Starhemberg écrivait à Kaunitz, à propos du marquis de Paulmy : « Votre Excellence se souviendra que son extérieur ne prévient pas beaucoup en sa faveur. L'abbé Bernis m'a dit, cependant, qu'il est homme d'esprit, très actif, honnête homme, son ami personnel, et que madame de Pompadour croit pouvoir compter sur lui. »

et n'avait pas plus d'idées, plus de combinaison dans la tête qu'elle ne peut en avoir. J'ai demandé souvent à madame de Pompadour qui l'avait pu engager à faire des choix aussi risibles. Elle m'a répondu fort naturellement que dans cette occasion elle était pressée de faire renvoyer M. d'Argenson et que, comme il est fort aisé d'engager le roi à se défaire d'un ministre parce que c'est faire du mal à quelqu'un et quelquefois le mal de la chose, mais qu'il était difficile de le déterminer pour le remplacement, puisque ce serait faire du bien à quelqu'un, pour que l'expulsion de ceux dont elle voulait se défaire ne traînât pas, elle avait proposé de remplacer par ceux qui étaient déjà dans le ministère du roi. Je fis observer alors à madame de Pompadour que cette raison pouvait être bonne pour elle, mais que dans cette occasion. au commencement d'une guerre effrayante par l'étendue de toutes ses branches, elle n'était pas avantageuse à l'État.

Il y avait de plus deux autres ministres au Conseil : le maréchal de Belleisle, qui y avait remplacé le maréchal de Noailles, et l'abbé de Bernis[1], qui à son retour de Venise avait

1. A ce moment, l'abbé de Bernis, qui avait été appelé au Conseil d'État, le 2 janvier 1757, se tenait encore dans la coulisse ; mais il avait la réalité du pouvoir par l'ascendant qu'il exerçait sur madame de Pompadour, alors toute-puissante ; dans sa dépêche du 3 février 1757, Starhemberg s'étendait longuement sur ce succès de Bernis, dont il se réjouissait pour les intérêts de l'Autriche.

« Il était, dit-il, à supposer que le Roi remettrait M. Rouillé au département de la Marine, qu'il a eu autrefois, et donnerait celui des Affaires étrangères à l'abbé de Bernis ; mais l'un et l'autre de ces messieurs m'ont assuré le contraire. Apparemment, l'abbé de Bernis a jugé que s'il prenait dans ce moment-ci un département, tout le monde croirait que c'était là le motif qui l'avait engagé à faire renvoyer les autres ministres, et il veut que l'on croie qu'il n'y en a d'autres que la vue du bien public.

» Cet événement le met bien en avant et le rend maître de toutes les délibérations ; avec l'adresse qu'il a et le secours de madame de Pompadour, c'est autant que s'il était premier ministre. Il est intimement lié avec le maréchal de Belleisle et, selon les apparences, leur liaison se soutiendra toujours. Ni M. Rouillé, ni M. de Saint-Florentin, ni M. de Paulmy ne pourront penser à former un parti et, ce qu'ils pourront faire de plus sage, sera de se laisser conduire. Le premier des trois ne peut cacher son inquiétude et, comme sa famille désire fort qu'il puisse rester dans le Ministère, il en passera actuellement par tout ce que l'on voudra ; s'il s'y prend autrement, sa perte me paraît certaine.

» Je crois que les vues de l'abbé de Bernis sont pures et tendant principalement au bien de l'État ; mais il me paraît néanmoins que la personnalité s'en est un peu mêlée dans ces derniers temps : différents propos qu'il m'a tenus au sujet de M. de Machault... le font assez connaître, et il s'est trahi encore davantage par ce qu'il m'a dit le jour même de la disgrâce de ces deux ministres, savoir : « Voilà ce que M. de Machault a gagné en retardant de quelques mois mon entrée au

été nommé successivement ambassadeur à Madrid et à Venise et qui, au lieu d'aller en ambassade, avait négocié secrètement les traités qui unissaient la France à la cour impériale.

Dès le premier moment de mon arrivée, je m'aperçus que M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, n'était pas instruit de ce qui se passait dans le département politique. Il avait quelque confiance en moi et je vis dans la conversation qu'il ignorait que l'on travaillait à un traité secret avec la cour de Vienne dont j'étais instruit. Je me tins sur la réserve, mais en m'informant si M. Rouillé usait d'une discrétion très naturelle de sa part vis-à-vis de moi. J'appris que cette négociation importante était un mystère pour lui, que l'abbé de Bernis seul en avait le secret et que c'était lui qui travaillait au traité avec M. de Starhemberg. On me recommanda de cacher à M. Rouillé toutes les notions que je pouvais avoir sur cette négociation, que l'on ne voulait lui confier qu'au moment où elle serait en état d'être terminée par la signature. L'abbé de Bernis et madame de Pompadour me mettaient d'autant plus facilement dans la confidence de ce traité qu'ils me disaient l'un et l'autre que le roi m'avait choisi pour son ambassadeur à Vienne et que dans quelques jours le roi le dirait à M. Rouillé.

J'étais dans cette attente, lorsqu'un jour, causant avec M. Rouillé de ses affaires, de ses projets, il me dit qu'il avait choisi le comte de Broglie pour aller ambassadeur à Vienne et me demanda ce que je pensais de ce choix. Je fus embarrassé de ma réponse à un pauvre homme qui me marquait de l'amitié et qui était assez dupe pour ne pas sentir la nullité dont il était dans sa place. Il insista pour me faire dire mon avis sur le choix du comte de Broglie[1]. Alors, je crus

« Conseil. » En effet, si l'abbé de Bernis y avait été, il se serait opposé à la tenue du lit de justice, par lequel M. de Machault a ruiné les affaires publiques et les siennes propres ; mais ce que m'a dit l'abbé de Bernis ne laisse pas pour cela de prouver qu'il a été bien aise de se venger des obstacles qui avaient été opposés à son entrée au Conseil. »

1. Charles-François de Broglie, né le 20 août 1719, était depuis le mois de mai 1752, ambassadeur près l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Dans ses *Mémoires*, (édition Fr. Masson, Paris, 1878, 8°, t. I, p. 381), Bernis dit que « M. Rouillé, toujours fort opposé par jalousie au nouveau système politique du Roi, faisait tout au monde pour placer à Vienne le comte de Broglie qui, avec beaucoup d'esprit, n'avait pas senti que M. Rouillé n'avait que le nom de ministre, et que la nomi-

devoir lui parler naturellement et lui confier que j'avais lieu d'être étonné qu'il ne fût pas instruit que c'était à moi à qui le roi destinait l'ambassade de Vienne. Je le surpris par cette confidence, mais j'en adoucis l'amertume en lui disant que, quoique je fusse prévenu de ma destination avant mon départ de Rome, quoiqu'elle m'eût été confirmée à Parme par Madame Infante, qui entrait pour beaucoup dans tous les ressorts de la politique du moment, cependant, j'étais assez reconnaissant de son amitié pour lui faire le sacrifice de l'ambassade de Vienne, si il croyait que sa considération fût intéressée à y envoyer le comte de Broglie, et de joindre mes refus à son crédit pour empêcher ma nomination. M. Rouillé refusa honnêtement et avec vérité ma proposition et me dit au contraire que, dès que je voulais bien aller à Vienne, il me donnait, par son choix, toute préférence. Je le priai de ne point parler de la confidence que je lui avais faite et d'attendre que le roi ou madame de Pompadour parlassent les premiers de ma destination, et je lui dis que j'allais presser les démarches, afin qu'il pût ouvertement me marquer sa bonne volonté.

Effectivement, madame de Pompadour parla quelque temps après à M. Rouillé; il travailla avec le roi et je fus nommé ambassadeur à Vienne[1]. J'avais exigé que ma nomination fût différée jusques au temps où l'on trouverait bon d'instruire M. Rouillé de la négociation du traité secret avec la cour de Vienne. Je ne voulais pas avoir les embarras d'une conduite fausse vis-à-vis le ministre apparent des affaires étrangères, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver si j'avais été dans le cas de travailler avec lui sur la mission de

nation à l'ambassade de Vienne appartiendrait plus à madame de Pompadour, avec qui M. de Broglie n'était pas bien, qu'à personne... La marquise ne songeait pour cette importante ambassade, qu'au comte de Stainville. J'ai dit précédemment les obligations qu'elle croyait lui avoir et la passion violente qu'elle lui supposait pour elle : motif bien puissant sur l'esprit d'une femme qui poussait l'amour-propre de la figure jusqu'au ridicule ».

1. La nomination de Choiseul à l'ambassade de Vienne ne fut rendue publique qu'à la fin de mars 1754; le 24, Louis XV écrivit au pape pour lui annoncer ce changement, et, le lendemain, Choiseul prenait congé du souverain pontife, par une lettre que M. Boutry a publiée; mais, dès la fin de janvier, madame de Pompadour avait prévenu Starhemberg, en faisant de Choiseul un très grand éloge; mais elle paraissait douter s'il voudrait s'en charger; quant à Starhemberg, il déclarait n'en douter aucunement. (Dépêche du 31 janvier.)

Vienne, lorsqu'il ignorait l'objet véritable de cette mission, tandis que moi j'en aurais été instruit. Lorsque le traité secret fut mis à la perfection et que l'on n'attendait plus pour le signer que quelques explications de Vienne, on en fit part à M. Rouillé, afin qu'il en fît le rapport au Conseil, et on lui fit approuver le mystère dont on avait usé avec lui, en lui donnant la satisfaction de signer le traité avec M. de Starhemberg. Il fut signé le 1er mai 1757, le même jour précisément que le premier traité défensif avait été signé l'année précédente.

Je savais la négociation du traité secret, j'avais connaissance de quelques articles principaux, mais j'ignorais l'immensité de ce traité, et en tout je ne laissais pas que d'être inquiet qu'une besogne aussi vaste fût confiée à une tête aussi enivrée que l'était celle de l'abbé de Bernis. Je me rappelle que quelques jours après la signature je fus à Crécy avec madame de Pompadour et une partie du ministère. Ce fut en arrivant que l'abbé de Bernis et le maréchal de Belleisle me dirent, chez madame de Pompadour, qu'ils avaient apporté le traité pour m'en donner connaissance. Ils me le remirent, en me priant de le lire pendant les deux jours que nous restions à Crécy, parce qu'ils en avaient besoin pour le Conseil et pour le remettre au bureau, d'où j'en aurais une copie quand je partirais. Je n'ai jamais vu personne aussi enthousiaste de son ouvrage que l'abbé de Bernis me le parut. Il avait l'air de me dire, en me remettant ses papiers : « Allez, vous conviendrez, quand vous aurez lu, que je suis le plus grand homme en politique qui ait jamais existé. » Le maréchal de Belleisle applaudissait, en frappant de sa canne, à toutes les louanges que l'abbé de Bernis se donnait en frappant de sa main sur son ventre. Madame de Pompadour me faisait signe que j'étais bien heureux d'être l'instrument dont se servaient de si grands ministres, et moi, avec l'air humble et bête, je répondais : « Je vous dirai ce que j'en pense quand je l'aurai lu. »

Je passai la nuit à lire ce traité. Quel fut mon étonnement de voir tous les moyens que l'on avait entassés les uns sur les autres dans cette pièce. Il y en avait d'impossibles, d'autres étaient contradictoires, mais ce qui était de plus sensible était comment la France était sacrifiée dans tous les

points pour une illusion. Il paraissait que ce traité, immense par le nombre d'engagements, n'avait d'objet réel que le sacrifice de presque toute l'Europe à l'agrandissement de la maison d'Autriche. De bonne foi, je crus ou que je rêvais ou qu'il y avait un mystère politique dont je n'étais pas instruit, qui occasionnait les idées révoltantes qui me saisissaient à chaque article que je lisais. Je faisais d'ailleurs des réflexions très tristes sur mon ambassade ; je voyais que le ministère était la dupe en entier de celui de Vienne, et je me sentais de la répugnance à être l'ambassadeur de la duperie. Le lendemain, après m'être levé fort tard et avoir pris mon parti de tâcher dans le premier moment de ne louer ni blâmer ce que j'avais lu, je reportai le traité chez madame de Pompadour, où étaient ces messieurs. A mon arrivée, elle, ainsi que l'abbé de Bernis et M. de Belleisle vinrent à moi et, de l'air le plus riant, me dirent :

— Eh bien, comment avez-vous trouvé cette besogne?

— Elle est si immense, répondis-je, qu'il serait téméraire à moi, après une simple lecture, de donner mon avis. Il faut travailler longtemps sur ce traité avant que de pouvoir en connaître toutes les branches. Le projet est grand et très grand, mais l'exécution, je l'avoue, m'effraie.

— On vous rassurera, me dit le maréchal de Belleisle.

Et après quelques propos d'extase sur la bonté de l'ouvrage, nous ne parlâmes plus du traité.

CHOISEUL

FUMÉES D'ORIENT

Comme le crépuscule était déjà tombé, ce jour-là, quand il rentra, Jacques monta directement à la terrasse, où il était sûr de la trouver.

Un mince croissant d'or s'élevait dans le ciel, qu'il remplissait d'une clarté douce; Yamina, étendue sur ses coussins mauves, lui sembla baignée de lumière nocturne et de sérénité.

Elle avait reconnu son pas, et n'avait point bougé. Quand elle le devina près d'elle, elle dit câlinement :

— Laisse-moi... vois-tu, je me sens si bien ! Et puis, justement, la lune me regarde. Il me semble qu'à travers mes cils à demi clos elle cherche à faire entrer dans mes yeux de jolies pierreries, surtout de fines émeraudes, tu sais, les pierres que j'aime tant !...

Et, d'un geste lent, elle tendit vers lui sa main chargée de bagues : sur de larges anneaux d'or pâle brillait une plaque carrée d'émeraude entourée de perles fines. Il n'y avait pas longtemps que Jacques la lui avait donnée, et c'était sa joie, à elle, depuis lors, de la voir scintiller au moindre mouvement.

Il pelotonna cette petite main dans la sienne, la serra, l'étendit pour la caresser, et, s'étant accroupi auprès du corps allongé, il la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers fous.

Yamina restait toujours immobile.

Elle était enveloppée dans des gazes de soie blanche, d'où sortaient ses bras frêles encerclés d'argent. Ses pieds nus retenaient du bout ses petites mules de velours mauve à talon d'or, toutes brodées de perles de couleur. Elle les balançait lentement.

Elle avait autour du cou un fichu lâche à longues franges de soie mauve qui se mêlaient aux lourdes ondulations de son épaisse chevelure noire. Dénouée sur la nuque, cette masse obscure luisait de reflets glacés ; une touffe seule était tordue sur la tête, qu'elle avait retenue par un peigne de corail sanguinaire.

Des effluves troublants se dégageaient de ce calme visage à la chaude carnation, de ces lèvres vermeilles, de ce sein qui palpitait légèrement sous les étoffes légères.

Elle sentit le souffle brûlant de Jacques lui passer sur le visage, mais elle ne se trouvait pas prête au baiser ; elle était plongée dans ses rêves langoureux et tristes, et elle répéta :

— Non, laisse-moi, attends encore... C'est maintenant beaucoup d'opales irisées que je vois dans les larmes de mes yeux.

Et, d'une voix sérieuse d'enfant, elle ajouta :

— Mais j'aime moins l'opale que les émeraudes. C'est un peu triste, l'opale.

Il ne persista pas, malgré l'ardent désir la tenir dans ses bras ; il se tourna un peu, s'allongea et retira de ses poches un petit objet enveloppé simplement de papier de soie : il le mit avec douceur dans la main de Yamina.

Elle le palpa d'abord sans surprise, puis, quand elle eut compris ce que c'était, elle tressaillit de joie et releva vivement son buste, les yeux grands ouverts. Vite, elle jeta le papier, et fit danser devant elle une bourse aux mailles d'or dont les pendeloques s'entrechoquaient.

Elle ouvrit la bourse et en vida le contenu dans ses mains. C'étaient des pièces d'or, aux caractères indécis et déjà usés, monnaie des anciens temps, des beys depuis longtemps disparus.

Sans mot dire, avec une grande joie, elle maniait la bourse, elle versait d'une main dans l'autre les petites pièces qui rendaient un son clair.

Jacques la regardait avidement, jouissant de son bonheur. Il lui dit enfin :

— Ah ! Yamina, ma fleur de jasmin ténébreux, vous vous perdez, vous aimez trop les choses d'Occident, et vos bourses en beau cuir rouge lamé d'argent valent bien celle-ci.

Mais elle ne l'écoutait pas, continuant à jouer avec ces choses.

— Tu as donc deviné que j'en avais envie ? dit-elle. Mon âme souhaitait vivement une bourse d'or. Du jour où j'en avais vu dans les beaux magasins des quartiers étrangers, je ne pensais plus qu'à cela. Je ne pensais plus qu'au jour où je pourrais en acheter une. Et voilà !... sans que j'aie rien dit, tu me l'apportes, tu me donnes celle que je voulais.

Elle posa le tout sur les dalles de marbre. Elle attira vers elle, lui donnant ses lèvres, son ami qu'elle enlaça de ses bras frêles encerclés d'argent.

Le mince croissant d'or s'élevait dans le ciel, et, dans la tranquillité des nuits étoilées, ils connurent sur les coussins mauves l'éphémère et décevant bonheur.

Une brise fraîche qui leur apportait de vagues senteurs marines les tira de leur volupté. Les cimes des arbres de la cour, qui surplombaient un coin de la terrasse et le remplissaient d'ombre, s'agitèrent passagèrement. Ils décidèrent pourtant de rester là pour prendre leur repas du soir.

Jacques se leva pour ordonner aux servantes de leur monter des burnous et de les servir là.

Deux vieilles femmes, d'anciennes esclaves très épaissies, s'avancèrent. L'une portait sur la tête, le retenant d'une main, un large plateau de cuivre étincelant sur lequel étaient disposées différentes choses : un carafon d'eau claire, un verre de pur cristal, et, dans de petites assiettes, du riz, des bananes, des mandarines et des dattes, — et des gâteaux triangulaires de semoule qui baignaient dans un sirop laiteux et qu'on mangeait avec des cuillers plates à long manche boursouflé... Yamina ne se lassait jamais de ces sucreries. Et lui aussi aimait particulièrement celle-là, car il lui semblait faire fondre sous ses lèvres les lèvres de Yamina.

Aïcha, l'autre vieille servante, presque une négresse hideusement lippue, leur mit sur les épaules des burnous en fine laine blanche à gros glands de soie. Elle prépara le thé.

Elle allait se retirer quand Yamina, découvrant ses dents d'un petit rire malicieux :

— Aïcha, viens ici, ma belle! Tiens, prends cette bourse, et danse pour réjouir nos yeux; danse-nous la danse des sequins.

Aïcha s'approcha pour obéir, mais sa figure semblait dire que sa maîtresse était folle de vouloir encore faire danser une vieille femme comme elle.

Yamina prit sous ses coussins une guitare enrubannée, et quelques notes s'envolèrent dans les cieux, entraînées par la brise.

Elle joua une mélodie primitive et traînante, et ce qu'elle aimait, c'était d'entendre le talon d'Aïcha frapper le marbre tandis qu'autour de sa tête s'agitaient les multiples anneaux de ses oreilles. Il y en avait même une paire de très lourds que la vieille était obligée de relever au-dessus de sa tête par une tresse où étaient passés des morceaux d'ambre et de corail brut.

Quand Aïcha fut partie, ils restèrent silencieux à manger, à regarder la ville blanche endormie alentour, à perdre leurs rêves dans les rayons de lune qui s'en allaient mourir en coulées capricieuses, au loin, sur les eaux tranquilles des lacs...

Jacques s'étendit aux pieds de Yamina et la contempla longuement.

Elle fumait nonchalamment une petite cigarette; de temps à autre, elle passait la main dans sa chevelure afin de dégager sa nuque et d'y sentir glisser les souffles mystérieux du soir.

Elle sentait peser sur elle les regards obstinés de Jacques, mais elle s'efforçait de n'y pas répondre, les yeux fixés dans le vague.

Enfin, n'y pouvant plus résister, elle détourna la tête en souriant et lui dit :

— Sais-tu ce que m'a conté aujourd'hui la grande Féroudja? Que tu devrais laisser dans la poussière de sa bou-

tique ton vieux marchand de parfums. Tu les ferais venir ici plus souvent, elle et sa sœur. Elle affirme qu'avec nous trois tu apprendrais plus vite à lire le Coran.

Et Yamina se mit à rire en pensant au vieux turban du vieux marchand, et devint triste en songeant aux longues heures qu'il lui ravissait.

Jacques semblait indécis ; elle s'empressa d'ajouter :

— Tu sais comme elles dansent gentiment avec le tambourin... Demain elles viendront. Tu joueras de la guitare, n'est-ce pas? et je prendrai la derbouka. Tu verras, tu verras...

*
* *

Dans la galerie aux colonnettes graciles de marbre laiteux, Féroudja venait de danser une danse langoureuse.

Le soleil passait à peine à travers le feuillage épais des deux arbres qui sortaient vigoureux du dallage de la cour. Dans cette cour une petite fontaine, enfouie sous la verdure, gémissait près d'un portique, et, dans une cage au-dessus, deux petits oiseaux chantaient invisibles.

Sur les tapis de haut lainage où ils étaient assis, traînaient, parmi les coussins et les instruments de musique, les livres et les cahiers qu'il étudiait quand les danseuses étaient entrées.

Négligemment, Féroudja prit un de ces livres ; elle l'ouvrit sans le regarder :

— Vois-tu, Jacques, tout cela est inutile. C'est avec des amies comme nous que tu apprendras l'arabe, pas autrement !

Elle mania encore un peu ce livre, dédaigneusement ; elle ramassa quelques feuillets épars sur lesquels étaient péniblement tracée une série de caractères, puis elle entra dans la chambre qui donnait sur la galerie. Elle passa la main entre les barreaux de la petite fenêtre ouverte et laissa tomber, en détournant la tête, livres et papiers dans la rue.

Yamina et Doudja, qui l'avaient suivie des yeux, partirent d'un tel fou rire que Jacques ne put esquisser même un geste de mécontentement : il haussa les épaules en riant

lui-même. Il se dressa ensuite et se mit à courir après cette grande mauresque, faisant mine de vouloir la frapper. Mais elle s'esquiva et monta sur la terrasse.

Là, des caisses se trouvaient alignées tout autour de la balustrade. Les plantes fleuries qui sortaient de ces caisses passaient par-dessus et retombaient en grappes vers la cour intérieure ; elles envahissaient les tuiles vertes qui couraient le long des murs en deux rangées légères, afin de protéger de la pluie les galeries au-dessous. Féroudja prit dans l'une des caisses une poignée de terre ; elle se pencha un peu pour la jeter sur les autres qui étaient restés en bas. Mais la fine terre s'éparpilla bien avant de les atteindre.

Sans s'émouvoir, ils se levèrent. Ils montèrent s'installer dans le coin ombragé par les arbres, auprès de Féroudja redevenue sérieuse : les jeux étaient finis.

Elle fumait une cigarette et l'on apporta du café. Il était bouillant et parfumé : à peine deux gorgées dans des tasses minuscules et sans anses que sertissaient des supports en argent ajouré d'un travail ancien et délicat. Leur gracilité contrastait avec la cafetière en grossier cuivre rouge martelé, au long manche de fer rugueux.

De la terrasse, on découvrait une vue merveilleuse. La mer apparaissait au loin derrière les promontoires de rochers nus. Sur une mince lagune jaune, un blanc village était comme un joyau de prix resplendissant au soleil, fermoir d'une souple ceinture qui séparait des lacs gris les eaux de turquoise de la mer infinie.

Du côté des terres, c'étaient des prairies verdoyantes, des bouquets d'oliviers semés sur les collines rousses, et de-ci de-là quelque blanche maison, un marabout isolé, un village lointain avec son minaret aigu. A l'horizon, dans la brume, des chaînes de montagnes escarpées.

A leurs pieds ils voyaient toutes les terrasses rouges de la ville blanche, tachée de vert seulement par les feuillages qui débordaient les tranquilles cours de marbre. Un sourd murmure montait de tout cela, bruit des bazars, mouvement du port enchevêtré de mâts, sillonné de barques et de chalands.

Et sur les eaux scintillantes des lacs, les flamands innom-

brables semblaient de belles fleurs mouvantes de nénuphars enchantés.

Tout en fumant de petites cigarettes de tabac jaune parfumé d'opium, Yamina et Doudja étaient très absorbées : elles faisaient des colliers de fleurs.

Accroupies, elles avaient devant elles des boutons de jasmin, des corolles épanouies d'oranger, des touffes de géranium. Elles enlevaient les tiges et, avec une longue aiguille, passaient un fil de soie à travers ces fleurs embaumées. Ainsi formaient-elles des festons gracieux, des guirlandes de quelques heures, qui duraient aussi longtemps que leurs caprices.

Sur les tempes de Yamina deux boucles s'étaient échappées : Doudja lestement fit deux fins bouquets de géranium écarlate ; elle se pencha et les piqua dans les boucles. Ces fleurs rouges avec les ondulations noires formaient l'accord le plus délicieux : Yamina, séduite, après s'être longuement regardée dans un miroir à main, embrassa tendrement sa petite amie.

Yamina, lassée maintenant des fleurs, avait demandé à Féroudja une autre de ses cigarettes. Elle s'était allongée sur le dos et regardait à travers les volutes de sa fumée courir dans le ciel cru de petits nuages blancs.

Jacques, étendu à ses côtés, lisait un livre qui n'avait pas l'air de l'intéresser beaucoup. Elle coula vers lui un regard langoureux et, dans un soupir de bien-être, lui dit :

— Que ces cigarettes sont douces! Et tu ne veux pas m'en donner à cause de l'opium qu'elles renferment. Vois pourtant nos amies : elles sont tout aussi gentilles qu'autrefois et la tristesse en leur âme n'a pas remplacé la gaieté.

Jacques sourit, car il prévoyait où elle voulait en venir :

— Et tu me demandes quand nous irons fumer l'opium chez elles ?

— Eh! oui, c'est leur passe-temps habituel, et il me plairait d'y aller parfois, seule avec toi, le soir. J'ai peur dans les rues sombres et je me serrerais contre toi... Féroudja m'a dit qu'elles avaient passé leur dernière nuit à fumer des pipes. Mohammed y était... et mon frère n'est jamais plus gai qu'après avoir fumé un peu.

— C'est vrai, Jacques, — s'empressa d'ajouter Féroudja, — c'est vrai : si tu le voyais, mon beau Mohammed, dans ces moments-là, tu te réconcilierais tout de suite avec lui.

Yamina reprit, poursuivant son idée :

— Quand pourrai-je fumer de ces belles perles d'opium qui vous glissent des langueurs d'amour dans les veines? Quand viendra le jour où tu me laisseras m'enivrer de ces troublantes fumées ?... Réponds-moi que ce sera bientôt.

Les deux sœurs n'avaient pas manifesté de surprise à ces discours. Le matin même, en sortant du bain maure, Yamina était venue chez elles et s'était vite fait préparer deux pipes qu'elle avait fumées coup sur coup, puis, sans attendre que la torpeur la gagnât, car elle n'y était pas du tout accoutumée, elle s'était empressée de rentrer.

Elle n'avait presque rien mangé : pour que Jacques n'eût aucun soupçon, elle n'avait point parlé de sa visite ; elle avait accusé de lassitude le bain qu'elle avait trop prolongé.

Il jugea inutile de répondre. Elle connaissait son sentiment là-dessus. Il comprenait bien aussi que ses paroles ne sauraient avoir d'effet sur l'esprit de Yamina si réellement elle voulait s'adonner à ce nouveau plaisir. Il en éprouvait une grande tristesse : il était persuadé que si jamais elle s'y livrait, avec son tempérament passionné à froid, elle y aurait vite perdu sa jeunesse et sa santé.

Les yeux de Yamina brillaient, ses beaux yeux veloutés, d'une ardeur plus vive,

— Yamina, prenez de nouveau le miroir, lui dit-il, et contemplez-y l'image de vos yeux. Si vous fumez l'opium, vous n'aurez plus besoin de passer des heures à les peindre : la fatigue se chargera d'en creuser les contours assombris, et leur éclat sera remplacé par des lueurs de fièvre. Vos cils ne seront plus si longs, et la lune ne pourra plus jouer avec les pierreries de vos larmes.

Mais Yamina demeurait incrédule.

Elle employait une préparation rare qu'on appelait *rastek* et qu'il fallait faire venir de Stamboul. Cette pâte était préférable à toutes les autres que les marchands ignorants des bazars débitaient aux femmes. On n'avait besoin de l'em-

ployer qu'une fois par mois, et le cuivre qui en était la base faisait pousser les cils...

Yamina s'était mise à causer avec ses amies, puis à jouer avec elles à deux guitares, tandis que Féroudja rythmait en sourdine, sur le tambourin, une de leurs mélodies favorites. Et lui continuait à regarder Yamina. Il l'aimait profondément, mais il n'avait jamais vu passer dans ses yeux la terreur des séparations possibles, alors que cette idée seule lui était douloureuse au point de le faire défaillir.

Il se demandait si elle l'aimait autant que lui l'aimait, — et même parfois si elle l'aimait, tout simplement.

*
* *

Jacques se laissait bercer par le rythme caressant des mélodies.

Sa pensée remontait peu à peu le cours de ses souvenirs. Il se rappelait à la suite de quels événements ténus il en était arrivé à mener la vie étrange où il se complaisait.

Il comptait ne passer qu'en visiteur rapide dans la grande ville où il était installé maintenant depuis plusieurs mois, lorsqu'un jour il se promenait désœuvré dans une des rues banales du quartier européen. Il s'était arrêté à regarder la devanture quelconque d'un magasin de bijouterie. A peine y était-il depuis quelques instants, qu'un jeune homme, richement vêtu du costume de la ville, était venu se camper à ses côtés. Il était accompagné d'une femme voilée soigneusement. Mais la fine gaze, tandis qu'elle se tenait immobile auprès de Jacques, avait laissé transparaître assez les traits d'un tout jeune visage. Et les beaux yeux expressifs, qu'on voyait seuls entre les voiles, s'étaient éclairés soudain à l'aspect du bel étranger.

C'est ainsi que Jacques avait rencontré Yamina. Mohammed n'avait pas été long à s'apercevoir de l'émoi que l'apparition de sa sœur avait produit chez ce voyageur inconnu.

Mohammed demeurait avec sa sœur chez une vieille tante qui vivait pauvrement dans un quartier éloigné. Après avoir reconduit Yamina, il avait su bien vite retrouver Jacques et

sans peine il l'avait persuadé de le suivre. Jacques avait pu voir ainsi furtivement Yamina dévoilée.

Peu après cette première entrevue, Yamina prenait possession d'une ancienne maison que Jacques avait fait reblanchir et réparer en hâte, fou qu'il était de posséder cette frêle enfant.

La vieille tante en avait éprouvé une grande colère. Elle avait chargé Mohammed de ses malédictions. Elle l'avait chassé, quand elle avait appris que c'était pour un étranger que sa nièce avait quitté son logis.

La pauvre tante allait donc vivre seule... Elle n'avait su d'abord que faire. Elle s'était cloîtrée chez elle et pleurait, n'ayant plus de courage à la vie.

Elle avait bien pensé à son frère, un vieillard casanier, indifférent à tout, le très riche et très avare Si Couider ben Amar.

Il passait ses journées dans une maison qui tombait en ruines, accroupi sur un divan à lire des versets du Coran, tandis que ses mains desséchées égrenaient un gros chapelet d'ambre et de bois de rose, à glands de soie rouge.

Elle hésitait à lui confier les récents événements, si désastreux pour elle, qui avaient bouleversé le paisible cours de son existence. L'effarement de sa solitude l'avait enfin décidée un jour à se rendre chez lui.

Le vieillard l'avait écoutée sans impatience : certes il était peiné de la fuite de Yamina, et son âme d'islam se révoltait aussi à la pensée que c'était pour suivre un chrétien... Mais il avait dédaigné de donner un conseil à Bent-Haoua, préférant ne pas se mêler de ses affaires.

Il lui avait parcimonieusement offert quelques pièces d'argent. C'était là tout ce qu'il pouvait, en vérité, pour elle; dans sa détresse, la sœur avait accepté l'aumône, faisant taire sa fierté.

Rentrée chez elle, elle avait de nouveau pleuré : elle ne pouvait croire que sa Yamina, qu'elle avait si tendrement élevée, l'eût quittée ainsi!... Plus les jours passaient, plus elle se désolait de ne plus entendre les chants et les rires de Yamina.

Elle commençait à se reprocher d'avoir été trop dure pour

cette enfant ; elle en arrivait à considérer que si Yamina avait agi avec beaucoup de légèreté, ce n'était peut-être pas un crime d'avoir suivi celui qu'elle aimait.

Elle pensait encore que la misère de sa maison n'était pas faite pour la retenir ; au contraire, le luxe où maintenant vivait Yamina devait l'aider à s'épanouir en même temps que son amour printanier. Elle se la représentait très heureuse, comme elle le méritait, et chantant et jouant de la musique tout le long du jour.

Elle avait aussi peur affreusement, la triste vieille, dont le cœur saignait en son abandon, que Yamina ne l'oubliât peu à peu ; et quand cette pensée, qu'elle refoulait aussitôt, lui venait des profondeurs de son cœur, elle se sentait prête à tous les sacrifices. Et puis elle avait appris que Yamina se conduisait bien. Elle vivait tranquillement chez elle ; elle était toujours strictement voilée quand elle s'exposait aux regards des hommes, dans la rue.

Bent-Haoua savait qu'elle n'avait abandonné aucune de ses pratiques musulmanes, qu'elle disait ses prières comme elle continuait à se teindre les ongles au henné, — et qu'enfin l'étranger l'entourait de sollicitude.

Aussi avait-elle consenti, un jour, à recevoir Mohammed.

Jacques le jugeait habile : il l'avait prié de tenter une démarche auprès de sa tante pour la fléchir ; il lui faisait offrir de venir partager sa demeure, où elle pourrait vivre isolée si elle le désirait.

Jacques pensait se ménager par là un avenir exempt d'inquiétudes : Yamina pour ses sorties aurait une compagne, et sa conduite, à lui, envers la famille de Si Couider ben Amar ne prêterait à aucune critique.

Et la vieille, qui voyait dans cet arrangement la fin de ses misères et de ses désespoirs, avait fait taire ses derniers scrupules : elle avait consenti. Malgré sa rancune secrète, elle était venue s'installer chez Jacques.

Pour cette négociation si adroite, Mohammed avait été fort bien payé. Il se faisait gloire d'avoir su admirablement convertir sa tante à ses vues. Il jouissait de la vie large qu'il menait chez Jacques auprès de sa sœur, et proclamait hautement qu'elle avait agi en personne sage et avisée.

*
* *

Dans le souk aux parfums, près de la grande mosquée de la Kasbah, se trouvait une échoppe où, sous des cierges pendus par le bout, rangés en voûte, trônait un vieillard à barbe blanche. De lourds tapis de Karamanie, que les caravanes apportent à travers les sables du désert, étaient accrochés aux murs latéraux.

Dans d'innombrables petites fioles étaient les essences délicates ou très fortes de parfums divers, mastic, rose, géranium et jasmin, et, dans des boîtes en bois, toutes sortes de poudres de différentes couleurs, le henné pour les ongles et la chevelure, le kohl pour les yeux; puis, en paquets ficelés, des écorces de noyer pour les dents, des plantes aromatiques pour des tisanes compliquées. Mais tout cela un peu pêle-mêle dans des coins très sombres, entassé bien tranquille depuis longtemps.

Le marchand avait aussi du haschich et du kief, mais il ne cherchait pas à les vendre. Sa longue philosophie de vieillard islam l'avait amené à un dégoût tranquille des excitations factices.

Très riche, il vivait pourtant là du matin au soir, un jour après l'autre, accroupi au milieu de ces choses familières. Il demeurait silencieux de longues heures, échangeait quelques paroles et des marchandises menues avec les voisins, saluait d'un geste les amis qui passaient... Il avait un gros chapelet d'ambre qu'il faisait glisser machinalement dans ses bonnes grosses mains flasques.

C'était là que Jacques venait souvent s'asseoir, avec des livres simples, pour lire l'arabe et pour causer. On buvait du café, on fumait nonchalamment, et l'on restait de grands moments sans rien dire.

Par les ruelles qui se perdaient dans l'ombre des souks, sous les toits qui suivaient leurs sinuosités, il y avait un va-et-vient continuel. Dans la poussière, au milieu des cris, défilaient des burnous, des vêtements de la ville, très riches parfois. Sous des gandouras magnifiques on apercevait des bas de soie tendus sur une jambe fine. Pour suprême élé-

gance, les pieds traînaient des babouches vernies toujours trop petites, dont le quartier, par derrière, était rabaissé sous le talon.

Des femmes vieilles, cassées, qui ne se voilaient plus, trottinaient dans cette foule, un sac à la main, pour des achats inconnus.

Mais le vendredi, jour de marché, le bazar présentait une animation inaccoutumée.

De tous côtés, s'entre-croisant avec ordre et sans jamais se confondre, débouchaient de solennelles caravanes de chameaux, chargés de marchandises qui venaient des pays lointains, de l'intérieur mystérieux. Elles étaient conduites par un seul homme, assis sur un âne et qui les précédait. Du harnachement compliqué de sa monture partait une corde qui, fuyant d'une muselière à l'autre, reliait les chameaux entre eux. Ces bêtes, en files de cinq ou six, avançaient d'un pas déhanché, majestueux, avec toujours le même regard de dédain supérieur.

Au-dessus de l'échoppe, les planches disjointes du toit branlant, où pendaient des oriflammes, laissaient tomber aussi les sarments d'une vigne florissante, venue on ne savait d'où. Et, dans la journée, quand le soleil brillait, des rais poussiéreux de lumière filtraient par là, se jouant sur les feuillages.

L'heure que Jacques aimait, entre toutes, était celle où la nuit venait peu à peu. Alors des lampes s'allumaient dans les rues et dans les boutiques ; d'autres échoppes se fermaient ; le silence et la paix se faisaient dans les souks, où ne rêvait plus que la nonchalance infinie des marchands attardés.

*
* *

Un soir qu'ils étaient restés ainsi à causer devant l'échoppe, Mohammed vint à passer.

Il y avait déjà quelque temps que Jacques ne l'avait plus rencontré. Mohammed, l'ayant reconnu, s'approcha, et, après toute la série des saluts d'usage, il dit en souriant :

— Je vais chez Féroudja... Ne veux-tu pas m'y accompagner ?

Jacques le suivit, car il savait que Yamina devait s'y

trouver. Chemin faisant, Mohammed reprit d'un air sérieux :

— Tu sais que j'ai des amis très haut placés... Ils se réunissent, le soir, dans une maison qu'ils ont louée; je vais souvent les y retrouver, et là nous lisons, nous causons, en buvant du café, en jouant aux échecs.

Peu curieux de connaître les amis de Mohammed, Jacques ne répondit rien. Aussi Mohammed se crut-il obligé d'insister : il détailla les qualités de ces jeunes gens, dénombra leurs titres et les hautes fonctions qu'ils occupaient au palais.

— Je suis chargé de t'inviter, conclut-il, car ils seraient tous heureux de te connaître.

Jacques promit vaguement de s'y rendre un soir.

Pour aller chez les danseuses, Mohammed s'était habillé luxueusement. Il avait un pantalon bouffant, de teinte vert passé, avec une veste de même couleur aux parements soutachés ; des boutons en rang serré ornaient les bords et les manches du coude au poignet. La veste ouvrait sur un gilet gris ; une ceinture de grenadine grise, après de nombreux enroulements, laissait pendre sur le côté une touffe de longues franges. Enfin, passée sur l'épaule, une gandoura opulente, à pompons de soie, traînait un peu derrière lui. Elle était de couleur mauve, et c'était Yamina qui l'avait choisie, car c'était sa couleur préférée.

Mohammed se piquait d'observer les anciennes coutumes. Il laissait tomber ses bas courts sur la cheville et se chaussait de souliers vernis trop petits. Il portait aussi la chéchia, d'un rouge discret, à long gland de soie noire.

C'était un grand garçon de vingt ans environ, l'aîné de Yamina. Il était souple, tour à tour humble ou arrogant, toujours dissimulé. Il parlait avec recherche.

Il savait se faufiler partout, vivant de plusieurs métiers également vagues. Il était orphelin, fils d'une esclave noire, bien qu'il s'en défendît et se prétendît de même mère que Yamina, dont la mère était libre et de sang maure.

Lorsqu'il avait été chassé par sa tante, Jacques, tout à son ivresse du début, l'avait recueilli facilement.

Mohammed avait bientôt montré son orgueil d'avoir si bien

mené une affaire si lucrative. Il se donnait tous les jours, dans la maison, une importance plus encombrante. Il commandait en maître aux servantes, il rentrait fort tard, et quelquefois très bruyamment. Il avait même, un soir, ramené deux amis inconnus et s'était installé avec eux dans une chambre du bas, pour continuer des libations commencées dans des bouges. Plein de colère, Jacques était descendu en hâte, un bâton à la main, et avait signifié à tout ce monde d'avoir à déguerpir aussitôt.

Ils avaient fui, très dociles, et comme éperdus de repentance, devant cette manifestation peu équivoque d'autorité.

Le lendemain, Mohammed, renouvelait ses excuses, assurait Jacques de son très humble dévouement... et il continuait à vivre chez Yamina.

Mais l'argent qu'il avait obtenu de Jacques, pour prix de sa sœur, était bientôt dissipé. Il s'appliquait, par ses protestations incessantes d'amitié, par son empressement à rendre des services, la plupart du temps inutiles, à en extorquer le plus qu'il pouvait; cela ne suffisait pas, pourtant, à sa vie fastueuse.

D'abord Yamina, s'accusant de négligence, avait constaté la perte de quelques bijoux; puis d'autres objets avaient disparu. Jacques, dès lors, sans hésiter, avait soupçonné Mohammed. Comme sa présence dans la maison, maintenant que la vieille était venue s'y établir, était un embarras que rien ne compensait, Jacques avait profité de la plus prochaine occasion pour le mettre à la porte.

Il fallait cependant lui trouver un gîte, afin d'éviter des récriminations fatigantes. Jacques se résolut à l'emmener avec lui chez Si Couider ben Amar, qu'il avait déjà visité une ou deux fois. Le vieillard l'avait accueilli d'une façon aimable, et Jacques pensait qu'au moyen d'une bourse discrètement offerte, cet avare endurci consentirait sans trop de peine à recueillir chez lui Mohammed.

C'était le soir, après le repas. Dans une chambre éclairée par une suspension fumeuse, deux vieillards parlotants étaient accroupis sur de maigres banquettes. L'un était l'oncle, l'autre un voisin ; devant eux, un homme brun se tenait debout, la face dure, aux yeux sournois, une matraque à la main. Il

était à peine vêtu de quelques haillons que recouvrait une gandoura raide, en grosse bure, laissant nus des bras noueux, des jambes sèches et nerveuses.

Cet homme était un marabout fameux et vénéré, d'un fanatisme sombre; il marmottait des prières continuellement; il avait la haine de l'étranger.

Sitôt qu'il avait vu entrer Jacques, il s'était retiré à l'autre bout de la pièce et s'était assis, le regard fiché en terre, obstiné dans un mutisme farouche. Il vivait généralement sous la tente, dans les solitudes des hauts plateaux, et, malgré son apparence misérable, il était riche en troupeaux de moutons. Il n'était pas venu à la ville depuis des années, car il trouvait qu'on y perdait trop les traditions d'autrefois.

Parmi les fumées rougeoyantes de la lampe qui empestait, aucun bruit du dehors ne parvenait aux oreilles; on sentait régner autour de soi la gravité des choses immobiles.

Les rares objets qui traînaient là, sous la poussière, semblaient figés dans un abandon éternel : — plantes desséchées en des pots de terre, sur une table; horloge au balancier muet, au disque terne, fixe et béant comme un œil mort; consoles branlantes, — vieilleries d'infiltration européenne, clandestine et sans raison. Sur un appui de fenêtre, quelques papiers, à portée de la main, près de la place habituelle; par le grillage on voyait cligner des scintillements d'étoiles, et le silence, de toutes parts, entrait en ondes pesantes.

Mohammed, à peine avait-il reconnu que la décision de Jacques était irrévocable, avait accepté sa combinaison d'un cœur insouciant. Il espérait, au fond, se glisser souvent chez Yamina, dont il connaissait la tendresse. Pour cela, il ne voulait pas trop s'aliéner Jacques. Il profiterait toujours de quelque douceur, par-ci par-là.

Il avait alors proposé d'arranger lui-même l'affaire avec son oncle. Il déclarait que le vieillard serait enchanté de l'avoir de nouveau sous son toit : car Mohammed, enfant, y avait déjà séjourné.

Après quelques minutes passées en propos solennels, où Mohammed s'évertuait à montrer beaucoup de déférence pour ces hommes qui parlaient peu, il s'était avancé près de son oncle et lui avait tenu un discours assez long, à voix très

basse. Le visage du vieillard était resté d'abord impassible; mais, quand Mohammed s'était redressé, il avait prononcé quelques paroles inintelligibles que Jacques avait pu interpréter comme un acquiescement.

Il en avait éprouvé un soulagement véritable. Il s'était levé alors, s'était approché de Mohammed, et lui avait remis, devant les yeux du vieillard, un petit sac de toile qui contenait de l'argent. L'oncle, sans sourciller, avait pris aussitôt des mains de son neveu, qu'il avait l'air de connaître, lui aussi, le petit sac de toile. Il l'avait fait rapidement disparaître dans les plis de ses vêtements de laine blanche.

Et l'affaire avait ainsi été conclue.

Depuis ce jour-là, Jacques avait rencontré bien des fois Mohammed, qui ne lui montrait point de rancune : Mohammed se promenait par la ville du matin au soir, et, à peine savait-il Jacques absent pour quelques heures, il allait secrètement chez Yamina.

***

Après avoir suivi des ruelles qui montaient ou descendaient, à ciel ouvert ou courant sous des toits bas, sous des voûtes épaisses de maisons tassées; après avoir traversé une placette où coulait une fontaine ombragée, ils arrivèrent au fond d'une impasse.

Dans un grand mur blanc, au-dessus de deux marches branlantes, était une porte entr'ouverte, à grosses ferrures : c'était là qu'habitaient les deux sœurs, Féroudja et Doudja.

Mohammed poussa la porte, qui grinça sur ses gonds massifs: Jacques le suivit. Ils se trouvèrent dans un vestibule tout noir. Ils se dirigèrent à tâtons vers une autre porte invisible et frappèrent quelques menus coups discrets. Des bruits de socques traînantes se rapprochèrent, un peu de lumière passa sous la porte, et une voix de femme demanda qui était là. Ils se firent connaître, et les loquets, tombant l'un après l'autre, rendirent un bruit sec contre la vieille porte en bois dur.

Ils traversèrent une étroite petite cour, éclairée tout en haut, entre des murs blancs sans fenêtre, par un pan de ciel sombre; ils gravirent un long escalier aux marches hautes,

qui tournait plusieurs fois à angle droit entre des faïences anciennes où la lumière se jouait.

L'escalier donnait sur une petite cour intérieure à ciel ouvert. Les murs étaient percés de fenêtres et de portes dont les volets très anciens pendaient un peu sur leurs gonds fatigués. Le bois en était fouillé de dessins bizarres, losanges et carrés. Ainsi que les colonnes de la galerie en pierre sculptée, il était recouvert de peinture brune; mais les nombreuses couches superposées avaient un peu empâté les contours.

C'était moins riche et moins gai que chez Yamina, mais tous ces bois et cette pierre de couleur sombre avaient bien leur beauté.

Yamina et quelques autres jeunes femmes se trouvaient réunies dans la chambre de Féroudja.

Il n'y avait pas d'autres meubles que des sofas bas, qui s'allongeaient contre les murs peints en bleu. Au fond régnait un lit très luxueux, matelas empilés de moire blanche, draps de fine toile, cousus à la couverture de soie à soleils d'or, petits coussins de coude brodés de perles: le tout surmonté d'une moustiquaire en gaze de Brousse bleue, lamée d'argent. Parmi d'autres coussins, sur les fines nattes dorées qui recouvraient le sol, les femmes étaient étendues sans bouger.

Elles étaient déjà engourdies. L'atmosphère de la chambre était remplie de cette odeur caractéristique de l'opium qui rappelle celle des graines huileuses rissolées; la fumerie était disposée sur les nattes; une servante préparait les pipes.

Quand parurent les deux jeunes hommes, Féroudja se leva et vint à leur rencontre d'un pas nonchalant.

Elle était vêtue d'une robe blanche brodée de soie verte dans le bas. Elle n'avait pas le moindre bijou sur son long corps déhanché. Ses cheveux roux tordus en grosses boucles s'arrêtaient court sur la nuque et cachaient les oreilles; la blancheur de son cou resplendissant, qui s'élançait de sa robe largement échancrée, s'avivait encore sous ce casque épais de chevelure ardente.

Cette coiffure fascinait Yamina : bien des fois, elle avait exprimé le désir de se teindre au henné et de se friser ainsi. Elle ne le faisait pourtant pas: elle savait que Jacques détes-

tait le roux et qu'il aimait à plonger la tête dans les ondulations de sa chevelure noire, savamment parfumée.

Souvent, d'ailleurs, elle disait ainsi des choses, quand elle était restée trop longtemps sans parler; souvent aussi elle n'y pensait plus, tout de suite après.

Féroudja s'était prise d'une grande passion pour Mohammed, et Mohammed se faisait gloire de posséder une maîtresse pareille.

Doudja était presque encore une enfant. Toute petite et toujours sommeillante, elle avait bien les plus beaux yeux qu'il fût possible de rêver. Ils éclairaient toute la figure, tant ils étaient allongés sous une lourde paupière; ils étaient si rapprochés du nez que leurs cils, pareils à des ailes de libellule, se touchaient presque et ne formaient qu'une double haie obscure.

Elle se plaisait aux soins de son visage; elle peignait si lourdement les contours de ses yeux qu'avec son teint pâle, sous les touffes cuivrées de ses cheveux bouclés, son front bas et son nez impétueux, elle frappait vivement par son étrangeté. C'était une tête des temps égyptiens.

A ses oreilles pendaient deux turquoises mortes, gravées d'or; elles étaient reliées ensemble par un fil de soie qui flottait sur la nuque. De longues épingles d'argent, incrustées de pierres brutes, étaient piquées sur une petite veste qui laissait voir une chemisette de gaze; une ceinture de cachemire retenait autour de la taille un pantalon de soie rayée.

Les deux hommes s'assirent et se déchaussèrent; on vint leur laver les pieds à l'eau de rose, pour les reposer de la marche.

La pièce était à peine éclairée par des cierges de couleur, très minces et tout droits, fichés sur les appuis des armoires qui se creusaient en forme de fenêtre dans l'épaisseur des murs. Leur flamme se prolongeait par une faible fumée qui filait odorante au plafond très haut. Peint de bleu pâle comme les murs, ce plafond était strié de poutrelles gauches et rectangulaires.

Rien qu'à la façon dont Yamina l'avait accueilli, Jacques s'était aperçu qu'elle aussi avait fumé. Elle n'avait pas manifesté la moindre joie de le revoir; point d'élan spontané

comme elle en avait coutume quand il venait ainsi la surprendre.

Elle l'avait laissé s'approcher d'elle ; il avait pu la caresser sans qu'elle répondît à ses caresses... Ce n'était pas de l'indifférence : elle aurait vite pleuré, si on lui avait dit que Jacques en serait peiné ; elle se trouvait dans un état de griserie passagère.

Mais Yamina n'était pas ennuyée qu'il la vît aux prises avec l'opium. Elle n'avait pas l'intention de lui cacher plus longtemps qu'elle en éprouvait chaque fois un plus grand plaisir. Elle s'y habituait peu à peu : les malaises du début allaient en s'affaiblissant ; une langueur nouvelle donnait à ses rêves un charme vague dont elle était ravie.

Il vint s'étendre à son côté ; pour qu'il fût à son aise, elle bougea ses jambes et lui appuya la tête contre l'une d'elles. Elles étaient prises dans un large pantalon blanc ; et le fin tissu laissait voir le dessin broché de celui qu'elle portait dessous... Il était d'usage, lorsqu'on sortait de chez soi, de recouvrir d'un pantalon blanc tous les autres, ainsi enfilés successivement, pour faire un paquet flottant qui dissimulait les formes et, par son volume, indiquait l'opulence.

Sur des bas de soie mauve, elle avait de petits souliers en souple cuir vert. Son manteau de soie brune, dont elle s'enveloppait pour sortir, était auprès d'elle, et ses longs cheveux noirs étaient simplement relevés sur le sommet de la tête par un nœud de rubans.

Jacques n'aimait pas cette façon de se coiffer : il avança le main, dénoua les rubans, et, dans la chevelure qu'il ramena sur lui, il passa ses doigts lentement.

Une fatigue lui venait, par bouffées lourdes, avec l'air qu'il respirait ; il lui semblait que du plomb se coulait traîtreusement dans ses veines.

De ses doigts rapides, la servante, avec une lancette, préparait les gouttelettes d'opium. Elles se brunissaient promptement, au dessus d'une petite flamme, en se boursouflant comme des perles de verre. Il fallait recommencer plusieurs fois de suite et rouler ces perles afin d'en faire une pâte assez consistante et de couleur foncée ; on fixait alors cette pâte sur le fourneau de la pipe, autour du petit orifice, et l'on faisait brûler

au-dessus de la flamme cette perle qui se réduisait très vite et dont les fumées se devaient boire tout d'un trait. Le gros tuyau de la pipe était de bambou, enrichi aux extrémités d'ivoire sculpté; le fourneau bombé était fixé à peu près au milieu, et, comme ornement, à droite et à gauche, était un petit crapaud accroupi, taillé grossièrement.

Yamina prit sur le plateau une des aiguilles d'acier et la trempa dans le flacon d'opium liquide. Elle voulait, elle aussi, préparer une perle, mais elle était encore inexpérimentée: elle approcha trop près de la flamme l'opium qui se boursoufla trop vite et brûla ne laissant, plus qu'un résidu noir. Elle en eut un peu de dépit, car elle avait déjà fait des essais plus heureux; pour la première fois qu'elle se hasardait devant lui, elle aurait voulu réussir : elle pensait que ce triomphe et l'absorption facile de la fumée, tout de suite après, aurait vaincu les dernières résistances de Jacques.

D'un geste maussade elle rejeta l'aiguille, et, lassée de l'effort, elle se cacha la tête dans les étoffes, sous son bras replié.

Jacques avait clairement compris l'intention de Yamina; il n'avait rien fait pour la contrarier.

Il la trouvait adorablement juvénile dans tous les mouvements de son âme, qui se manifestaient comme à fleur de peau. Et, dans l'attitude où il s'engourdissait maintenant, s'évanouissait toute idée de résistance inflexible aux caprices de Yamina.

Souvent il se reprochait de la faire souffrir inutilement, par quelque démonstration inopportune de son autorité. Il était pris d'angoisses à la pensée qu'il était maladroit, qu'il ne comprenait pas cette nature nonchalante : il craignait d'y rencontrer l'indifférence, alors qu'elle était, au fond, tendrement amoureuse.

Les preuves ne lui manquaient pas de ce particulier attachement ; mais il avait le cœur trop sensible et l'imagination trop vive pour calmer absolument ses craintes. Et l'amour de Yamina lui était tout.

Depuis trois mois bientôt qu'il vivait avec elle, il s'était laissé chaque jour captiver davantage. Il s'était abandonné entièrement à cette vie rêveuse et contemplative. Il avait

quitté ses livres. Sa fièvre d'apprendre s'était vite apaisée. Lorsqu'il allait voir le vieux marchand de parfums, il estimait à leur prix de ses longs silences.

Au fond de l'échoppe, sous les cierges pendus, comme il poursuivait, dans la fumée de sa cigarette ou de son chibouk, une idée, puis une autre, qui avait le temps de mûrir et de se dissoudre lentement, il ne doutait pas que ses compagnons ne fussent comme lui.

Il se rappelait pourtant un jour d'inquiétude nerveuse où un soupçon l'avait assailli. Il s'était soudain demandé si ces hommes pensaient réellement, si derrière ces yeux se déroulait quelque philosophie, si dans ces regards fixés languissamment sur le vague passaient des visions.

Dès qu'il s'était formulé cette question, il avait hésité à y répondre ; il avait même cherché à différer toute réponse trop catégorique. Une fois, il avait cru, dans une sorte de clairvoyance qui l'avait peiné, pouvoir rendre un arrêt négatif; à la réflexion, il s'était dit qu'il lui était bien difficile de savoir ce qui se passait sous ces crânes orientaux.

Ces hommes lui paraissaient souvent agités de soucis enfantins qui les faisaient causer beaucoup trop ; d'autres fois, avec une rare concision, ils disaient des paroles pleines de sens, des maximes profondes.

Mille raisons d'importance diverse retenaient Jacques dans la grande ville. Sans parler de Yamina, qu'il aurait pu à la rigueur emmener avec lui, la douceur du climat, la beauté des sites environnants, la mer et les montagnes, le pittoresque nouveau pour lui, la couleur et le mouvement de cette population musulmane l'avaient ensorcelé.

La nonchalance du milieu flattait secrètement quelque fibre de son être. Baigné daus cette nouvelle atmosphère, il y restait avec délices et ne se demandait pas s'il aurait pu mener une autre vie. Quant à l'avenir, il n'y songeait que rarement; il était tout à l'heure présente.

La servante venait de préparer une pipe. Jacques la lui prit des mains et l'approcha de la flamme. Il aspira la fumée jusqu'à ce que la perle se fût consumée presque entièrement.

Il se haussa sur les coussins pour rapprocher sa tête de

celle de Yamina ; il écarta les cheveux qui lui voilaient la face et lui dit à l'oreille :

— Vois, Yamina, j'ai fumé.

Et, tout étourdi par l'opium, il laissa reposer lourdement sa tête sur le bras de Yamina.

Elle comprit que c'était vrai. Elle releva le front, et prit dans ses mains le visage de son amant qu'elle pressa passionnément contre ses joues empourprées de fièvre.

Deux larmes de joie et d'orgueil firent étinceler ses yeux, et, d'un mouvement brusque, elle approcha ses lèvres de la pipe qu'elle se mit à fumer avidement. Puis elle retomba.

— Te souviens-tu, murmura-t-elle, du soir étoilé où tu m'apportas cette jolie bourse d'or?... Je viens d'être aussi heureuse qu'à ce moment-là, parce que tu as fumé. Tu es bon, et je t'aime.

Il était bercé par ces douces paroles. Il somnolait vaguement ; il songeait à cette nouvelle et imprévue défaite, sans étonnement comme sans chagrin,

Il n'y avait plus de raison pour qu'il ne fumât pas, lui aussi, librement, l'opium qui l'attirait : s'il avait tardé aussi longtemps, c'est qu'au début il avait cru bon de faire des représentations à Yamina ; tant est fort l'entêtement naturel à soutenir une idée, quand même les raisons qui d'abord nous ont paru excellentes ont disparu dans l'indifférence et presque dans l'oubli!...

Assise contre la muraille, à l'écart, Doudja et l'une de ses amies avaient un moment joué de la guitare et de la mandoline. Maintenant elles dormaient enlacées, perdues au fond de leurs rêves. Elles avaient laissé glisser auprès d'elles, dans l'inachèvement d'une mélopée, leurs légers instruments.

Mohammed et Féroudja continuaient à fumer : le petit bruit des objets entre leurs mains agiles venait seul interrompre le silence qui rôdait par la pièce envahie de ténèbres.

Toute rumeur au dehors avait cessé. A peine, de temps à autre, un aboiement de chien ou le choc des gourdins que les veilleurs de nuit faisaient résonner sur les pavés de la rue. Les petits cierges achevaient de se consumer en répandant une lueur plus rouge ; dans la grande lampe de cuivre à verres de couleurs, qui pendait du plafond, mourait une

veilleuse; par la porte ouverte on voyait, sur le marbre de la cour, la lune dessiner en ombres dures les contours de la balustrade qui régnait au long des terrasses.

Les deux sœurs avaient appris à fumer avec des marins, qui leur avaient laissé une fumerie rapportée de leurs lointains voyages; mais Doudja était la plus ardente à ce passe-temps. Elle y consacrait des nuits entières; elle ne sortait guère d'une torpeur que pour se plonger dans une autre. Elle avait communiqué cette habitude à plusieurs de ses amies : c'était à qui d'entre elles, méconnaissant le prix de sa jeunesse, constaterait dans le miroir sa plus grande maigreur, et les ravages plus glorieux de sa figure.

Doudja était venue, un jour, après un long bain, quand ses fards étaient partis, montrer que si elle le voulait, elle n'aurait plus besoin de se peindre les yeux... Elle n'y avait pourtant pas renoncé, car c'était pour elle une grande distraction.

*
* *

Le lendemain, chez eux, quand ils se réveillèrent pâles et défaits, le jour était bien près de finir. Jacques fit apporter du thé, avec des sucreries, mais c'est à peine s'ils purent en avaler quelques gorgées.

Yamina surtout, qui avait fumé plusieurs pipes, avait un teint mat de vieux plomb et ses yeux étaient morts. A ce moment, Jacques s'en voulut d'avoir cédé si lâchement la veille au soir; il s'assit sur le lit et contempla tristement Yamina. Son imagination lui faisait voir toutes sortes de choses extravagantes; ses tempes étaient prises dans un étau; toute sa chair frémissait d'angoisse comme si la vie allait l'abandonner soudain, — et la pensée qu'elle-même, Yamina, pourrait mourir fit battre son cœur douloureusement.

Mais Yamina se releva lentement; elle noua ses mains sur sa nuque; elle laissa, d'un mouvement câlin, tomber sa tête en arrière, et ses cheveux se répandirent sur ses épaules.

Alors il comprit, avec une clairvoyance nouvelle, combien il aimait cette enfant: il tenta de la raisonner, voulant lui arracher la promesse de ne plus fumer, jamais.

— Je t'assure que je continuerai, — fit-elle d'une voix morne. — Les voluptés que j'en retire me sont trop douces, et le sentiment que j'ai pour toi s'en avive... Et tu sais bien que du jour où je t'ai vu pour la première fois, je suis devenue ton esclave et j'ai connu enfin ce que c'était que l'amour...

Elle s'exaltait; son visage se colorait, son regard devenait fixe. Elle se passa la main sur le front, d'un grand geste navré.

— Il y a des moments, reprit-elle, où je ne sais plus si je t'aime ou si je te hais... Pourquoi de si loin es-tu venu m'ensorceler? Je ne puis me lasser de chercher dans la profondeur de tes yeux tout ce qu'ils me disent et que je ne comprends pas; et quand je songe au jour où tu me quitteras lâchement pour retourner dans ton pays lointain, mon âme deviendra plus noire que le tombeau.

Elle baissa les paupières; elle se pelotonna contre lui, sans vouloir écouter ses protestations de fidélité. Sa respiration, tout à l'heure haletante, redevint plus harmonieuse et presque imperceptible. Cependant, sous les soieries de sa veste, ses colliers emmêlés semblaient trop pesants pour sa gorge frêle, et la rondeur de leurs perles empruntait des reflets bleuâtres à sa peau délicate.

Il la prit dans ses bras; il la serra contre lui au point de l'étouffer, et, s'étant levé, il la transporta pâmée sur les terrasses tout inondées des rayons mourants du soleil.

Il la déposa sur des coussins. Il alla s'appuyer sur le bord du mur extérieur, le regard perdu au loin, à suivre sur la mer des balancelles que le mouvement des vagues, souvent, paraissait engloutir.

Le long du mur, jusqu'à lui, montait une végétation touffue, lierres et lianes qui croissaient dans un vaste jardin abandonné. C'était un ancien cimetière oublié depuis longtemps. Un mur croulant de vétusté suivait la rue sur une des faces; une grille rouillée, qu'on n'ouvrait plus, disparaissait sous les hautes herbes, et d'un fouillis inextricable de verdure s'élevaient quelques oliviers centenaires. De-ci de-là, un turban de pierre sculptée gisait à côté d'une tombe usée qu'il avait couronnée jadis; des faïences et des plâtras s'étaient détachés des murs; des poteries cassées semblaient dire le

néant des espérances humaines, et tous ces débris épars sous les grands chardons bleus formaient de vagues amas funéraires. Il y avait une mélancolie affreuse à promener de vieux souvenirs au milieu de toutes ces choses mortes, et quand, dans les feuillages argentés des oliviers, les oiseaux chantaient les derniers chants du crépuscule, quand, au-dessus des cyprès rigides et couverts de poussière, apparaissaient les premières étoiles, il semblait que dans le cœur, lourdement, tombaient des larmes.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon montagneux, sous une buée d'or, et tout mollement s'éleva dans l'air une voix qui demandait aux islams de prier. C'était le muezzin du minaret voisin qui modulait d'une voix lente, en tournant sur le balcon, les paroles consacrées.

La sérénité de ce chant calme et pur avait une attirance mystérieuse; dans le silence de l'heure indécise, les prières des muezzins dont la silhouette apparaissait sur les autres minarets, se répondaient l'une à l'autre; et de ces litanies entremêlées se dégageait une harmonie poignante qui montait dans les cieux infinis.

Yamina se leva; elle se tourna vers l'Orient, elle se prosterna, et murmura ses prières qu'elle disait très vite, parmi des génuflexions.

*
* *

Une petite maison bâtie dans un coin de jardin, entre de hauts murs blancs, servait de lieu de réunion aux amis de Mohammed. C'est là que, par une nuit étoilée Jacques et Mohammed se rendaient.

De grands arbres au feuillage épais remplissaient d'ombre le jardinet solitaire, où coulait doucement l'eau d'une petite fontaine dans une vasque de marbre. On entrait de plain pied dans une vaste salle aux murs nus, le long desquels étaient des banquettes. Une lampe à gros feu, posée sur une table, éclairait vivement toute la pièce.

Leur arrivée fut saluée des nombreux compliments d'usage, sans qu'un seul des habitués bougeât. Comme Jacques était nouveau venu, les présentations successives que Mohammed

se plaisait à faire étaient suivies d'inclinations du buste avec la main sur la poitrine.

Deux joueurs d'échecs, attablés en face l'un de l'autre, étaient très absorbés; leurs mouvements rares étaient saccadés, bruyants; lorsqu'ils s'emparaient d'une pièce, ils avaient l'air de vouloir la démolir.

Belkassem, l'un des joueurs, était chargé, quoique jeune, de rendre la justice dans l'intérieur des terres. Il était de famille influente et venait souvent à la ville. Malgré sa laideur, l'intelligence éclairait son visage. Son grand corps était drapé dans de vastes burnous de laine blanche; un turban volumineux enserrait sa tête, dont les cheveux étaient rasés.

Son partenaire était de petite taille. Il avait de grands yeux limpides dans une figure toute claire, d'une carnation étonnamment rose sous une peau laiteuse, et sa bouche, d'un dessin régulier, s'ouvrait sur des dents admirables, d'un blanc mat. Il portait un costume très riche, tout noir, soutaché d'or, et une ceinture orange. Ses mains étaient petites et maigres, mais, dans toute sa personne, avec la souplesse, semblaient résider la vigueur et la résistance nerveuse.

Son père était ministre et confident très écouté au palais. Lui-même avait un poste en certains bureaux où il se rendait parfois, quand le lui permettaient ses loisirs.

Deux jeunes gens, étendus à l'écart, avaient des livres ouverts devant eux. qu'ils ne regardaient pas. Ils fumaient tout simplement, et, de temps à autre, échangeaient une parole.

Mustapha, le fils du ministre, avait gagné la partie d'échecs. Il but une tasse de café bouillant, et, s'adressant à Jacques :

— Je suis excessivement heureux de faire votre connaissance. Il y a longtemps que Mohammed m'a parlé de vous, et, bien que je fréquente aussi chez Doudja, je n'ai pas encore eu le plaisir de vous y rencontrer... Je sais que vous fumez l'opium, à présent : aussi je compte bien que nous nous y verrons souvent. En tout cas, vous y viendrez la semaine prochaine : la veille du rhamadan, il y aura une grande fête chez nos amies, ainsi que vous le savez déjà, sans doute.

Jacques se contenta de répondre par un vague murmure d'acquiescement. Il n'était pas encore décidé sur ce qu'ils feraient, Yamina et lui.

Il aurait voulu aller, dès l'ouverture du rhamadan, s'installer à la campagne, dans leurs jardins de Tissemsil qui dominaient la mer. Mais Yamina avait grande envie de rester à la ville, au moins encore pour cette période de jeûne : elle savait qu'il y aurait des réjouissances, et ses amies et elle s'étaient déjà promis de beaucoup se distraire durant les longues fêtes nocturnes qui se tenaient sur la place, devant la mosquée de Si el Oulhi, à cette époque.

Au bout d'un moment, Jacques dit à Mustapha :

— N'est-ce pas votre père qui fait construire une maison sur des terres voisines de celles que je viens d'acquérir ? Le site est pittoresque et surplombe la mer.

Mustapha eut comme un soupir de soulagement; il répondit aussitôt :

— En effet, mon père devient vieux; il se sent très fatigué par ses charges : cette campagne à une demi-journée de la ville l'a beaucoup séduit. Durant l'été, il espère aller souvent s'y reposer sans que ses affaires en souffrent... Nous serons enchantés de vous avoir si près de nous. Il y a un petit abri sûr pour les embarcations : nous comptons joindre les nôtres à celles que vous y avez déjà... Dans la population de pêcheurs des environs, il est possible, m'a-t-on dit, de trouver des serviteurs. Du reste, nous y emmènerons une partie de nos domestiques. Mais nous tenons à trouver des matelots habiles : mon père a toujours aimé passionnément la pêche aux lanternes.

— Rien ne me sera plus facile, dit Jacques, que de vous trouver ce que vous désirez. J'ai tiré de la misère un vieillard encore très vigoureux; c'est lui qui veille sur ma maison, là-bas, et j'ai tout lieu de croire qu'il m'est dévoué.

Mustapha répondit par un geste de reconnaissance. Il allait prochainement épouser une parente de Mohammed : il convia Jacques ainsi que Yamina, aux fêtes du mariage et déclara que ce serait un plaisir de plus pour eux tous de se retrouver à la campagne pendant la saison chaude.

Un gros homme entra, tout joyeux, et qu'on salua de rires, car on savait qu'il disait toujours des choses amusantes. Les deux jeunes gens à l'écart levèrent la tête, et le gros homme s'approcha de l'un d'eux en lui tapant familiè-

rement sur l'épaule et l'appelant par son nom : Messaoud. Il s'assit et la conversation, dont il faisait presque tous les frais, devint très animée.

La soirée s'avançait et Jacques, après avoir consulté Mohammed du regard, se leva pour partir. Mustapha se leva, à son tour, et leur proposa de les accompagner : il savait où demeurait Jacques, et c'était à peu près son chemin pour regagner son logis.

Par la grande ville endormie, ils se glissaient entre les murs blancs, comme des ombres ; la pesanteur du silence les empêchait eux-mêmes, de parler, et quand parfois, à travers le petit quadrillage de bois d'une fenêtre élevée, filtrait un peu de lumière immobile, Jacques se demandait encore ce qui pouvait se passer là derrière,

Ils s'arrêtèrent, un moment, sur une petite place ; Mohammed se rapprocha de Jacques et, d'un ton insinuant que celui-ci n'aimait pas beaucoup, il lui dit :

— Tu ne me connais pas Achmed, le gros ami qui est entré le dernier... C'est un bon vivant, qui ne se refuse aucun plaisir.

Jacques se détourna pour interroger Mustapha, ne voulant pas répondre à Mohammed :

— Est-il marié, ce gros Achmed? dit-il.

Mais Mohammed, qui tenait à parler, répondit aussitôt :

— Oui, et même il n'y a pas longtemps.

Jacques ne répondit rien.

— Pourquoi as-tu demandé cela? reprit Mohammed. Trouves-tu drôle qu'il vienne rire avec nous? Il aurait tort de s'en priver. C'est un de nos meilleurs compagnons de fête ; seulement, il n'est pas large : il accepte volontiers que les autres payent pour lui.

Ces histoires n'intéressaient pas Jacques : il se mit à parler d'autre chose. Il avait cru reconnaître en Mustapha un garçon aimable et instruit, qui lui était sympathique : il le savait l'amant de Doudja et trouvait qu'il avait bon goût.

Peut-être se serait-il laissé aller volontiers, ce soir, à disserter avec lui, mais la présence de Mohammed l'ennuyait.

C'était un bavard étourdissant, aussi vide que prolixe ; il

avait une habileté incomparable à s'emparer des idées d'autrui pour les assaisonner à sa façon. Il causait tout le temps: dans son cercle d'indolents amis, la conversation dégénérait vite en un monologue interminable, que la moindre parole jetée au milieu servait à ranimer. Il riait complaisamment de ce qu'il disait: il faisait de belles phrases et. comme il avait un peu voyagé, il éblouissait facilement ses auditeurs par des récits où ne manquaient ni la couleur ni l'imprévu.

Quand Jacques, après avoir laissé à sa porte Mustapha et Mohammed, fut monté chez Yamina, il eut l'étonnement de la trouver en compagnie de ses deux amies les danseuses. Elles avaient apporté leur fumerie, et toutes les trois, couchées sur les nattes, elles fumaient tour à tour l'opium.

C'était une surprise qu'elles lui avaient ménagé: il était dans d'excellentes dispositions, ce soir-là, et se mit à rire à la vue de ce groupe.

Sur un large plateau bas, du thé était servi; il en but une tasse, tandis que la vieille Aïcha lui enlevait ses chaussures et ses vêtements pour les remplacer par d'autres plus frais et plus amples.

Jacques s'étendit auprès de Yamina, qu'il trouvait plus belle encore au milieu de ses belles compagnes, et, après une caresse, un enlacement où Yamina s'était abandonnée tout entière, il commença de fumer lui aussi.

Bientôt il lui fallut raconter par le menu sa soirée au dehors. Yamina fut heureuse d'apprendre que le mariage de Mustapha était décidé: elle savait que des pourparlers étaient engagés entre la famille de Mustapha et celle de son oncle, mais elle ne savait pas encore la conclusion de l'affaire. Elle voulut descendre auprès de sa tante pour lui apprendre la nouvelle; puis elle réfléchit que sa tante, apparemment, était au courant déjà et s'était gardée de lui rien dire. Depuis que ses relations avec les danseuses s'étaient resserrées, Yamina avait cru remarquer que Bent Haoua lui témoignait un peu de froideur. Elle ne s'en inquiétait pas: elle connaissait assez le sentiment d'adoration que la vieille femme avait pour elle; elle était sûre que sa fantaisie lui serait bientôt pardonnée.

Doudja avait commencé la soirée par des rires et des chansons. L'annonce du mariage de Mustapha l'avait fait tressaillir ; deux larmes avaient coulé sur ses joues pâlies, mais furtivement. Puis elle avait fumé plusieurs pipes d'un air sombre, et, comme d'habitude, elle s'était endormie d'un sommeil profond.

Féroudja fit des reproches à Jacques de n'avoir point ramené Mohammed avec lui. Il était convenu entre eux tous qu'on viendrait fumer chez Yamina.

Jacques ne l'écoutait pas : il était envahi déjà par l'opium.

Il trouvait délicieux maintenant cet engourdissement qui lui donnait une griserie nouvelle et diverse aux bras de Yamina. Elle, maintenant, savait boursoufler les perles avec une adresse infinie, et rouler la pâte autour des fines aiguilles. Il ne voulait plus fumer d'autres pipes que celles préparées par elle.

Toutes les poses qu'il prenait, il y trouvait justement le bien-être attendu; ses membres, endoloris quand il les remuait, se détendaient comme dans un lac de béatitude aussitôt qu'il ne bougeait plus ; il éprouvait la double sensation de percevoir qu'ils étaient siens et de les abandonner.

Il devinait aussi le bonheur qu'éprouvait Yamina : son indolence naturelle devait se fondre avec délices dans ces fumées merveilleuses, qui embrumaient le cerveau et le peuplaient de complaisantes images.

*
* *

La veille du rhamadan, les deux sœurs avaient donné à leur maison un air de fête. Elles avaient convié chez elles tous leurs amis pour assister à leurs danses.

Elles s'étaient assuré le concours des Aïssaouas les plus renommés, qui devaient rehausser encore l'éclat de cette réception. Même, assurait-on, elles réservaient, pour la fin, des danses étrangères de femmes nues qui, le gros des invités parti, les délasseraient durant que les intimes fumeraient l'opium.

La grande cour de marbre était décorée de légères tentures de soie, de bannières qui flottaient, de guirlandes qui s'en-

roulaient aux colonnes, se balançaient de l'une à l'autre. Des lustres nombreux l'éclairaient, des torches parfumées.

Quand les invités avaient été à peu près tous réunis, les Aïssaouas s'étaient installés à l'une des extrémités de la cour. Ils avaient disposé devant eux, sur de petits guéridons, des feuilles de cactus à longues épines, des morceaux de verre, des coffrets ouvragés en bois de rose, qui contenaient des scorpions et des serpents ; enfin, des lancettes acérées et des sabres.

Ils avaient donné à l'une des servantes une large plaque de métal pour la faire rougir au feu. Sur des réchauds ardents, ils faisaient rissoler des parfums, des encens, des pâtes à essences fortes, dont les fumées ensorcelantes montaient en volutes subtiles vers le ciel profond.

Les spectateurs étaient en face d'eux, accroupis derrière la colonnade de pierre sculptée, sur des coussins ou sur les dalles mêmes.

Quelques femmes étaient parmi eux ; la plupart étaient montées à l'étage supérieur et se tenaient dans la galerie : peu friandes de ces spectacles, elles voulaient se retirer facilement dès que leu rs nerfs seraient trop tendus.

Là-haut se trouvaient Doudja et son inséparable amie ; Yamina s'était jointe à elles, car elle était de celles à qui ne plaisait guère la brutalité de ces exercices.

Des fleurs et de fins branchages tombaient de cette galerie dans la cour, glissaient capricieusement autour des colonnes, se mêlaient aux épaisses guirlandes artificielles. Les visages de ces jeunes femmes, éclairés par les torches d'en bas, ressortaient seuls nettement sur un fond obscur.

Vêtue richement, la poitrine couverte de lourds colliers d'argent où s'incrustaient des pierres précieuses, Yamina avait la tête prise dans un voile mauve lamé d'argent qui maintenait la masse sombre de ses cheveux. Ses yeux savamment gouachés de kohl brillaient d'un éclat triste et calme, ainsi qu'ils avaient coutume en ses jours de bonheur. Elle s'était accoudée sur la balustrade, et l'une de ses mains, dont les ongles étaient teints de henné, supportait son visage : elle semblait poser sur sa joue mate cinq pétales de fleur.

Malgré son prochain mariage, Mustapha était venu ; mais

Doudja, par sa froideur, l'avait tenu à distance. Il causait avec Jacques, en bas, dans un coin de la cour, à côté de Féroudja et de Mohammed.

Les Aïssaouas avaient commencé leurs chants, d'une modulation basse et traînante, qui sortaient parfois en éclats rauques du fond de leur gorge. Ils avaient des derboukas et de grands tambourins qu'ils frappaient avec frénésie, et dont les grondements répétés faisaient vibrer sourdement jusqu'aux entrailles des assistants.

La lumière vacillante des torches agitait l'atmosphère où se jouaient les ombres; l'odeur âcre de résine, qui se dégageait de leur tournoyante fumée, se combinait aux lourds parfums des aromates qui se consumaient en crépitant sur les cassolettes, et là-haut, couvrant ce lieu d'orgie farouche, planait la sérénité des cieux où tremblaient de pures étoiles.

Soudain, un des hommes qui chantaient rejeta son tambourin et se leva, les yeux hagards. Il hurlait des monosyllabes incompréhensibles. Il dansa, les pieds nus, un pas incohérent sur les dalles de marbre.

Il s'approcha des réchauds et, d'un battement rapide des mains, il dirigea vers ses narines dilatées la chaleur et les parfums.

Les autres avaient redoublé d'énergie. Les guenilles dont ils étaient enveloppés s'agitaient à leurs gestes saccadés. Ils s'ahurissaient eux-mêmes, au bruit continu de leurs tambourins, à leur chant monotone et strident qui desséchait leur gosier.

L'homme continuait à sautiller devant les guéridons ; l'ivresse qui l'envahissait donnait à son cou une flexibilité prodigieuse. Sa tête tournait dans tous les sens et les mouvements de son corps lui imprimaient de longues oscillations brusques qui la rejetaient du dos sur la poitrine.

Quand il eut dansé jusqu'à la perte du sentiment, il s'affaissa, le buste en avant, les yeux fixes, la bouche grande ouverte. Un de ses compagnons saisit alors une feuille de cactus et la lui présenta. Il en arracha avec ses dents de grands quartiers qu'il dévora, broyant les redoutables épines. Il mâcha du verre, qu'on entendait craquer dans sa bouche; il joua, un moment, avec des scorpions, puis les avala; enfin, il tomba raide, étendu sur le flanc.

La musique assourdissante continuait toujours. Yamina avait conservé sa pose tranquille. Ces débuts l'avaient laissé indifférente ; elle se sentait incommodée, seulement, par les lourdes vapeurs qui montaient jusqu'à elle. A son doigt brillait sa belle émeraude, qu'elle regardait de temps à autre en baissant les yeux.

Elle songeait que Jacques, au lieu de rester en bas si longtemps, aurait mieux fait de monter auprès d'elle. Elle y songeait...

Mais un autre homme s'était levé du groupe fanatique des chanteurs. Il avait un serpent roulé autour du cou, qui restait immobile. Il saisit une pointe acérée qu'il passa dans les charbons ; il ouvrit la bouche et se transperça la joue violemment, à différentes reprises, sans que le sang coulât. Il se fit apporter la plaque de fer rougie. Il la tenait au bout d'un long manche et, après l'avoir léchée, il la posa à terre et se mit à danser dessus. Une violente odeur de chair brûlée se répandit dans l'air et y demeura.

L'homme, de plus en plus excité, avait saisi un long sabre et se l'était planté dans le ventre, qu'il avait mis à nu. Il marcha, les yeux hagards, avec cette lame dans les chairs ; il se plia en deux, de façon que la poignée du sabre touchât le sol, tandis qu'un autre grimpait sur son dos et retombait par bonds sur son échine.

A ce moment, Yamina et Doudja s'étaient retirées du balcon : elles en avaient assez vu. Deux autres femmes, au contraire, grisées par la musique et les senteurs mélangées qui montaient de toutes parts, regardaient avidement le spectacle, la tête en avant, les yeux fascinés.

Jacques, de son côté, pressé dans la foule, avait trop chaud ; il commençait à se sentir mal à l'aise. Il se dégagea et sauta par-dessus des corps mollement allongés. Il gravit à la hâte l'escalier et vint se blottir dans un coin sombre de la galerie où se trouvait Yamina.

Elle voulut sourire à la vue de son bien-aimé qu'elle n'attendait plus ; mais les émotions qu'elle venait de subir, et le bonheur même qu'elle éprouvait de l'avoir à son côté, l'empêchèrent de sourire ; elle se laissa glisser de ses bras sur les tapis, et Jacques, doucement, la baisa sur les lèvres.

Les Aïssaouas continuaient leurs exercices, à la satisfaction croissante des hôtes de Féroudja. Accoutumée à ce genre de représentation, elle ne les suivait plus que d'un œil indifférent. Elle caressait les cheveux crépus de Mohammed, qui se prélassait complaisamment à ses pieds.

Mustapha restait impassible auprès d'eux. Il était préoccupé de l'absence de Doudja. Il pensait bien qu'elle était dans les appartements du haut, lui tenant rigueur de son prochain mariage, dont sûrement elle avait dû être prévenue. Il hésitait à la rechercher ou même à demander à Féroudja dans quelles dispositions elle se trouvait : il se doutait de l'accueil qui lui était réservé.

L'un des acteurs, affreusement maigre, venait de se tirer l'œil de l'orbite, et l'avait promené dans tous les sens. Il s'était traversé le bras de plusieurs aiguilles. Il avait dansé sur un sabre effilé; puis, deux autres ayant pris ce sabre par les bouts, il s'était fait porter à la ronde, la poitrine appuyée sur le tranchant de la lame.

Cependant les chants et le bruit des tambours étaient devenus encore plus intenses; la frénésie de la bande avait peu à peu gagné une partie des spectateurs, qui mêlaient leurs voix en sourdine à celles des acteurs ; ils se grisaient, à leur tour, de ces rites barbares exécutés dans cette atmosphère trouble et pesante.

Depuis un moment, le gros Achmed était entré, détournant l'attention par une phrase joviale, une plaisanterie à l'adresse des Aïssaouas. Ceux-ci l'avaient mal prise ; Achmed, connaissant leur surexcitation, avait eu soin de se taire, pour ne point causer de rixe dans la maison d'une amie.

Il était accompagné de Messaoud, qui avait toujours son allure nonchalante. C'était un garçon tout jeune et de taille élancée. Ses traits étaient d'une grande finesse ; ses yeux surtout attiraient l'attention, largement fendus sous de fins sourcils; ses cils sombres étaient aussi longs que ceux des femmes, sans qu'il eût besoin jamais de se les peindre. La bouche seule était peut-être un peu défectueuse : la lèvre inférieure était grosse et tombait légèrement; mais elle ajoutait un charme à ce visage en lui donnant une expression de fatigue et de fierté dédaigneuse.

Aux dernières épreuves des Aïssaouas avait succédé un moment de repos ; tous, sans se l'avouer, en éprouvaient un soulagement.

Le silence était bienfaisant ; une détente suivait la cessation de cette assourdissante et continuelle musique. L'air aussi devenait plus tranquille ; à travers les fumées qui se dissipaient, les constellations apparaissaient plus étincelantes dans le carré du ciel noir ; les lumières brillaient plus régulièrement, et les délicates faïences incrustées dans la blancheur des murs, entre les arcades ou le long du sol, reluisaient maintenant de reflets plus clairs

On apporta dans la cour, aussitôt les Aïssaouas partis avec leurs instruments, un grand plateau, bas sur pied, en cuivre magnifique. Il y avait là du café bouillant, des fruits, et toutes les sucreries accoutumées.

Tous se levèrent et vinrent s'installer autour du plateau en fumant des cigarettes. C'était comme un répit, une halte nécessaire ; les danses allaient commencer : l'idée seule de ce divertissement plus aimable agréait aux hommes et les faisait causer.

Mustapha avait profité du mouvement pour monter auprès de Doudja. Il avait été stupéfait de la trouver solitaire dans sa chambre ; elle n'était éclairée que par la petite lampe au-dessus de laquelle elle préparait fiévreusement des pipes d'opium.

L'expression de son visage avait quelque chose de tragique. Tant ils étaient rapprochés par une contraction persistante, ses sourcils ne faisaient plus qu'une barre droite d'une tempe à l'autre, par-dessus le nez busqué. Sa bouche entr'ouverte était plissée d'un rictus immobile.

Elle ne fit pas la moindre attention à la venue de celui qu'elle ne considérait déjà plus comme son amant. Elle le laissa s'approcher d'elle sans interrompre ses manipulations. Quand il voulut la toucher, elle remua son corps d'un mouvement boudeur.

Mustapha resta silencieux. Il n'avait jamais cru qu'elle fût animée d'une tendresse bien particulière pour lui. Il l'avait toujours traitée en enfant : c'est pourquoi il avait négligé de

lui dire son intention de se marier. Il ne voulait annoncer la chose qu'une fois décidée, réglée absolument, mais il avait été devancé.

Il lui était pourtant très attaché ; le chagrin qu'il lui voyait dépassait de beaucoup ses prévisions. Il s'allongea en face de Doudja et lui dit :

— Mais, ma tendre amie, pourquoi me repousses-tu comme tu le fais ?

— Pourquoi te maries-tu ? fit-elle.

Il répliqua :

— Doutes-tu de mon amour, ou bien est-ce que tu m'en veux de ne pas t'avoir demandé conseil ?... Réfléchis, et je suis sûr que tu m'aurais conseillé de me marier... Tu sais bien que depuis longtemps je suis en âge de vivre dans une maison à moi ; si j'ai tant tardé, c'est justement à cause de toi... Tu sais comme on est sévère dans la maison de mon père : ce sera une bonne chose, à la fin, pour moi d'être mon maître... Mon père est vieux, il vient d'être gravement malade, et, depuis, craignant la mort prochaine, il veut à toute force me marier, car il trouve que je dépense trop d'argent.

— Si jamais tu me l'avais dit, riposta Doudja, j'aurais été la première à t'éviter des dépenses... Est-ce que, par hasard, tu ne m'en as pas jugée capable ?

Mustapha ne put s'empêcher de sourire.

— Si fait, dit-il, mais je ne vois pas quelles sont mes folies... D'ailleurs, mon père fait là un mauvais calcul. Ce n'est pas une femme chez moi qui m'empêchera de venir te voir.

— Qui épouses-tu ? répliqua Doudja d'une voix blanche.

Elle ajouta, en s'excitant un peu :

— C'est la cousine de Yamina, n'est-ce pas, c'est la fille du vieil avare chez qui Mohammed demeure ?... Je la connais, elle est belle, et je les hais tous.

— Elle est belle, dis-tu ? répliqua vivement Mustapha.

Mais il s'arrêta aussitôt et reprit :

— Qu'importe qu'elle soit belle, puisque je t'ai, Doudja !... Je t'aime, et toi seule existes pour moi.

— Non, je ne te verrai plus du jour où tu seras marié. J'aurais trop envie de te tuer.

Sa voix tremblait d'émotion. Elle poursuivit, cherchant vainement à l'assurer :

— Ah ! je voyais bien que tu ne m'aimais pas autant que je t'aimais. J'ai essayé bien des fois de te recevoir d'un air indifférent : je ne réussissais qu'à pleurer un peu plus après ton départ... Je ne te dis pas cela pour te faire changer d'idée, je sais trop que je ne pourrais pas ; mais écoute-moi bien, Mustapha ! Marie-toi : du jour où tu auras vu ta femme, je n'existerai plus pour toi... Je veux assister aux fêtes du mariage ; j'irai chez ta fiancée m'installer avec les autres femmes, et j'espère m'emplir le cœur d'assez de haine, à la voir, pour arriver ensuite à te détester toi-même !

Mustapha ne savait que répondre à une telle explosion de sentiments. Il en était moins ému que surpris.

Elle ajouta, plus calme :

— Et maintenant, comme tu ne veux pas fumer ce soir, je suppose, va voir les belles danses de Féroudja qui est heureuse, et laisse-moi.

Il répondit aussi tendrement que possible :

— Nous espérons tous te voir danser aussi, et moi plus que tous les autres. Laisse là tes fumées et viens avec moi.

— Non, Mustapha, je ne danserai pas. Je l'aurais fait pour toi, et pour toi seul, dans un autre moment. Maintenant il est trop tard... Peut-être décideras-tu Yamina à me remplacer.

Et elle se remit à fumer.

Quand il fut parti, elle l'entendit causer un instant avec Yamina et Jacques, puis descendre avec eux. Alors elle abandonna sa pipe et ses aiguilles et se laissa pleurer silencieusement.

Elle retrouva enfin un peu de calme ; elle se leva et alla chercher sa compagne de jeux qui était restée dans la galerie. Hénia fumait une cigarette au balcon. Elle s'avança joyeuse au devant de Doudja ; quand elle vit ses grands yeux fatigués et pleins de larmes encore, elle la prit dans ses bras, et, sans rien lui demander, l'embrassa longuement. Doudja, dans cette heure de délaissement, goûtait une douceur particulière à se sentir aimée de sa rieuse compagne.

Elle l'entraîna dans sa chambre, elle la fit asseoir auprès d'elle et, tout en préparant les pipes, elle lui dit :

— Comme tu es heureuse, Hénia, de ne pas aimer les hommes ! J'envie ta gaieté et ton humeur toujours égale... Il est vrai que nous sommes plus douces, et que nous nous comprenons mieux entre nous... Et pourtant, — ajouta-t-elle après un moment de réflexion, — je ne sais si je voudrais n'avoir pas éprouvé ce grand amour avec toutes ses souffrances...

— Il est si facile de ne pas les regarder ! répondit Hénia. Si je fume, c'est pour te tenir compagnie, et non pas, comme toi, pour les oublier. Ils s'occupent de trop de choses grossières pour s'intéresser à nous comme nous pouvons le faire l'une à l'autre. Mais quand celui-là sera parti, je suis bien sûre que ma tendresse rayonnante saura te guérir pour toujours d'eux et de leurs artifices...

Tandis qu'elles devisaient ainsi, solitaires, dans l'obscurité, toute l'assistance, en bas, suivait curieusement les danses de Féroudja, et s'émerveillait.

Quelques derboukas et des tambourins, deux longues flûtes en roseau, nasillardes, et des chants en sourdine faisaient un orchestre voluptueux qui rythmait les pas de la danseuse.

Elle n'avait gardé de ses vêtements qu'une robe traînante, roulée autour des hanches, et son corps était pris dans un filet flottant à grosses mailles de soie rouge et d'or. De lourds colliers s'étageaient sur sa poitrine; ses bras nus étaient appesantis par de nombreux bracelets.

Elle dansait sur un de ces tapis de soie qui viennent d'Asie et qui ont de grandes cassures souples quand on les soulève. Son pied apparaissait parfois sur les teintes pâles du dessin, et ses ongles de carmin semblaient y poser un vol de papillons.

Les danses de Féroudja étaient très longues et très lentes. Elle préludait par de faibles mouvements du corps et des bras, qu'elle balançait au-dessus de sa tête ; puis elle penchait la tête en arrière, faisant bomber la poitrine, et, dans cette pose, les mains ramenées derrière la nuque, elle imprimait à son ventre des saccades ou de longues oscillations.

A travers les mailles du filet lâche et sous l'amoncellement des colliers à pendeloques, la chair se montrait ou s'enfuyait. Puis c'étaient des pas en avant et en arrière, les mouvements devenaient plus vifs ; dans les enroulements des étoffes légères,

la jambe se prenait comme dans un moulage, pour se noyer ensuite sous le déploiement de leurs ondes, et tout cela, suivant le rythme voluptueux de la musique, c'était comme autant de promesses rapidement évanouies.

Devant les yeux des hommes, ce n'était plus une femme seule qui dansait. Ils voyaient tour à tour des femmes nues et impudiques, de chastes jeunes filles aux attitudes harmonieuses, ou encore des idoles chamarrées, immobiles sous leurs ornements.

Jacques était absorbé dans la contemplation de ces danses si belles et si savantes. Il avait quitté peu à peu la main de Yamina, assise à ses côtés, et dans les yeux mêmes de la jeune femme passaient des lueurs d'admiration et d'envie.

Pour finir, Féroudja, qui s'animait de plus en plus, avait dénoué, d'une secousse adroite, le foulard rouge et or qui retenait ses cheveux roux; elle avait rejeté vivement la tête en arrière, et les ondulations de sa chevelure avaient coulé jusqu'à terre, s'éclaboussant de clarté.

Elle fit alors plusieurs tours sur elle-même, fouettant l'air de ses boucles parfumées, et à travers une tempête de cris et de gestes enthousiastes, elle alla s'affaisser sur des coussins auprès de Mohammed qui, tout gonflé d'orgueil, la prit dans ses bras, triomphalement.

Mustapha avait prié Jacques de se rendre auprès de Doudja pour essayer de la faire descendre : il pensait que lui-même n'avait plus aucune chance de réussir; un autre saurait peut-être la décider. Il avait conseillé à Jacques de lui dire que, si elle persistait à bouder là-haut, Yamina danserait à sa place : il espérait la rendre jalouse,

Pendant la danse de l'aînée, il n'avait pu s'empêcher tout à fait de penser à cette rupture que lui avait signifiée la petite sœur. En réalité, il éprouvait moins de dépit que d'étonnement : l'imprévu de cette aventure le laissait rêveur, mais déjà, auprès de Yamina, il se découvrait enclin à s'en consoler facilement.

Jacques avait accepté la mission pour changer un peu de place et remuer, plutôt que dans l'espoir de décider Doudja. Mustapha, bientôt, demanda d'une voix caressante à Yamina

si elle n'aimerait pas, elle aussi, danser, soit avec Doudja, soit toute seule. Yamina, sans répondre, avait montré qu'elle en mourait d'envie... Et voici que Mustapha s'était levé, entraînant Yamina au milieu de la cour.

Féroudja, très amusée, applaudit à cette décision audacieuse. Elle savait que Jacques se souciait peu de voir sa maîtresse se produire en public. Elle déclara bien haut que Yamina dansait d'une manière incomparable quand elle le voulait : toute l'assistance reprit des postures attentives, le bruit des voix s'éteignit rapidement ; c'est dans le recueillement d'un profond silence que Yamina se mit à danser.

Elle avait fait taire les tambourins, les derboukas et les flûtes ; elle n'avait voulu que le chant faiblement modulé d'une de ses mélopées favorites, avec le battement des mains que les chanteurs frappaient en cadence.

Dès le début, dans un débordement de vie et de passion, Yamina, par le brusque changement de ses poses, avait rivé tous les yeux sur elle. Son corps était secoué de frissons qui la faisaient se soulever comme malgré elle, ses pieds touchaient à peine le sol, et, sous son corselet rigide de velours mauve, largement découpé, on sentait battre violemment son sein.

Elle avait aux chevilles de gros anneaux d'ébène incrusté de corail qui faisaient un bruit sec d'osselets s'entre-choquant, et, par coquetterie, elle avait gardé aux pieds ses mules à haut talon. Ses cheveux étaient retenus sur le sommet de la tête par des épingles d'argent et des peignes de corail ; et de cette masse qui reluisait sous les feux des torches, comme des ailes de corbeau sous le soleil couchant, tombait une écharpe de soie mauve, longue et souple, à franges d'argent.

Yamina était d'une agilité surprenante. Elle se grisait de sa propre danse, et, dans ses tournoiements rapides, l'écharpe s'enroulait autour d'elle, décrivant des courbes capricieuses. Elle ne dansait pas seulement à la façon classique que lui avaient enseignée ses amies, expertes en tous les secrets de leur art ; elle mêlait aux mouvements appris des poses dont elle avait seule étudié les effets, et encore des pas qui l'avaient charmée quand des femmes étrangères étaient venues danser devant elle.

Elle s'énervait. On ne voyait plus dans son visage pâli que ses grands yeux enfiévrés au regard fixe ; de ses lèvres entr'ouvertes s'échappait son souffle court et haletant.

Les chants s'étaient animés à leur tour ; les mains frappaient plus fort et plus vite. Des effluves voluptueux s'échappaient de ce corps emporté de plaisir. Les assistants ne pouvaient plus se contenir, et des murmures d'admiration passaient comme par bouffées...

Jacques n'avait pu, malgré de pressantes supplications, entraîner Doudja. Avant de redescendre, il s'était penché au-dessus du balcon ; il avait aperçu Yamina : il s'était arrêté aussitôt, frappé de la joie intense qui jaillissait de ses yeux et illuminait son visage. Il avait vite compris qu'elle était dans un de ses moments de folle exubérance, et il était resté là-haut, immobile, perdu d'extase.

Il ne voyait personne dans l'assistance, sous les lumières des lustres et les fumées des torches : il n'y avait plus que sa Yamina, qui dansait pour lui seul, comme sur les terrasses de leur maison tranquille elle dansait parfois à la lueur des étoiles.

Tant qu'avait duré la danse, il n'avait pas bougé. Même après la fin de ses pas fantastiques, il la voyait encore tournoyer légère, dans les plis de ses voiles. Les clameurs, les cris enthousiastes qui suivirent, le tirèrent enfin de sa torpeur. Il se précipita dans la cour.

Yamina, au milieu d'un groupe, haletait de plaisir extrême. Ses traits avaient repris ce calme apparent où se trompaient toujours ceux qui ne la connaissaient pas, et les éloges qui bourdonnaient autour d'elle semblaient la laisser indifférente. Féroudja, sans aucune jalousie, la félicitait, en l'éventant, heureuse même de l'éclat imprévu que son amie avait donné à sa fête.

Jacques s'était arrêté devant elle ; il la contempla longuement. Soudain des yeux de Yamina jaillirent deux grosses larmes qui roulèrent comme des brillants sur ses joues. Elle se jeta dans ses bras.

Mustapha, qui se tenait auprès d'elle et, depuis un moment, se perdait en des compliments interminables, s'était tu aussitôt, peu satisfait du résultat de ses paroles auxquelles il attachait déjà quelque importance.

Durant ces danses, Yamina s'était révélée à lui sous un jour nouveau. Les mêmes sentiments qui l'agitaient commençaient de poindre aussi chez d'autres spectateurs, et, comme lui, ils regardaient avec envie l'heureux amant de cette fille étrange.

Jacques sentait bien ce courant de sympathie encore discrète; il en était flatté, mais il se promettait en lui-même d'éviter le plus possible à Yamina les occasions de s'exhiber ainsi.

Sans éprouver d'inquiétude, il se disait que sa qualité d'étranger l'obligeait à certaine réserve. Parmi ses nombreuses connaissances, il pensait avoir des amis sûrs, qu'il s'était acquis par ses façons ouvertes et généreuses. Il ne voulait pas avoir d'ennemis et, s'il ne pouvait se concilier tout le monde, il souhaitait au moins que l'indifférence ne se tournât chez personne, autour de lui, en humeur hostile. Sa tranquillité, songeait-il, était à ce prix, et, il tenait de tout son cœur à sa tranquillité.

Mustapha, un moment, avait oublié complètement Doudja. Quand il y pensa de nouveau, après le brusque abandon de Yamina, il se demanda lui-même avec étonnement s'il avait jamais aimé cette petite fumeuse d'opium autant qu'il le lui disait tout à l'heure. Et, sans plus de perplexité, il alla causer dans un autre groupe où la voix d'Achmed dominait. On avait servi du café et du thé sur les plateaux bas, mais les hommes buvaient surtout des anisettes enivrantes et le suave raki dont l'arôme les rendait gais et subtils. Messaoud, étendu sur le dos, fumait de petites cigarettes, la tête appuyée sur les genoux d'Achmed. Il ne disait rien, se contentant de sourire aux facéties du joyeux compère.

Il se faisait tard. Des hommes graves et déjà grisonnants partirent après mille compliments. Puis ce fut le tour des femmes : leurs servantes, des négresses pour la plupart, les chaussaient et les enveloppaient de leurs vêtements de sortie en riches tisssus de soie.

Enfin, lorsque le gros des invités se fut écoulé, Féroudja fit éteindre les lumières de la cour, où traînaient encore des senteurs d'encens et de chair grillée, et les intimes qu'elle avait retenus montèrent avec elle au premier étage.

Elle disposa elle-même, au hasard, les petits cierges parfumés dont elle aimait la pâle lumière, et l'on s'établit sur les nattes où dormaient Doudja et Hénia. A côté d'elles était la fumerie d'opium, dont la lampe brûlait toujours.

Mustapha s'approcha de Doudja. Elle dormait réellement : il ne tenta pas de la réveiller. A peine installée, Yamina s'était mise à préparer des pipes et, ce soir-là, Jacques était bien trop heureux pour la contrarier. Du reste, il était maintenant décidé à fumer, car il ne jugeait pas que l'opium lui fît grand mal : dans ses engourdissements passagers, il aimait ce vol errant de pensées tendres et de rêves voluptueux pareils à ceux de Yamina. Il commençait même à rechercher ces états de béatitude où défaillaient les moindres soucis, où se dissolvaient sa volonté propre et jusqu'au sentiment de sa personne.

Avec du thé, — car les fumeurs ne buvaient pas autre chose pour se désaltérer, — on avait apporté un vrai repas : gâteaux de semoule au miel dans des soucoupes en porcelaine transparente, salades de piment et de pourpier, bribes de poulet dans des plats de vermeil, mouton rôti dans des jattes de bois sculpté, et des sauces fortes et du lait dans des bols finement décorés d'arabesques en or.

Une aiguière en cuivre ciselé, à long col, contenait de l'eau parfumée; un grand bassin de même métal devait servir pour les ablutions.

Yamina se contenta de grignoter quelques dattes, se rafraîchit d'une orange, et, tandis que les autres mangeaient avec appétit, appuyée sur Jacques, elle fumait tranquillement.

Féroudja essaya de réveiller sa sœur : elle aurait voulu lui faire prendre du thé pour la dégriser ; mais elle n'y parvint pas, et, sur l'avis de Mustapha qui lui raconta vivement la scène de la soirée, elle la laissa tranquille.

Dans le grand silence de la maison, deux coups retentirent à la lourde porte extérieure. Des socques traînant sur les dalles de la cour, et dont le bruit se percevait distinctement, se dirigèrent vers cette porte. Féroudja, qui s'inquiétait déjà, s'était levée aussitôt et avait disparu.

Après un moment, elle revint ; quatre femmes la suivaient,

enveloppées de manteaux sombres, et derrière elles marchait un homme maigre, pommadé, aux longues moustaches cirées, qui se dandinait dans des vêtements collants. Il avait de nombreuses bagues et une énorme chaîne de montre en or rouge.

Achmed le salua comme une vieille connaissance, d'un air protecteur ; Messaoud détourna la tête pour ne pas voir cet homme.

C'était le quadrille promis et tant attendu, avec son musicien.

Debout contre le mur, d'un air suffisant, il accorda sa guitare pendant que les femmes, dans une pièce voisine, quittaient leurs vêtements. Elles revinrent, n'ayant gardé que de longs bas et des chaussures à haut talon.

Petites, elles étaient toutes quatre admirablement faites, et toutes jeunes, assurément. Leurs cheveux sombres, où des fleurs rouges étaient piquées, étaient frisés au fer en petites ondulations tout autour du visage ; elles n'avaient aucun bijou, rien qu'un large ruban de velours serré au cou et des castagnettes aux mains, dont le fil de soie rouge passé dans les doigts semblait un petit filet de sang.

Elles dansèrent d'abord séparément, accompagnées par le bruit assourdissant des castagnettes, par la mélodie de la guitare sonore, par leurs chants gutturaux au rythme endiablé.

Elles y mettaient une grande animation, elles trépignaient sur le sol, qu'elles frappaient par instants à coups redoublés de leurs talons d'or. Elles pirouettaient sur elles-mêmes, elles se renversaient dans tous les sens ; la violence de ces mouvements secouait leurs seins fermes de petits frissons qui allaient se perdre en courant sous la peau lisse et bistrée de la poitrine et des hanches.

Dans leurs tournoiements rapides, dans leurs volte-faces imprévues, elles n'avaient pas l'air de s'occuper des hôtes attentifs à ces danses lascives : elles dansaient réellement pour elles-mêmes, s'affolant de plaisir.

Puis, ensemble, elles exécutèrent des figures savantes de quadrille : tantôt elles se pliaient en arrière, ou changeaient de place, ou s'entre-croisaient, tantôt décrivaient, d'un mouvement uniforme, des courbes qui donnaient l'impression d'une vaste corbeille vivante, faite de chair et de fleurs, tantôt

encore s'accroupissaient pour rebondir toutes droites, les jambes frémissantes.

Et la guitare, sans s'interrompre, modulait des refrains saccadés et traînants, et les castagnettes vibraient sec et sans trêve.

Le rythme violent de ces danses éblouissait les spectateurs et surtout Yamina, étonnée par toute l'intensité de vie qui s'échappait de la souplesse de leurs corps.

Mais quelques-uns, quoique charmés, préféraient tout bas les danses de leur pays, surtout quand ils avaient Féroudja devant eux ; Féroudja la divine danseuse, dont la grâce, la mesure et les beaux gestes voluptueux dessinés lentement portaient plus à la rêverie que ces trépignements perpétuels. Ces jeux singuliers captivaient leur attention, mais, en les fatiguant, ils les énervaient trop.

On servit alors les danseuses, et, tout de suite, sans montrer la moindre lassitude, elles riaient et mangeaient, mêlées aux hommes qui s'empressaient autour d'elles.

Yamina, qui avait retenu Jacques à ses côtés, lui dit :

— Vois comme elles dansent étrangement, ces belles filles ! Mon âme voudrait bien apprendre leurs secrets : va les inviter à venir me les enseigner. Quand je saurai danser comme elles, et je saurai vite, tu connaîtras une autre Yamina encore ; et mes lèvres après la danse seront plus douces que le miel parfumé du printemps.

— Vas-y toi-même, Yamina, si tu crois pouvoir t'en amuser ; mais je crois bien que je préférerai toujours les seules danses que tu as inventées.

Yamina se leva et alla prier les danseuses de venir bientôt chez elle.

Elles partirent après un copieux repas, suivies de leur musicien ; Achmed les accompagna. Messaoud était jaloux des amitiés que prodiguait son folâtre compagnon : Achmed, selon lui, se dissipait trop en orgies de toutes sortes, avec des gens quelconques, et ceux-ci, trop souvent, l'exploitaient sans vergogne. Il comprit bien que, ce soir, tous ses avis s'useraient en pure perte à le retenir ; il ne bougea pas, mais dans sa mauvaise humeur, il se glissa auprès de la fumerie et pria Mohammed de lui préparer une pipe.

Relevée d'un épais sommeil, Doudja, depuis les dernières danses, qu'elle avait suivies d'un œil terne et indifférent, n'avait pas dit un seul mot. Mustapha ne s'était point rapproché d'elle ; il entraîna Jacques dans la galerie et lui demanda de lui fixer un jour où il pourrait le recevoir. Il avait à s'entretenir avec lui de choses sérieuses.

Jacques lui répondit qu'il irait le voir au palais, dans ses bureaux, prochainement, et ils rentrèrent dans la chambre pour fumer.

Maintenant, ils fumaient, tous chacun à son tour, étendus sur les nattes et les coussins, en des poses nonchalantes. Ils s'étaient débarrassés des vêtements qui les gênaient. Féroudja même n'avait plus qu'une chemise longue, fendue assez bas sur la poitrine, et qui laissait voir ses seins provocants.

Malgré l'opium qu'elle absorbait, l'excitation de la soirée la maintenait plus éveillée que les autres ; à un moment, elle se dégagea des bras de Mohammed et se mit à courir par la chambre, sur les mains et les genoux. Elle bondissait de travers comme un jeune chat, elle relevait la tête ou la baissait en des mouvements comiques, et soudain, poussant un grand cri, elle se redressa et se jeta dans la galerie.

Elle descendit dans la cour et ouvrit la grande porte de la rue. D'abord amusés de cette fuite imprévue, ses amis n'avaient pas bougé, mais lorsqu'ils entendirent les ferrures de la porte, ils comprirent qu'elle allait faire une imprudence, et Mohammed se précipita pour la ramener.

Elle était déjà dans la rue, qu'elle remplissait de ses gambades. A la vue de Mohammed, elle s'arrêta net et partit d'un grand rire échevelé. Puis, sans résistance, elle se laissa entraîner; il était temps ! Mohammed, qui avait eu peur un moment, riait à son tour en barricadant la porte à l'intérieur : il entendait au dehors de petits chocs espacés, les gourdins des veilleurs de nuit qui se rapprochaient.

*
* *

Mustapha était resté le dernier : il n'avait voulu partir avec personne; armé d'une solide matraque, il s'en revenait chez lui solitaire.

Il songeait aux divers incidents de la soirée qui avaient passé inaperçus des autres et qui, lui, l'avaient si fortement remué. Il éprouvait une sorte de malaise, comme une détresse morale, à constater cet émoi; mais il avait, pour lui réjouir le cœur, la vision de Yamina dansant, toujours présente à l'esprit.

Il la connaissait depuis longtemps, il l'avait vue souvent chez ses amies; mais jusqu'alors Doudja l'occupait trop, le charmait trop par la grâce de sa beauté sombre : il n'avait pu faire attention à Yamina autrement qu'à une camarade jolie et douce. Il avait fallu, ce soir, la réserve boudeuse de Doudja et les danses magiques de Yamina pour l'amener à d'autres sentiments.

Brusquement libéré d'une part, sans grande souffrance, ou, du moins, sans qu'il eût encore le temps de se demander ce qu'il lui en coûterait, il se trouvait, de l'autre, invinciblement attiré par cette jeune femme.

La pensée qu'elle appartenait à un étranger, dont il se disait l'ami, n'était pas pour l'induire à refouler sa passion naissante. Il aimait Jacques et ne lui voulait que du bien; mais sacrifier pour lui quelque avantage qui pût rentrer dans le cadre de sa vie musulmane, il n'en avait pas l'idée; venant d'un autre, elle n'eût éveillé aucun écho dans sa cervelle d'islam...

Si son inclination persistait, il ne devait plus qu'aviser aux moyens de conquérir Yamina.

R. H. DE VANDELBOURG

(A suivre.)

AVANT

"CHARLOTTE CORDAY"

Le 2 mars 1848, mon père adressait de Paris la lettre suivante à son oncle Rémy Ponsard :

« Mon cher oncle,

» Je t'écrivais quand la Révolution a commencé. Depuis, j'ai toujours été en course par-ci par-là, surtout pour M. de Lamartine.

» Les journaux t'ont donné tous les détails. La vérité est que le Gouvernement provisoire est consolidé; tous les partis, même les ultra-radicaux, sont d'accord pour le soutenir jusqu'à l'Assemblée nationale. J'ai parcouru toutes les rues pendant les trois journées, il y a eu très peu de combats.

» La monarchie est tombée pacifiquement, par la seule attitude de la garde nationale. Quant au peuple, il ne pousse aucun cri de haine ou de colère. Il n'y a point de fureur dans les esprits. Si les ministres étaient encore ici, on ne crierait pas : « Mort aux ministres », comme en 1830. La preuve la meilleure de cet esprit de clémence et de concorde, c'est que Lamartine a été très applaudi par le peuple, quand il a proclamé l'abolition de la peine de mort en matière politique.

» Ce n'est pas à dire que d'immenses dissensions ne couvent au fond de cet accord passager. Elles éclateront quand l'Assemblée sera réunie. Il y aura les partisans de la régence

(parti très faible à l'heure qu'il est), les républicains, les ultra-radicaux et les communistes. Nous verrons.

» Quant à moi, je vais me présenter aux élections de l'Isère. Je serai fortement appuyé par Lamartine. Il y a donc des chances pour ma nomination, mais elle n'est pas assurée, il s'en faut.

» Je voulais partir plus tôt. Lamartine a pensé que je devais attendre la publication de l'arrêté qui posera les bases de l'élection. Ce sera dans quatre ou cinq jours. Lamartine voudrait l'élection à deux degrés. Je crois qu'il fera triompher son opinion, quoiqu'elle soit peu populaire. Pour, lui personnellement, il est adoré jusqu'à présent. La foule en est enthousiaste et les anciens conservateurs le saluent comme un sauveur.

» Le Théâtre-Français allait reprendre *Lucrèce*, avec Rachel[1]; il va la reprendre de plus belle, maintenant que cette reprise est favorisée par les circonstances. Je voudrais pouvoir assister à quelques répétitions; je crois qu'on commencera à répéter lundi; mais j'ai peur d'être obligé de partir avant les répétitions sérieuses. Rachel jouera Lucrèce, et Beauvallet, Brute.

» Embrasse ma tante et ma cousine.

» Je t'embrasse.

» F. PONSARD. »

Le même jour, mon père envoyait ce mot à madame d'Agoult[2] :

« ..... Saviez-vous que c'est avec moi que Lamartine a pris pour la première fois possession de l'hôtel des Affaires étrangères? Il était midi. Nous venions de déjeuner chez lui. Nous sommes allés à pied, lui et moi, tout seuls, de la rue de l'Université au boulevard des Capucines. Nous sommes entrés

1. On sait que *Lucrèce* avait d'abord été représentée à l'Odéon (1843).

2. Quelques mois avant, le 23 octobre 1847, madame d'Agoult écrivait à mon père :

« ... Le discours de Lamartine est ce qui a été dit de plus positif, en même temps que de plus éloquent, à la monarchie de Juillet. Je lui voudrais seulement quinze ans de moins et il y aurait probablement de beaux jours pour lui dans notre révolution future. Il y en aura peut-être, malgré ses cheveux gris; cependant c'est plus douteux, car les choses vont bien plus lentement qu'il ne semble à nos impatiences... »

dans le cabinet de Guizot, et c'est moi qui ai manié le premier le journal où Guizot avait écrit : « Répondu à M. de Lamartine. — Décidément, nous ne nous entendrons jamais. »

Ponsard, n'étant plus utile à Lamartine, retourna dans sa province, à Vienne, où il devait préparer son élection. Peu après, l'auteur des *Girondins* lui écrivit cette lettre, qui naturellement fut rendue publique :

18 avril 1848.

« Mon cher ami,

» Vous étiez, comme moi, républicain avant la République. Les noyers de Saint-Point savent depuis plusieurs années vos pensées et les miennes. Notre pensée, éclose en trois jours au feu de l'âme du peuple, veut aujourd'hui des âmes comme la vôtre pour la défendre et l'accomplir. Je fais donc les vœux les plus sincères pour que l'Assemblée nationale se fortifie d'hommes comme vous.

» Cette République ne doit ressembler qu'à elle-même ; c'est une révolution d'intelligence et de moralité. Elle a été à la fois l'idéal des hommes de lettres et l'œuvre héroïque du peuple. Il faut qu'elle rende au peuple et à l'intelligence ce qu'elle leur doit.

» Les poètes l'ont rêvée, qu'ils la sauvent ! Mais pendant les jours de sa lutte vous avez fait plus que des vœux pour elle, vous avez combattu à la fois pour qu'elle fût victorieuse et pour qu'elle fût modérée, magnanime. Venez lui donner ce double caractère dans sa législation.

» Je ne vous écris pas comme membre du Gouvernement ou comme ministre, je vous écris comme citoyen ; le Gouvernement, selon moi, ne doit peser, dans les élections, sur le pays, que par la confiance libre qu'il s'efforce de lui inspirer. Mais je reste avant tout et après tout citoyen ; et, à ce titre, rien ne m'empêchera jamais de professer l'estime, la confiance et l'amitié que j'ai pour vous.

» LAMARTINE. »

Ponsard était partisan de l'instruction primaire gratuite, de l'impôt progressif, et désirait que l'État fît preuve d'une

sollicitude spéciale pour les travailleurs. Sa profession de foi se terminait ainsi :

« ... Quelles que soient les fortunes diverses de notre République, quels que soient ses prospérités ou ses revers, ses triomphes ou ses dangers intérieurs ou extérieurs, n'oublions jamais, dans l'ardeur même des crises, qu'au-dessus des passions du moment il y a quelque chose de sacré et d'inviolable :

» La liberté de la pensée ;

» La vie du citoyen ;

» La propriété.

» Le peuple a montré, d'une manière assez éclatante, qu'il savait les respecter. Avec lui je les respecte. Je repousse cette maxime que le salut public puisse être acheté par l'oppression ou la mort d'un innocent. Ce qui n'est pas juste n'est pas utile, et, plus heureux que nos devanciers, nous avons pu inscrire la clémence et la magnanimité à la place d'une maxime enfouie dans le passé et que personne ne veut ressusciter de nos jours. »

Le patronage de Lamartine fut plutôt nuisible qu'utile à Ponsard. Le 27 avril, mon père annonçait ainsi son échec à madame d'Agoult :

« Je voulais tous les jours vous écrire, et j'attendais toujours quelque chose de certain à vous annoncer. Enfin voici à peu près du positif :

» 1° Je ne serai pas nommé.

» 2° Je pars pour Paris la semaine prochaine.

» Voulez-vous quelques explications ? Voici en quelques mots.

» Les élections ont été faites par le comité central de Grenoble, composé de trois journalistes d'un petit journal appelé *le Patriote des Alpes*. Ces messieurs n'ont pas voulu de moi. Fi ! un poète ! Fi ! un ami de Lamartine ! Il n'y a déjà que trop de poètes au gouvernement. Vous voyez que cela sent son Ledru-Rollin. Il faut que vous sachiez que notre département est très avancé et que les montagnards et les commu-

nistes y abondent. Les fabricants n'ont plus le sou, les travailleurs n'ont plus de pain.

» Figurez-vous que Lamartine est très mal vu dans nos pays; il passe pour un aristocrate et un réactionnaire.

» Il faut que vous sachiez aussi que les révolutionnaires me repoussent comme modéré, et que les modérés me repoussent comme révolutionnaire et socialiste, parce que j'ai dit que j'étais partisan de l'impôt progressif.

» Enfin je n'ai fait aucune démarche, Je ne suis pas allé à Grenoble ; je suis resté à Vienne, et n'ai sollicité aucun électeur influent. J'ai nommé cela de la dignité. Vous penserez peut-être que cette dignité convenait fort à mon indolence.

» Malgré tout, j'aurai une belle minorité de modérés : quelque chose comme quinze mille voix[1]. Je crois que je serai le septième sur la liste. La liste est de quinze candidats, lesquels quinze candidats ont été choisis et nommés par les trois messieurs que je vous ai dit. Il paraît que cela s'est fait presque partout ainsi. Le résultat de l'élection entendue comme elle l'est aujourd'hui, est de faire nommer les représentants d'un département par trois ou quatre grands électeurs qui se sont investis eux-mêmes de cette fonction.

» C'est l'élection à deux degrés, moins l'élection.

» Comment voulez-vous qu'un paysan connaisse quinze noms et comment voulez-vous que l'administration ne distribue pas à chacun de ces paysans le bulletin imprimé qui contient les quinze noms approuvés par elle ?

» Adieu, à bientôt, Je ne suis pas trop triste et il ne faudra pas trop vous moquer de moi.

F. PONSARD.

1. La liste rouge passa tout entière. Le premier de la liste des modérés eut trente-neuf mille voix et Ponsard trente-cinq mille. — Il avait la majorité à Vienne, mais les élections se faisaient au scrutin de liste, et non au scrutin d'arrondissements.

D'après un biographe de mon père, M. Paulin Blanc, certains agriculteurs éloignés des centres étaient si peu instruits qu'ils crurent avoir affaire à un employé des postes mécontent, parce que le poète avait signé sa proclamation : « Ponsard, homme de lettres ». *(Ponsard,* par Paulin Blanc; Vienne, 1870.) — Je donne, bien entendu, cette anecdote pour ce qu'elle peut valoir.

*
* *

« L'histoire, écrivait Lamartine à mon père, est la meilleure préparation à la tribune. »

Homme de conscience, mon père, avant d'exposer publiquement ses idées politiques, avait voulu en étudier les origines et connaître l'histoire de la Révolution française ; ami de Lamartine et poète, il s'était préparé à la tribune, dans le cours de l'année précédente, en lisant avec une ferveur particulière l'*Histoire des Girondins*.

Cette lecture ne devait pas rester vaine. Mon père avait résolu de faire revivre, lui aussi, les hommes de 93 ; osant le premier porter la Révolution sur la scène, il avait résolu d'écrire une *Charlotte Corday*.

Tout le monde lui déconseillait un sujet pareil ; Ponsard n'écouta qu'une seule personne, Eugène Delacroix, qui lui écrivait :

« S'il était permis à quelqu'un qui admire excessivement votre talent de vous donner un conseil, ce serait celui de n'en jamais suivre aucun et de ne croire jamais que vous. »

Dieu sait pourtant ce qui fut tenté pour qu'il se remît à *Frédégonde*[1] et ne s'occupât plus de *Charlotte* ! Les lettres de la duchesse Decazes[2], les unes antérieures, les autres postérieures à la Révolution de 48, vont nous édifier là-dessus.

Ah ! la bonne duchesse ! ah ! l'aimable vieille ! Elle a pris en affection le provincial qui vint chez elle inconnu, timide, avant le grand jour de *Lucrèce*. Elle s'informe de ce qu'il fait à Vienne et l'informe de ce qui se dit, de ce qui se joue à Paris. Elle l'encourage et veille sur lui, cette grande dame, un peu comme une fée en cheveux blancs qui serait sa marraine.

I

[1847.]

« Vous n'avez pas abandonné Charlotte, monsieur : hélas ! on poursuit bien souvent deux amours en même temps, mais

1. Cet ouvrage est resté inachevé.
2. La seconde femme du duc Decazes, née Saint-Aulaire.

savez-vous ce qui arrive souvent? c'est que, lorsqu'on fixe son choix, on se trouve n'être pas plus aimé de celui que l'on garde que regretté de celui que l'on laisse, et vous savez qu'un amour qui n'est pas partagé n'est pas heureux. Hâtez-vous donc de quitter Charlotte ; croyez-moi, n'ayez qu'un seul amour[1]...

» Mademoiselle Rachel n'a pas autant de succès qu'on vous le dit. Le théâtre est loin d'être plein, et ceux qui y vont critiquent beaucoup en sortant mademoiselle Rachel, qui n'en sera pas moins une superbe Frédégonde, et j'espère bien que vous serez prêt l'hiver prochain. Travaillez avec courage, monsieur, et ne doutez pas de vous-même. Ce doute serait le seul triomphe de vos ennemis et le but qu'ils voulaient atteindre. Soyez confiant dans votre talent comme vos amis le sont.

» Adieu, monsieur, bon courage, conservez-nous un bon souvenir.

» M. Decazes vous fait mille compliments. »

II

[1847].

« ... Le troisième volume des *Girondins* vient de paraître. Je l'ai lu et il m'a affligée comme les autres. Mais je crois être seule à m'affliger, ou du moins à oser le dire. Le succès de cet ouvrage est immense. Jamais livre n'a été enlevé avec un pareil empressement. Le monde veut des émotions : plus elles sont violentes, plus elles lui plaisent. Donnez-lui donc une *Charlotte*, monsieur, c'est très sérieusement que je vous y engage.

» Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas trop entêtée, et que, lorsque je reconnais que j'ai tort, je me hâte d'en convenir. Je n'ai commis aucune indiscrétion. Mais vous comprendrez facilement comment, l'histoire de la Révolution étant le sujet de toutes les conversations, j'ai eu l'occasion de modifier mon opinion et j'en suis venue à désirer que vous persistiez dans la vôtre... »

1. *Frédégonde.*

III

[1847.]

« Est-ce bien décidément Charlotte qu'il faut aimer, monsieur ? Je ne demande pas mieux, mais je doute encore.

» Je vous avais envoyé le livre de M. de Lamartine[1] avant de l'avoir lu, je ne voulais pas retarder le moment où vous liriez le passage concernant votre héroïne. Après l'avoir lu moi-même, j'ai regretté de m'être hâtée. Je n'aime pas cet article. Autrefois, M. de Salvandy a appelé Charlotte « l'héroïne du crime » ; M. de Lamartine « l'ange de l'assassinat ». Je n'aime ni l'un ni l'autre. Je préfère M. Thiers, que je viens de relire. Ce passage de son *Histoire de la Révolution* est d'une grande simplicité. Il dit l'origine, la vie, les goûts, l'esprit de la jeune fille, puis l'assassinat et la mort de Charlotte. Ce récit est court, simple : lisez-le, je vous prie. M. de Lamartine me paraît d'un style tourmenté, cherchant l'effet, et détourne, par les accessoires, de l'objet principal, qui est le sentiment qui a fait agir Charlotte. Il me semble devoir gêner votre travail dont les résultats sont toujours si nobles et si simples. J'ai probablement tort d'oser dire que cet article de M. de Lamartine ne me plaît pas, car, il y a peu de jours, M. Decazes disait qu'il l'avait lu avec grand intérêt. Mais vous savez que je crains toujours de vous voir gâter par les autres, et je ne peux résister au désir de vous demander de ne vous laisser impressionner par personne.

» J'ai été voir les *Templiers* à l'Odéon et *Andromaque* aux Français. Les *Templiers* m'ont fait grand plaisir et sont bien joués. Les artistes de l'Odéon valent mieux que ceux des Français. Là, mademoiselle Rachel est seule et j'ai le malheur de ne pas aimer mademoiselle Rachel. Il n'y a pas de tendresse dans ses expressions, et sa jalousie est de la haine. Une femme jalouse peut dire qu'elle hait, mais l'on doit sentir en l'écoutant que ce n'est pas de la haine qu'elle éprouve ; enfin, j'ai le malheur de ne rien sentir comme cette femme.

1. L'*Histoire des Girondins*. — Il s'agit ici du tome VI.

»J'ai su que l'ouvrage de M. Dufay[1] avait eu beaucoup de succès, et que les nouvelles tentatives romantiques ne sont pas heureuses. *Marion Delorme* n'attire personne aux Français[2]. On m'a raconté qu'après la première représentation Victor Hugo, voulant faire reparaître Beauvallet et ayant fait un geste pour le faire sortir de sa loge, cet acteur *(ici trois mots illisibles)* de violence. Victor Hugo répondit à ce geste par un soufflet. Alors Beauvallet, furieux, l'a jeté par terre en le poussant hors de sa loge. Voilà une histoire qui n'est peut-être qu'un conte. Elle circule parmi les professeurs classiques.

» J'espère, monsieur, que cette lettre vous trouvera à l'ouvrage. Ne vous laissez pas aller à rêver, à ce vilain sentiment si égoïste. Travaillez, parlez-moi de Charlotte, puisque c'est à elle qu'il faut s'attacher. J'avais cependant commencé à m'attacher à Galswinde[3]... »

IV

21 juin 1847.

« ... Je suis tout à fait de votre avis quant à l'importance attachée à la forme du drame. On peut faire comme on veut, pourvu que le langage soit simple et naturel. Ce langage simple et naturel et vrai, vous le possédez au plus haut degré, monsieur, mais je ne suis pas sûre qu'il sera apprécié dans *Charlotte*. Enfin, puisqu'il est décidé que nous n'aurons rien cette année, réfléchissez, monsieur, avant de donner plus de temps à *Charlotte*.

» ... Pour moi, je n'ai peur que d'une chose : c'est que les promenades, les bois, les prairies, le beau temps favorisent la paresse. Plus tard, la pluie, le ciel noir, les arbres desséchés donnent le spleen, l'année passera et rien ne sera fait... »

1. *Agnès de Méranie et les Drames de M. Hugo étudiés et comparés*, par A. Dufay ; Paris, 1847. — La seconde pièce de Ponsard, *Agnès de Méranie*, avait été représentée à l'Odéon en décembre 1846.

2. Il s'agit, d'une reprise, bien entendu : on sait que *Marion Delorme* avait d'abord été représentée à la Porte-Saint-Martin, en 1831.

3. Pour « Galswinthe » *(Frédégonde)*.

V

26 juillet 1847.

« Merci, monsieur, de votre bon souvenir. J'ai lu votre lettre avec un vif intérêt, et, comme je ne suis pas égoïste, j'en ai fait part à M. Decazes et à quelques amis aussi curieux que moi de connaître les détails que nous ignorions encore de ce banquet monstre [1], au milieu duquel nous nous sommes trouvés transportés par la lecture de votre lettre. Tout dans votre récit fait image :le débit, le geste, le mouvement de M. de Lamartine : « Il se dressait de toute sa hauteur. » Oui, comme le serpent avant de lancer son dard. Pardonnez-moi si, pour mon compte, je ne puis ressentir l'enthousiasme dont vous étiez témoin et que vous avez partagé. Comme poète, vous avez raison d'admirer ce magnifique langage. Cependant je dirai, et vous en êtes un exemple, que la véritable poésie est dans la réunion de la pensée et de l'expression ; et, dans le discours de M. de Lamartine, il y a surtout grande richesse d'expression qui résonne magnifiquement à l'oreille, mais qui ne laisse rien dans l'âme. C'est ce que nous avons, mon père et moi, éprouvé à la lecture du discours de M. de Lamartine après votre lettre.

» Je ne crois pas que M. A. de Musset pense à faire une *Frédégonde* [2]. Son talent n'est pas tragique, et lui-même me disait, il y a quelque temps, s'il faisait jamais quelque chose pour le théâtre, vouloir faire une comédie pour mademoiselle Rachel... »

VI

[1847]

« ... Hier soir, il y avait au Luxembourg [3] non point une lecture, mais une répétition d'opéra. Après, MM. Cousin, Villemain, Beugnot et Latour, de chez M. le duc de Mont-

1. Le fameux banquet de Mâcon, — où mon père était assis à la droite de Lamartine.

2. Alfred de Musset a pourtant commencé une *Frédégonde ;* comme Ponsard, il l'a laissée inachevée.

3. Grand référendaire, le duc Decazes habitait le palais de Luxembourg.

pensier, se mirent à parler des *(ici un mot illisible)* de *Lucrèce* et des injustices dont *Agnès* avait été l'objet. Après avoir parlé du passé de M. Ponsard, on vint à parler de l'avenir, d'une *Charlotte*. « Ce n'est pas possible, dit l'un, lui, dont la versification est si cornélienne, ne peut pas l'employer à faire parler ces gens-là. » L'autre répondit: « Aussi il y a renoncé et a fait une pièce du temps des croisades. » Alors je dis timidement : « Croyez-vous que ce soit bien les croisades? » — « C'est un grand secret, a ajouté un troisième. Mais ce qui est certain, c'est qu'il apporte une pièce à la fin du mois et que le Théâtre-Français l'attend avec impatience... »

VII

[1848.]

« Si vous pouvez venir voir des grandeurs complètement déchues, vous nous ferez plaisir. Votre ami[1] triomphe plus qu'il n'aurait voulu, je crois ; tâchez de nous dire, en venant nous voir, s'il espère nous laisser nos têtes sur nos épaules.

» Vous savez qu'il n'y a plus de duchesse, mais j'espère que vous n'abandonnerez pas vos anciennes relations, je dirais même vos anciens amis, parce qu'ils sont dans le malheur.

» SAINT-AULAIRE DECAZES.

» Nous demeurons hôtel Windsor, rue de Rivoly *(sic)*. »

VIII

[1848.]

« .. En lisant les deux premiers vers que vous mettez dans la bouche de madame Rolland[2], je n'ai pu m'empêcher de sourire et de penser que, devant l'expression de pareils vœux, le général *(ici un nom illisible, peut-être* Cavaignac) répondrait qu'il respecte les mœurs, car il se lave les mains et porte des

1. Lamartine.

2. Il s'agit de la République :

Souhaitez plus encor. Pour la rendre accomplie,
Souhaitez qu'elle soit élégante et polie.

gants... N'allez pas prendre ce rapprochement pour une critique. Je crois au succès de la pièce et je crois que toutes les masses saisiront avec empressement et espoir toutes les allusions contre la République telle qu'elle est aujourd'hui. Mais aurons-nous encore la République au mois de mars? Je ne crois pas à l'empereur L. N., mais je ne crois pas non plus qu'il puisse être vulgairement président, mangeant 500 000 francs tranquillement avec ses amis. Son nom l'obligera à encourager les arts, à chercher à redonner de la pompe, des... *(ici un mot illisible)* à toutes choses. Comment s'y prendra-t-il, quel titre prendra-t-il? Je ne peux le deviner, mais il n'ira pas dans un petit coupé, ne logera pas dans un petit hôtel et ne dira pas qu'il comprend les mœurs et l'esprit du pays parce qu'il se lave les mains. Vous allez trouver que je fais de la petite opposition sur de petites choses; mais je vous assure que le ridicule a une grande influence dans notre pays et je crois que le ridicule dont se couvre le marquis de Marrast, chef de la dynastie du *National* qui nous gouverne dans ce moment, aura une grande influence sur la nomination du président. Cette nomination est le sujet de toutes les conversations; de littérature, d'art, il n'est point question.

» Comment vous trouvez-vous, monsieur, par ce froid épouvantable? Vous promenez-vous? Montez-vous toujours à cheval? Vous me parlez d'un voyage; quel voyage allez-vous faire? Je voudrais que ce fût pour revenir à Paris. Après l'élection du Président, de n'importe lequel, il me semble que la société se réorganisera; si ce n'est comme elle était autrefois, du moins de manière qu'on puisse se voir un peu...

IX.

[1848.]

« Persistez-vous à rester éloigné de Paris? Quel voyage avez-vous fait qui fût plus attrayant que de venir assister à la représentation que nous donnons ici? Cette représentation, pour n'avoir pas tout l'éclat des pompes royales, n'en est pas moins curieuse. Voilà L. B. nommé président à une plus grande majorité que son oncle, en souvenir duquel il a été nommé, n'en avait obtenu, et cependant il n'ose être que

modeste président, prenant possession de ses fonctions comme quelqu'un qui se hâte pour faire un mauvais coup. Cette cérémonie s'est faite comme un de ces mariages tardifs qui sont les conséquences d'une faute : tout le monde avait l'air honteux et pressé d'en finir. La revue d'avant-hier a été froide comme le temps et il gelait très fort. Aujourd'hui on annonce des interpellations sur plusieurs sujets sérieux, mais aussi sur l'organisation de la maison du pauvre président. Il a pris deux officiers d'ordonnance, on veut qu'il soit seul, on semble craindre qu'il ne dépense plus de ses 600 000 francs. Pauvre président! Que pourra-t-il faire avec cela? Il n'encouragera ni les arts, ni le commerce, et les Parisiens vont se trouver attrapés, mais ils n'en sont pas encore là; la lune de miel n'est pas encore achevée.

» Vous aurez été affligé du très petit nombre de voix obtenu par M. de Lamartine[1]. Je l'ai été aussi. Je ne croyais pas que les Français fussent si capricieux; je croyais qu'ils pouvaient se tromper dans leur choix, mais que, ce choix résultant d'une opinion, il en resterait quelque chose; ce qui arrive à M. de Lamartine et même au général Cavaignac prouve, selon moi, que c'était un caprice seulement que l'on avait eu pour eux... »

Madame la duchesse de Castries était aussi restée en correspondance avec Ponsard. Comme la duchesse Decazes, elle avait quitté Paris par ces temps troublés; peu avant l'élection du prince Louis-Napoléon, elle écrivait à mon père :

« Voici l'hiver qui s'approche, c'était le bon moment de toutes les réunions. Les amis dispersés venaient se raconter au coin du feu leurs voyages, leurs plaisirs, parfois même leurs amours et leurs chagrins. Hélas! dans cet heureux temps de République on ne se retrouve plus. Chacun se renferme silencieux dans sa coquille; bien prospère celui qui possède même cette coquille! Cette année, pour beaucoup de gens, il n'y aura pas de retour, partant pas de fusions amicales.

» Je reste à la campagne jusqu'après l'élection du Prési-

1. Le 10 décembre, Lamartine n'avait obtenu que 7 910 voix; — le prince Louis Napoléon, 5 435 226; le général Cavaignac, 1 448 107.

dent. Dieu veuille que le nom qui sortira de l'urne ne nous apporte pas le complément de nos misères ! Voter est difficile, s'abstenir est coupable et les prétendants ne donnent pas de sécurité. — J'ai horreur de notre politique ! elle est confuse, incertaine, elle crie et n'agit point. Il me semble que ce n'était pas la peine de faire une République pour en revenir à ce que nous étions, sauf la sécurité, l'aisance et le bien-être. Les riches sont devenus pauvres et les pauvres ne sont pas devenus riches : à quoi servent les Révolutions ? Est-ce à faire élire Louis Bonaparte ? Est-ce à entendre déclamer Ledru-Rollin ? Est-ce à voir M. de Lamartine réduit au silence ? Est-ce à voir l'Italie et Vienne bombardées, l'Allemagne en feu, la civilisation reculer au moyen âge ? Est-ce à voir enfin l'impuissance dans la politique, l'impuissance dans les lettres, l'impuissance dans les arts ?

» Quand on aime son pays, on souffre profondément à chaque espérance, à chaque illusion qui s'effeuille. Toutes ces belles fleurs tombent dans un rapide courant qui les emporte, Dieu sait où.

» Je termine cette lettre qui arriverait à l'état de volume. Voici mon adresse, c'est vous demander une prompte réponse.

» Mille amitiés.

» MAILLÉ DE CASTRIES.

» Au château de Quevillon, près Rouen (Seine-Inférieure). »

*
* *

Donc, malgré les appréhensions de ses amis, Ponsard avait continué l'œuvre entreprise. Il en avait toujours vu les difficultés mieux que personne, et voici deux lettres assurément curieuses ; on y voit l'auteur écrivant d'avance, à propos de *Charlotte Corday*, ce que les critiques enseigneront doctoralement plus tard.

A M. ACHILLE RICOURT[1]

[1847]

« Mon cher Ricourt,

» Je reçois ta lettre en revenant de Mâcon[2], où j'ai passé

1. Directeur de l'*Artiste*, et qui naguère avait patronné *Lucrèce* à l'Odéon.
2. Après le banquet.

quelques jours chez M. de Lamartine. J'ai failli aller à Naples avec lui, mais ma paresse a repris le dessus et je suis rentré tout bonnement dans ma coquille de limaçon.

» Je n'ai pas beaucoup de goût au travail à présent, et tu feras bien de venir pour me remettre un peu de cœur au ventre. Tu as tort de savoir que j'ai abandonné *Charlotte* ; j'ai pensé à autre chose, mais sans perdre *Charlotte* de vue, et je n'ai travaillé, quand j'ai travaillé, qu'à *Charlotte*. C'est affreusement difficile : il n'y a pas de drame; il y a mille dangers; enfin c'est effrayant. C'est égal, je continue. Ce sera plutôt une pièce sur la Révolution que sur Charlotte Corday, et il va sans dire que mon héroïne ne sera pas une amoureuse de vaudeville. Enfin la question est de savoir si la lutte de la Montagne et de la Gironde est assez intéressante par elle-même pour remplir une pièce. Je n'en sais rien; mais j'essaierai, et, dans tous les cas, si la pièce est impossible au théâtre, ce ne sera pas de la besogne perdue pour cela. Je la ferai imprimer comme poème dramatique.

» J'ai écrit à Buloz[1] pour lui annoncer que je ne pourrais pas être prêt l'hiver prochain. Tu conçois que, puisque je prends la chose au point de vue politique, il faut beaucoup d'études et de lectures et de recherches, et que cela ne se fait pas en un jour : aussi, les voyages aidant, et la paresse et les dégoûts, je vais pianissimo.

» Comme je ne puis être prêt pour janvier, il s'ensuit que Buloz n'est plus obligé de faire jouer *Lucrèce* ou *Agnès de Méranie* par Rachel au mois d'octobre.

» Parlons maintenant de mademoiselle Lévêque. Lamartine m'en a, en effet, parlé avec une grande sympathie et presque avec admiration. Mais ce que tu me dis me touche beaucoup plus que les éloges de M. de Lamartine, que je soupçonne d'être un peu facile à l'endroit de la déclamation. Puisqu'elle a beaucoup travaillé avec toi (moralement s'entend), je ne serais point du tout surpris qu'elle eût fait de très grands progrès. Tu as pu utiliser admirablement ses beaux yeux et son bel organe. Il peut très bien se faire même qu'elle fasse

1. Alors administrateur de la Comédie-Française.

sensation, en paraissant en scène, et alors je voudrais de tout mon cœur l'aider à y paraître.

» Mais, pour ce rôle d'Agnès, tu sais quelles sont nos conventions avec Buloz. Il doit faire reprendre ce rôle par Rachel quelques mois avant ma troisième pièce. Or, il est clair que si une autre actrice le joue aux Français, Rachel, qui fait déjà des difficultés à cause de la création antérieure de madame Dorval, ne manquera pas de le rejeter tout à fait comme ayant été usé par d'autres actrices. Donne-moi du reste ton avis là-dessus...

» A toi, de tout mon cœur,

» F. PONSARD. »

A MADAME D'AGOULT

« Figurez-vous que ma pièce tourne au théâtre allemand; il y a des changements de décor dans le même acte; il y a des personnages qui paraissent et disparaissent, et dont il n'est plus question; enfin il n'y a aucune espèce d'unité. Je ne m'en effraie pas autrement. Ce n'est pas la charpente du drame ou de la tragédie qui est à mes yeux une question d'école. Qu'on fasse comme on voudra, pourvu que le langage soit simple et naturel, pourvu que les incidents soient possibles, et que les caractères et que les passions se développent avec vérité. Mais, si je donne, à ma troisième œuvre, une *Charlotte* telle que je la conçois, on croira que je fais amende honorable, que, instruit par un échec, je cherche le succès de tous côtés, etc. Puis, il y a les difficultés sérieuses: la rigueur d'une histoire trop rapprochée, les fils ou filles encore vivants des personnages qu'il faut mettre en scène; la censure, le danger qu'il y a pour l'auteur à faire parler des gens qui ont la réputation d'avoir très bien parlé, et bien d'autres écueils. Cependant, le sujet est beau. Je le traiterai, sauf à ne pas le destiner au théâtre, sous forme de poésie dramatique... »

Mon père se décida pourtant à risquer *Charlotte* sur la scène. Le 22 mars 1850, il écrivait à Rémy Ponsard :

« Mon cher oncle,

» C'est samedi qu'on me joue. Le ministre, après une lec-

ture de la pièce, en a complètement autorisé la représentation.

» Elle excite une curiosité inouïe. Il y a un mois déjà que les places sont retenues ; hier, Rothschild offrait cinq mille francs d'une loge au directeur. On n'a pas pu la lui procurer.

» Voilà qui fera une chute bien bruyante.

» Je suis accablé de besogne, de lettres, de soucis. Je n'ai pas un moment. Il est maintenant six heures du matin. Je viens de passer la nuit à adresser mes billets, à écrire, à répondre, etc. Je suis entouré d'un monceau de lettres.

» Tout cela m'a donné une bonne fièvre. Je viens de passer cinq jours au lit.

» Rachel a redemandé le rôle, mais trop tard.

» Adieu. Je t'écrirai s'il y a un succès ; — sinon, tu comprendras par mon silence ; puis les journaux te chanteront assez mon oraison funèbre.

» Embrasse ma tante et ma cousine.

» Je t'embrasse.

» F. PONSARD. »

Le lendemain, 23 mars 1850, *Charlotte Corday* était représentée pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Français.

Le retentissement de la pièce fut considérable. A quelque temps de là, Victor Hugo écrivait à mon père :

« Mon cher confrère,

» Je vous remercie. J'ai lu votre livre. C'est une œuvre forte et vivante. Le souffle révolutionnaire y est mêlé au souffle humain. Vous avez su joindre un drame pathétique à l'épopée formidable que donne l'histoire. Et le style est excellent. Quand je vous verrai, j'aurai plaisir à causer avec vous de tout ce qui m'a touché et charmé.

» Recevez mon meilleur serrement de mains.

» VICTOR HUGO. »

Un demi-siècle après, ou peu s'en faut, le drame vit encore. L'histoire est-elle mieux connue ?

Il y a quelques années, je me trouvais à Caen, où j'étais allé voir un de mes amis. Cet ami était absent; je prends une voiture et dis au cocher de me promener dans la ville.

— Monsieur veut-il voir la maison de Charlotte Corday?

— Certainement, tout de suite!

La voiture s'arrête devant un logis sans caractère, ce qui ne laisse pas que de me désappointer un peu : — je me figurais une de ces vastes maisons à hautes fenêtres et à balcons ouvragés comme on les bâtissait volontiers au XVIIIe siècle.

— Prenez ce couloir, monsieur; une fois dans la cour, vous demanderez la concierge.

J'arrive dans une courette et m'entends héler par une vieille femme; elle me demande ce que je veux.

— C'est ici qu'habitait Charlotte Corday?

— Oui, monsieur, mais on ne peut pas visiter l'appartement : c'est un magasin à blé... Voici la fenêtre de la chambre de Charlotte, et en face, oui, c'est ça... où il y a un petit balcon... c'était la fenêtre de son amant.

— Ah bah! Charlotte avait un amant ici?... voilà qui est curieux!

— Comment, monsieur ne savait pas!... Mais c'était un nommé Marat... un fameux, à ce qu'il paraît!

— Et dites-moi, madame, il vient beaucoup de monde voir votre maison?

— Mais la plupart des habitants de Caen sont venus, et pas mal d'étrangers...

Voilà des gens bien renseignés.

FRANÇOIS PONSARD

L'OPINION & LA CONVERSATION[1]

IV

Après cet aperçu d'ensemble sur l'évolution de la conversation, occupons-nous plus à loisir de la conversation cultivée comme un art spécial et un plaisir exquis[2]. A quel moment s'épanouit-elle ainsi? On en a un signe à peu près certain dans la floraison de l'art dramatique, et surtout de la comédie qui, étant tout en dialogue, ne saurait passer au premier rang de la littérature et se substituer aux récits épiques, tout en actions, avant d'avoir trouvé dans la vie réelle des modèles d'entretiens aussi brillants et aussi beaux que des combats. On s'explique par là que l'épopée ait partout précédé le drame. Remarquons que les conversations reflètent toujours la vie réelle : l'Esquimau, le Peau-Rouge ne parlent que de chasses, les soldats causent batailles, les joueurs jeux, les matelots voyages. La conduite habituelle se reproduit dans les rêves la nuit, et, le jour, dans les conversations qui sont des rêves complexes à deux ou à trois, mutuellement suggérés. Elle se reproduit aussi dans la littérature écrite, qui

1. Voir la *Revue* du 15 août.

2. « Il nous faut, écrit mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville, toutes sortes de personnes pour pouvoir parler de toutes sortes de choses dans la *Conversation qui*, à votre goût et au mien, *est le plus grand plaisir de la vie* et *presque le seul à mon gré.* »

est la fixation de la parole. Mais l'art dramatique est quelque chose de plus, la *reproduction*, et non pas seulement la conservation de la parole. Il est donc en quelque sorte le reflet d'un reflet de la vie réelle.

Un autre signe encore plus visible du règne de la parole cultivée est l'habitude de réserver dans les maisons habitées par la classe supérieure une pièce réservée à la causerie, un *causoir*. Déjà l'existence d'un causoir public est non moins significative : chez les Grecs, les gymnases comprenaient, parmi leurs dépendances, une enceinte, couverte ou non, appelée exèdre, où les philosophes se réunissaient et qui leur servait de *cercle*. Cela valait mieux que de faire salon en plein air, comme dans nos campagnes « sous l'orme du mail ». C'est sans doute à l'exemple des Grecs que les patriciens romains, sous l'Empire, avaient dans leurs riches demeures, à côté des *triclinia* et des bibliothèques, une galerie appelée aussi exèdre où l'on recevait les philosophes, les poètes, les visiteurs distingués.

L'origine de nos salons modernes est différente. Ne procèdent-ils pas du *parloir* des monastères, bien qu'il répondît à un besoin d'autre nature, celui de faire exception quelque part, une exception nécessaire, à la règle monastique du silence[1]? Cela semble probable. Quoi qu'il en soit, inauguré dans les palais italiens du XVe siècle, le *salon* s'est répandu dans les châteaux de la Renaissance française et les hôtels parisiens. Mais sa diffusion a été lente dans les maisons de la bourgeoisie jusqu'à notre siècle où il n'est pas si petit appartement qui ne prétende avoir son salon. Dans la description que M. Delahante nous donne de la maison que son trisaïeul fit bâtir à Crécy en 1710, j'observe qu'il n'y avait pas de pièce à part pour recevoir les visites. Salon, salle à manger, chambre à coucher même, une seule salle tenait lieu de tout. Et il s'agissait d'un homme de la bonne bourgeoisie en passe de s'enrichir. On mangeait souvent à la

1. Remarquons que le vœu du silence, la renonciation à toute conversation inutile, a toujours été considéré comme la mortification la plus dure, la règle la plus rigoureuse et la plus souvent enfreinte, que l'imagination des fondateurs d'ordres monastiques ait pu inventer. Cela prouve à quel point le besoin de causer est général et irrésistible.

cuisine. Mais il y avait, dans cette maison, qui passait alors pour très confortable, un « cabinet de repos » destiné à la solitude et non aux réceptions.

Dans une société vraiment civilisée, il ne suffit pas que les meubles les plus utiles et les plus humbles soient des objets d'art, il faut encore que les moindres paroles, les moindres gestes, joignent toujours à leur caractère d'utilité, sans nulle affectation, un caractère de grâce ou de beauté propre. Il faut qu'il y ait des gestes « de style », comme des meubles « de style »[1]. En cela s'est distingué notre monde aristocratique du XVIIe et du XVIIIe siècle. Mais gardons-nous de croire que son penchant ait été exceptionnel. Sous d'autres formes, en toute société polie, ce même besoin s'est fait sentir. Il se fait sentir encore, parmi nous, dans les oasis esthétiques de notre démocratie. Ne dirait-on pas, à lire Taine, que le goût de la conversation fine et de la vie de salon a été, non pas plus intense seulement sous l'ancien régime dans les classes supérieures, mais encore une singularité caractéristique et unique de la société française à cette phase de son développement ?

Là est l'erreur de cet esprit si pénétrant, et elle n'a pas été sans importance. Par exemple, il attribue à la vie de salon le goût des idées générales dans l'ancienne France. Mais Tocqueville, avec plus de vérité, ce semble, après avoir trouvé de son temps le goût des idées générales bien plus développé aux États-Unis qu'en Angleterre malgré la similitude de race et de mœurs, explique la chose par l'influence du régime égalitaire. Le plaisir de causer sur des idées générales ou des généralités morales a été goûté ailleurs aussi sans donner naissance à la vie de salon. Le salon, en effet, n'est qu'un signe comme nous l'avons dit, l'un des signes, et non le berceau de la conversation polie, qui est née sans lui en Grèce sous Périclès, à Rome sous Auguste, au moyen âge dans les cours d'amour provençales et dans les villes italiennes. Ce besoin de causer développait tantôt la vie de gymnase, tantôt la vie de forum, tantôt la vie de cloître, de cloîtres féminins surtout où la causerie devait être animée et intéressante à

1. Turgot, dit Morellet, était, dans son adolescence, rebuté de sa mère « qui le trouvait maussade parce qu'il ne faisait pas la révérence de bonne grâce ».

l'époque de Saint-Louis, quand l'évêque Eudes Rigaud les visitait scandalisé. Chez nous, au cours de ce siècle, c'est la vie de café ou de cercle qui tend à se développer surtout, malgré la multiplication imitative et vaniteuse des « salons ».

La mondanité d'ancien régime est née d'éléments complexes ; comptons, outre le plaisir de causer, celui de copier la cour ou les copies de la cour, c'est-à-dire un groupement hiérarchique d'hommes et de femmes présidés par une personne à qui tout le monde rend hommage et qui représente en petit le monarque : le maître ou la maîtresse de maison. L'art de la conduite, en un tel milieu, ne consiste pas exclusivement dans l'art de la conversation, il suppose, avant tout, la distribution aisée, sûre, délicate, des nuances de respect dues à la diversité des mérites et des rangs ; et le plaisir des amours-propres satisfaits par là dans une société éminemment hiérarchique est au moins aussi apprécié de tous que celui des idées échangées et accordées. Enfin, l'espèce d'hégémonie, de royauté de la conversation, abandonnée aux femmes dans les salons français, ne se comprandreit pas sans l'antique institution de la chevalerie dont les cours monarchiques ont recueilli les débris.

Les reproches que Taine adresse, dans son livre sur l'*Ancien régime*, à la vie du monde, ne concernent donc pas la vie de conversation en général. Il n'est pas vrai que celle-ci soit nécessairement « artificielle et sèche ». Et même cela n'est vrai de la vie de salon la plus aristocratique, que dans une certaine mesure. D'abord, la vie de salon a beau exprimer le respect de la hiérarchie sociale, comme, avant tout, elle tend à l'harmonie sociale par le ménagement réciproque des amours-propres, il doit arriver de toute nécessité que, même en exprimant les distances des rangs, elle les atténue. D'elle, comme de l'amitié, on peut dire : *pares aut facit aut invenit,* elle ne naît qu'entre égaux ou elle égalise ; elle ne naît qu'entre semblables ou elle assimile. Seulement elle n'égalise et n'assimile qu'à la longue. Mais il n'est pas douteux que l'égalité des droits et des rangs est le seul équilibre stable et définitif des amours-propres en contact prolongé. Elle est, du reste, on le sait bien, un simple masque conventionnel, une transparente voilette qui recouvre la pro-

fonde inégalité des talents et des mérites individuels et sert à la mettre en valeur. Cette fiction de l'égalité est l'éclosion finale de la sociabilité. Dans une cour royale, en dépit de toutes les barrières de l'étiquette, l'habitude de vivre et de causer avec le roi établit entre les sujets et lui une familiarité presque niveleuse. « Sire, — disait à Louis XVI le maréchal de Richelieu, témoin des deux règnes précédents, — sous Louis XIV on n'osait dire mot ; sous Louis XV, on parlait tout bas ; sous Votre Majesté, on parle tout haut. » Mais, déjà, longtemps avant que se fût amoindrie la distance des courtisans au royal maître de maison, celle qui séparait ses invités avait été s'effaçant peu à peu, et les degrés infinis de la noblesse avaient commencé à se fondre ensemble dans la fréquentation de la Cour.

« Artificielle » ? Est-il si vrai que la vie de salon — ajoutons la vie de cercle, la vie de café, etc., — soit artificielle ? La nature sociable de l'homme ne le pousse-t-elle pas toujours et partout à ces jeux en commun, à ces réunions de plaisir sous des formes variées ? Et ne lui sont-elles pas aussi naturelles que l'état *grégaire* l'est au mouton ?

Quant à la « sécheresse de cœur » que la vie de salon engendrerait nécessairement, j'en vois la cause dans l'inégalité excessive que le respect aristocratique, aussi longtemps qu'il subsiste entier, creuse entre les parents et les enfants, ou entre les amis même. Mais dès que, par l'effet même de la vie de salon, comme il vient d'être dit, cette inégalité devient moindre, l'apparition des sentiments naturels de tendresse et de passion est bien accueillie, et leur étalage peut devenir même une affectation mondaine, comme il l'a été pendant toute la seconde moitié du XVIIIe siècle, par un « retour à la nature » où tout n'était pas factice, loin de là. Ce seul fait, que la vie de salon, dans l'une de ses phases, dans sa phase finale et son embouchure pour ainsi dire, a favorisé la diffusion de la sensibilité et des effusions tendres, montre bien que la sécheresse du cœur n'est pas un caractère essentiel de la mondanité.

Il est certain que la vie de salon a nui, pendant tout l'ancien régime, à la vie de famille. Mais on en dirait autant de toute occupation absorbante, soit professionnelle, soit esthé-

tique, soit politique, soit religieuse. Ce qui fait tort à la vie de famille, à présent, ce n'est plus la vie de salon il est vrai, mais c'est la vie de cercle ou de café, c'est, pour l'ouvrier, la vie d'atelier, pour l'homme d'affaires la vie de palais, pour l'homme politique la vie électorale ou parlementaire. Ce serait plus tard, encore plus, si le rêve collectiviste était réalisable, la vie de phalanstère.

Nous ne pouvons pas compter non plus parmi les caractères essentiels de la mondanité ce que Taine signale comme un de ses traits les plus propres et les plus marqués, la répugnance aux nouveautés fortes, l'horreur des originalités. En réalité, toute vie sociale intense a pour effet de lancer un courant torrentiel de mœurs, d'opinions, d'habitudes, qu'il est difficile de remonter et où la plupart des originalités moyennes sont submergées. Les originalités fortes et exceptionnelles y parviennent seules, et alors elles deviennent le foyer d'une contagion nouvelle qui propage leur empreinte personnelle substituée, ou superposée aux anciennes marques. Telle a été la sauvagerie de Rousseau, qui, détonant au milieu de la mondanité effrénée de son temps, l'a refondue à son effigie. Dira-t-on aussi qu'un Diderot[1], un Voltaire, et tant d'autres, n'ont pu faire accepter leur personnalité qu'en l'émoussant?

V

L'évolution de la vie de salon peut nous servir à envisager par un côté différent et plus saisissable l'évolution de la conversation. — On appelle une « société » — expression excellente, car elle revient à dire que le rapport social par excellence, le seul digne de ce nom, est l'échange des idées, —

1. Morellet, entre autres contemporains de Diderot, vante fort sa conversation. « Elle avait une grande puissance et un grand charme; sa discussion était animée d'une parfaite bonne foi, subtile sans obscurité, variée dans ses formes, brillante d'imagination, féconde en idées et réveillant celle des autres: on s'y laissait aller des heures entières comme sur une rivière. » — Ce sont les conversations privées, mondaines, à partir de la seconde moitié du dernier siècle, qui ont été les sources cachées du grand courant de la Révolution. C'est là une terrible objection au prétendu misonéisme des salons.

un groupe de gens habitués à se réunir quelque part pour causer ensemble. Dans les plus basses couches populaires il y a des « sociétés », mais elles sont très petites autant que nombreuses. Dans le fond des campagnes les plus arriérées, deux ou trois paysans prennent l'habitude de se voir aux veillées ou au cabaret, et, bien qu'on travaille aux veillées et qu'on boive au cabaret bien plus qu'on n'y cause, on y cause aussi. Ce sont là des embryons de salon et de cercle. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle sociale, on voit le nombre des sociétés diminuer mais chacune d'elles grandir. Les cafés d'ouvriers se divisent en groupes de causeurs ou de discuteurs habituels déjà bien plus denses. Les petits commerçants ont un salon, très étroit, où l'on a la copie réduite des réunions de la classe supérieure. Celle-ci, dans la plupart des villes moyennes se fractionne à peine en deux ou trois « sociétés » et quelquefois même, fait qui a été et qui tend à redevenir général, elle ne forme qu'une seule et même sorte de corporation mondaine, « *la* société ». Même dans les plus grandes villes, la même tendance se remarque, et, à Paris, à Vienne, à Londres, partout, en dépit des progrès de la démocratie, la classe réputée encore la plus brillante, sinon la plus haute, recherche les occasions où ses fragments déjà très volumineux se rencontrent et se rejoignent pour se souder.

Ainsi, à part beaucoup d'exceptions, la règle générale est que le volume des *sociétés* est en raison inverse de l'importance numérique de la classe à laquelle elles appartiennent : elles sont d'autant plus volumineuses que leurs membres font partie d'une classe moins nombreuse. De la plèbe à l'élite, la pyramide sociale va en se rétrécissant pendant que les sociétés vont s'élargissant. — Cela s'explique par la supériorité des loisirs, des connaissances, des sujets de conversation communs à mesure qu'on gravit l'escalier social ; et cela montre en même temps l'aspiration constante du progrès social à étendre le plus possible la communion des esprits, leur mutuelle visitation et pénétration. Car c'est en causant que les esprits s'entre-visitent et s'entre-pénètrent.

Les sujets de conversation varient d'une couche sociale à l'autre. Dans les petits cercles de paysans, réunis à la veillée,

de quoi parle-t-on ? Un peu plus de la pluie et du beau temps que nulle part ailleurs, parce que ce thème, nullement oiseux ici, se lie aux espérances ou aux menaces de la récolte prochaine. Aux périodes électorales seulement, on parle politique. On s'occupe des voisins, on suppute leurs revenus, on *potine*. Ce côté professionnel et personnel des causeries est encore ce qui domine dans les conversations d'ouvriers et de petits commerçants, mais la politique considérée suivant les aspects du journal du jour remplace la pluie et le beau temps comme sujet fondamental. La météorologie politique s'est substituée à la météorologie céleste, ce qui est un progrès social. Déjà les hommes d'affaires et les médecins, quoique aimant à parler parfois de leur métier, s'en délivrent souvent l'esprit pour hasarder quelques considérations d'ordre philosophique ou scientifique[1]. Enfin, il faut arriver aux *sociétés* les plus cultivées pour voir se réduire au *minimum* les entretiens tirés de la profession et de la politique courante, et la causerie rouler sur des idées générales suggérées réciproquement par des lectures, des voyages, une instruction première étendue et solide, des réflexions personnelles.

En ce qui concerne ces derniers groupes, la Presse quotidienne, on le voit, cesse d'être le métronome et le pilote le plus habituel des conversations, ou du moins son action suggestive est moins immédiate, sinon moins profonde. Elle ne les alimente directement que les jours où quelque nouvelle sensationnelle, quelque question obsédante, remplit les journaux. Hors de là, l'entretien s'émancipe, suit un cours im-

1. Il n'en a pas toujours été ainsi, et plus nous remontons dans le passé, plus nous voyons les gens, même des classes moyennes, s'enfermer dans leurs préoccupations personnelles. Dans une de ses lettres à mademoiselle de Robinan (1644), mademoiselle de Scudéry raconte plaisamment un voyage qu'elle a fait en coche et la conversation qui s'y est engagée entre ses compagnons de voyage à savoir, un jeune *partisan* (financier), un mauvais musicien, une bourgeoise de Rouen venant de perdre un procès à Paris, une épicière de la rue Saint-Antoine et une chandelière de la rue Michel-le-Comte, désireuse de voir « la mer et le pays », un jeune écolier revenant de Bourges prendre ses licences, un bourgeois poltron, un « bel esprit » de Basse-Normandie qui disait plus de pointes que M. l'abbé de Franquetot n'en disait quand elles étaient à la mode, et qui, voulant railler toute la compagnie, en donnait plus de sujets que tous les autres. » Or tous ces gens-là, quand ils se mettent à causer, parlent chacun de ses occupations personnelles ou professionnelles. Le partisan « en revient toujours au sol par livre ». Le musi-

prévu, exhume des sujets oubliés, importe des sujets exotiques, et, de la sorte, fait de la « société » des gens *surcultivés* un cercle magique qui s'étend sans cesse dans l'espace et dans le temps, reliant entre elles toutes les élites des nations civilisées et les rattachant ensemble aux « honnêtes gens » du passé de chacune d'elles.

Ces « honnêtes gens » de tous les temps, type exemplaire de la sociabilité consommée, se reconnaissent à l'inépuisable richesse de thèmes d'entretien toujours nouveaux que leur fournit, avant tout, une instruction commune et générale, couronnement lumineux d'une instruction spéciale et technique. Je ne veux pas, en trois mots, trancher à ce propos un problème aussi grave et aussi anxieux que celui de la réforme des études classiques; mais je me permets d'observer que, si l'on avait pris garde à l'immense importance sociale de la conversation, on n'aurait pas manqué d'y puiser un argument assez solide, un argument en tout cas digne d'être discuté, en faveur du maintien de la culture traditionnelle dans une large mesure.

On aurait vu que le principal avantage de l'étude des langues et des littératures anciennes est non seulement d'entretenir la parenté sociale des générations successives, mais d'établir, à chaque époque, un lien intellectuel et spirituel étroit entre toutes les fractions de l'élite nationale, ou même entre les élites de toutes les nations, et de permettre à tous leurs membres de causer ensemble avec intérêt, avec plaisir, à quelque

cien veut toujours chanter. La chandelière pense à sa boutique, « le jeune écolier ne parle que du droit écrit, de coutumes et de Cujas » à tout propos. « Si l'on parlait de belles femmes, il disait que Cujas avait eu une belle fille. » En somme, on voit clairement que ce dialogue n'était qu'un entrelacement de monologues et qu'il n'y vient pas de sujets généraux propres à les intéresser tous à la fois, point de « conversation générale ». — De nos jours, grâce aux journaux, ces sujets généraux existent toujours entre les interlocuteurs les plus différents par la classe et la profession. Ils n'existent que trop parfois. — Aussi, mademoiselle de Scudéry appelle-t-elle une *mauvaise compagnie*, cette réunion hétéroclite de voyageurs. A son époque, en effet, pour goûter le charme d'une *conversation générale* d'un intérêt commun à tous les interlocuteurs, il fallait vivre en une coterie close et murée, composée de gens de même classe, de même éducation, comme l'Hôtel de Rambouillet. Cela nous explique le charme intense de ces asiles de l'esprit. La Fontaine aussi dans ses lettres à sa femmes, nous dit un mot des conversations de ses compagnons de voyage en coche. On voit qu'elles ont été bien insignifiantes, sauf une controverse animée entre catholiques et protestants à propos de dogmes.

profession qu'ils appartiennent et de quelque classe ou de quelque pays qu'ils proviennent.

Supposez que l'étude du latin et des auteurs latins, l'étude de la philosophie et de l'histoire de la philosophie, fût brusquement supprimée dans les écoles françaises : avant peu une solution de continuité se produirait dans la trame de l'esprit français, les nouvelles générations cesseraient d'appartenir à la même *société* que leurs aînées ; et les diverses catégories professionnelles de français, médecins, ingénieurs, avocats, militaires, industriels, exclusivement instruits en vue de leur métier, seraient *socialement* étrangers les uns aux autres. Ils n'auraient plus d'autre intérêt commun, et, par suite, d'autre conversation commune, que les questions sanitaires, la pluie et le beau temps, ou la politique journalière. C'est pour le coup que « *l'âme* de la France » serait rompue, non pas en deux mais en mille morceaux.

Je sais bien que, aux yeux des économistes d'ancienne école, l'avantage d'avoir, entre gens cultivés, un même filon de conversation à exploiter, doit être la plus improductive des futilités. Causer, pour eux, c'est perdre son temps, et il est certain que, si toute la vie sociale doit converger vers la production à outrance, vers la production pour la production, la parole n'a droit d'être tolérée qu'à titre de moyen d'échange. Mais une société qui réaliserait cet idéal, où l'on ne se parlerait que pour une affaire à traiter, achat, prêt, alliance, aurait-elle rien de vraiment social ? Plus de littérature alors, plus d'art, plus de joie à discourir entre amis, même en dînant. Les repas silencieux, un buffet entre deux trains rapides, une vie affairée et muette : si l'on repousse cette perspective, si l'on songe au besoin essentiel que nous avons tous de nous comprendre de mieux en mieux les uns les autres pour nous aimer et nous excuser de plus en plus, et si l'on accorde que la satisfaction de ce besoin profond est, en somme, le fruit le plus haut et le plus savoureux de la civilisation, on reconnaîtra le devoir capital, pour les gouvernements, de ne rien faire qui puisse entraver l'extension des relations inter-spirituelles, de tout faire pour le favoriser.

VI

Après avoir parlé des variétés de la conversation, de ses transformations et de ses causes, disons quelques mots de ses effets, sujet que nous avons à peine effleuré. Classons ses effets, de peur d'en omettre aucun d'important, d'après les différentes grandes catégories de rapports sociaux. Au point de vue linguistique, elle conserve et enrichit les langues, si elle n'étend pas leur domaine territorial ; elle suscite les littératures et, en particulier, le drame. Au point de vue religieux, elle est le moyen d'apostolat le plus fécond, elle répand les dogmes et le scepticisme tour à tour. Ce n'est pas tant par les prédications que par les conversations que les religions s'établissent ou s'affaiblissent. Au point de vue politique, la conversation est, avant la presse, le seul frein des gouvernements, l'asile inexpugnable de la liberté ; elle crée les réputations et les prestiges, elle dispose de la gloire, et par elle, du pouvoir. Elle tend à égaliser les causeurs en les assimilant et détruit les hiérarchies à force de les exprimer. Au point de vue économique, elle uniformise les jugements sur l'utilité des diverses richesses, crée et précise l'idée de valeur, établit une échelle et un système de valeurs. Ainsi, ce bavardage superflu, simple perte de temps aux yeux des économistes utilitaires, est, en réalité, l'agent économique le plus indispensable, puisque, sans lui, il n'y aurait pas d'opinion, et, sans opinion, point de valeur, notion fondamentale de l'économie politique, et, nous le verrons aussi, de bien d'autres sciences sociales.

Au point de vue moral, elle lutte continuellement, et avec succès le plus souvent, contre l'égoïsme, contre le penchant de la conduite à poursuivre ses fins tout individuelles ; elle trace et creuse, l'opposant à cette téléologie individuelle, une téléologie toute sociale en faveur de laquelle, par la louange et le blâme distribués à propos et contagieusement répandus, elle accrédite des illusions salutaires ou des mensonges conventionnels, Elle contribue, par la mutuelle pénétration des

esprits et des âmes, à faire germer et progresser la psychologie non pas individuelle précisément, mais avant tout sociale et morale. Au point de vue esthétique, elle engendre la politesse, par la flatterie unilatérale d'abord puis mutualisée; elle tend à accorder les jugements du goût, y parvient à la longue et élabore ainsi un art poétique, un code esthétique, souverainement obéi à chaque époque et dans chaque pays. Elle travaille donc puissamment à l'œuvre de la civilisation, dont la politesse et l'art sont les conditions premières.

Revenons sur quelques-uns de ces effets généraux. Quand un peuple civilisé retombe, par le retour de l'insécurité, par la rupture des ponts, la désuétude des routes, des lettres, des liens sociaux, dans la barbarie, il devient relativement muet. On y parlait beaucoup, en prose et en vers, par parole et par écrit; on n'y parle presque plus.

Le paysan isolé se tait; le barbare, dans sa maison forte, dans son trou de rocher, ne dit mot. N'est-ce pas par ce fait si simple qu'il convient d'expliquer la décomposition du latin et la naissance des langues néo-latines? Si les cités gallo-romaines avaient continué à subsister et à communiquer entre elles après la chute du trône impérial comme elles l'avaient fait auparavant, on n'aurait probablement jamais cessé de parler latin sur tout le territoire de l'Empire. Mais, à défaut de ce perpétuel exercice de la parole dans un domaine immense, et dans les conditions les plus variées, qu'exigeait la conservation d'un idiome si riche et si compliqué, il devait arriver inévitablement que la plupart des mots périssent, devenus sans objet, et que le sentiment délicat des nuances de la déclinaison et de la conjugaison se perdît et s'oblitérât parmi des laboureurs, des pâtres, des barbares condamnés à l'isolement par le défaut de voies bien entretenues et de relations bien réglées. Alors qu'arrivait-il? Quand ces êtres d'ordinaire muets se trouvaient avoir à se communiquer quelque idée, toujours grossière, leur langue rouillée se refusait à leur fournir une expression précise, et une expression confuse les satisfaisait pleinement; le rétrécissement de leur dictionnaire entraînait la simplification de leur grammaire; les mots latins, les tournures et les désinences latines, ne s'offraient à leur mémoire que mutilés et corrompus, et ils devaient faire, pour être com-

pris, des efforts d'ingéniosité d'autant plus grands qu'il avaient davantage perdu l'habitude de parler avec correction et facilité. L'homme, donc, se retrouvait presque dans l'état où il s'était trouvé dans les âges préhistoriques, où, ne parlant pas encore, il avait dû, à force d'ingénieuses tentatives aussi, et en concentrant sur la satisfaction du besoin urgent de communication mentale toutes ses ressources géniales, inventer brin à brin la parole. C'est ainsi que, d'une foule d'innovations imaginées par les hommes du VIIe au Xe siècle, pour se faire comprendre facilement, jaillirent les langues romanes. C'est faute de conversations multiplées et variées que le latin s'est décomposé et que le germe des langues néo-latines a commencé à poindre, et c'est, plus tard, par le retour à la vie de société, de conversations habituelles, que les langues néo-latines ont grandi et fleuri. N'en a-t-il pas été de même de toute décomposition ou genèse d'idiome?

Les rapports de la conversation avec la psychologie sociale et morale sont évidents au XVIIe siècle français, mais ce n'est pas seulement là qu'ils sont apparents. Horace, dans l'une de ses satires, vante la vie qu'il mène à sa maison des champs. Là il reçoit souvent à sa table ses amis. « Chaque convive, affranchi des lois de l'étiquette, vide à son choix des coupes grandes ou petites. Là s'engage une conversation non sur des voisins pour en médire, ni sur leurs propriétés pour les envier, ni sur le talent de Lépos dans l'art de la danse ; mais nous nous entretenons de sujets qui nous intéressent davantage et qu'il est honteux d'ignorer : est-ce la vertu, sont-ce les richesses qui rendent l'homme heureux? faut-il, dans ses liaisons, se régler sur ce qui est utile ou ce qui est honnête? quelle est la nature du bien? En quoi consiste le souverain bien? Cependant, avec à-propos, Cervius mêle à ces graves entretiens quelque conte de bonne femme. » Par là nous voyons que les conversations à la mode parmi les gens distingués du siècle d'Auguste ressemblaient par un trait important à celles des « honnêtes gens » de notre XVIIe siècle : elles roulaient aussi sur des généralités morales, quand ce n'étaient pas sur des jugements littéraires. Seulement, la morale agitée par les contemporains d'Horace, épicuriens teintés de stoïcisme, est une morale individuelle plus

que sociale, car c'est à fortifier, à assainir l'individu pris à part, détaché de son groupe, que se sont attachés les sectateurs de Zénon aussi bien que d'Épicure. Au contraire, les questions soulevées par les chrétiens mondains et moralistes du temps de Louis XIV ont trait à la morale sociale avant tout.

Madame de Lafayette écrit à madame de Sévigné que, pendant une après-dîner, toute sa conversation avec madame Scarron et l'abbé Testu, et d'autres interlocuteurs, a roulé « sur les personnes qui ont le goût au-dessus et au-dessous de leur esprit ». « Nous nous jetâmes, dit-elle, dans des subtilités où nous n'entendions plus rien. » Quel intérêt, demandera-t-on de nos jours, peut-on trouver à traiter de sujets si vagues ? Mais c'est oublier que, à cette époque, dans les milieux aristocratiques où la sociabilité atteignait son plus haut point d'éclat, rien n'était plus à propos que d'éclaircir, de préciser, de débrouiller dans la mesure du possible la *psychologie sociale*, encore innommée. Le XVIIe siècle, dans ses conversations entre honnêtes gens, n'a jamais paru se soucier beaucoup de psychologie individuelle. Un roman de Bourget eût fait bâiller madame de Lafayette et Larochefoucault. Ce qui les intéressait et devait les intéresser bien davantage, c'était l'étude des rapports *inter-psychiques*, et ils faisaient beaucoup d'*inter-psychologie* sans le savoir. Lisez La Bruyère, lisez les portraits que nous trace des personnages de son temps Bussy-Rabutin, ou tout autre écrivain : il ne s'agit jamais de caractériser un homme par ses rapports avec la nature ou avec soi-même, mais uniquement par ses relations sociales avec d'autres hommes, par l'accord ou le désaccord de ses jugements sur le beau avec les leurs *(goût)*, par son aptitude à leur plaire en disant une anecdote piquante ou écrivant une lettre bien tournée *(esprit)*, etc.

Il est naturel que les hommes en commençant à *psychologiser* aient fait de la psychologie sociale, et il se comprend aussi qu'ils en aient fait sans le savoir, puisqu'ils ne pouvaient s'en faire une idée précise que par opposition avec la psychologie individuelle.

Celle-ci ne s'est développée au XVIIe siècle que par un côté, original du reste et important, le mysticisme. Encore faut-il observer que les états délicieux ou languissants de

l'âme, peints de touches si vives dans les lettres spirituelles de Fénelon et de bien d'autres mystiques du temps, sont sentis par eux comme une sourde et interne conversation avec l'interlocuteur divin, avec l'ineffable consolateur caché dans l'âme. A vrai dire, la vie mystique, sous l'ancien régime, est quelque peu faite à l'image du « monde ». Dieu y fait des *visites* à l'âme, il lui parle, elle lui répond. La *grâce*, n'est-ce pas la joie et la force que donne une voix aimée qui vous parle en dedans et vous réconforte? Les périodes de sécheresse et de langueur, dont se plaignent les « spirituels », sont les intervalles, parfois très longs, des visites et des conversations de l'hôte ineffable.

Une autre branche tout à fait à part de la psychologie sociale, et qui se rattache aussi intimement à l'individuelle, c'est la psychologie sexuelle, à laquelle les auteurs dramatiques et les romanciers se sont consacrés spécialement, et qui joue un rôle d'autant plus envahissant dans les conversations qu'elles sont plus civilisées. Elle n'est pas sans lien avec la psychologie mystique.

La conversation est mère de la politesse. Il en est ainsi même quand la politesse consiste à ne pas causer. Rien ne paraît plus singulier, plus contre nature à un provincial débarqué à Paris, que d'y voir les omnibus pleins de gens qui s'abstiennent avec soin de se parler. Le silence entre inconnus qui se rencontrent paraît naturellement une inconvenance comme le silence entre personnes qui se connaissent est un signe de mésintelligence. Tout paysan bien élevé se fait un devoir de « tenir compagnie » à ceux avec qui il chemine. En réalité, ce n'est pas que le besoin de conversation soit plus fort dans les petites villes ou aux champs que dans les grandes. Au contraire, il semble croître en raison directe de la densité de population et du degré de civilisation. Mais c'est précisément à cause de son intensité dans les grandes villes qu'on a dû y établir des digues contre le danger d'y être submergé sous le flot des paroles indiscrètes.

De la conversation sont nés les compliments aussi bien que les injures. En causant, les hommes se sont aperçus que leur bonne opinion d'eux-mêmes n'était point partagée par autrui et réciproquement.

L'illusion vaniteuse d'autrui, lorsqu'il s'agissait d'un égal, on pouvait la railler, la combattre durement en l'injuriant ; encore l'expérience apprenait-elle à éviter les conflits provoqués par ces accès de franchise. Mais quand il s'agissait d'un supérieur, d'un maître, il était prudent de flatter cette chimère. De là les compliments qui, peu à peu, s'atténuant à la fois et se mutualisant et se généralisant sous cette forme réciproque, sont devenus le fond de l'urbanité. — La nature des compliments va changeant. En Chine, pour complimenter quelqu'un, on lui dit qu'il a l'air vieux; chez nous, qu'il a rajeuni. Au moyen âge, c'était faire à un jeune religieux, *posant* pour les mortifications sanctifiantes, l'éloge le plus délicat, que de lui dire qu'il était maigre et décharné. — Y a-t-il un sens perceptible à l'évolution des compliments comme à celle des insultes? En comparant les invectives des héros d'Homère à celles de certains journaux diffamateurs, on dirait que le vocabulaire des insulteurs s'est plutôt enrichi que transformé. A tous les défauts physiques, maladies, difformités, qu'on imputait jadis à ses ennemis, sont venus s'ajouter simplement, les vices de la civilisation, les dépravations raffinées, les anomalies intellectuelles, qu'on leur prête aussi, qu'on leur prodigue. Mais ces injures publiques de la presse comme ses éloges sont chose à part, bien différente des injures et des éloges en usage dans les relations privées, et ont dû garder quelque chose de leur hyperbolisme primitif. Tout ce qui s'adresse à ce personnage grossier, le public, exige des couleurs criardes et grossières aussi : affiches murales, programmes électoraux, polémiques de presse. Il n'en est pas moins vrai que, comparées aux polémiques entre savants du XVIe siècle, celles de nos journaux les plus violents, conservatoires de l'injure, sont bien édulcorées. Quant aux insultes privées, leur adoucissement a été bien plus rapide encore, elles ont passé de la brutalité homérique à la plus discrète ironie, et, au lieu de porter surtout sur des défauts physiques, elles mettent l'accent de plus en plus sur des insuffisances intellectuelles ou des indélicatesses morales. Ce double progrès est certainement irréversible.

Ces deux mêmes caractères se remarquent dans l'évolution de l'éloge, et avec une égale apparence d'irréversibilité.

A coup sûr, aucun monarque, aucun grand homme de nos jours, ne supporterait les éloges extravagants que les Pharaons se faisaient adresser par leurs prêtres, ou que Pindare déversait à flots sur la tête couronnée des athlètes. Le ton des épîtres dédicatoires dans les livres d'il y a deux siècles encore nous fait sourire. Si l'on compare les conversations et les discussions privées à celles du passé, du XVIIIe, du XVIIe et du XVIe siècles, dont il nous reste des échantillons, on constate sans peine que la part du compliment direct, comme de l'injure franche, a été en déclinant ; ces lourdes pièces se sont divisées et subdivisées en menue monnaie très fine. D'autre part, la nature de ces compliments plus voilés n'a pas moins changé que celle de ces aménités déguisées. On a commencé par louer surtout la force physique de la divinité, (voir le livre de Job) puis sa sagesse et son intelligence, enfin sa bonté. On ne reviendra pas en arrière. De même, on a commencé à louer surtout la puissance des rois, puis leur habileté, leur génie d'organisation, enfin leur sollicitude pour les peuples. Tout le lyrisme des poètes complimenteurs, à qui s'adressait-il dans les plus hauts temps de la Grèce ? Aux athlètes encore plus qu'aux artistes. De nos jours, c'est l'inverse, et, malgré l'engouement pour les triomphateurs de *vélodromes* ou de *foot-ball*, il n'y a pas à redouter que cet ordre soit interverti. On peut noter cependant que les compliments à l'adresse des femmes ont évolué presque à l'inverse des précédents. On a loué d'abord les vertus des femmes, leur esprit d'ordre et d'économie, leurs talents comme *tisserandes*, puis comme musiciennes, avant de louer, au moins publiquement, leur beauté physique ; maintenant, quand on les loue, c'est encore plus d'être belles que d'être vertueuses ou même d'avoir de l'esprit, mais l'éloge qu'on fait de leur beauté a eu sa petite évolution spéciale qui se ramène à la tendance générale ; après avoir vanté leurs formes plus que leur grâce on vante leur grâce plus que leurs formes.

Considérez deux personnes, hommes ou femmes, qui se font une visite de politesse et qui causent ensemble. Elles évitent avec soin les sujets où elles risqueraient d'être divisées d'opinion ; ou, si elles ne peuvent échapper à la nécessité

d'y toucher, elles dissimulent le plus possible leur contradiction, elles vont même parfois, le plus souvent, jusqu'à faire le sacrifice partiel de leurs idées pour avoir l'air d'être d'accord. La conversation polie peut donc être regardée comme un exercice continu et universel de sociabilité, comme un effort unanime et contagieux pour accorder les esprit et les cœurs, pour effacer ou pallier leurs dysharmonies. Les causeurs sont animés d'une bonne volonté évidente de s'harmoniser en tout, et, de fait, ils se *suggèrent* l'un à l'autre inconsciemment, avec une grande force, des sentiments et des idées consonants. Le caractère réciproque de cette suggestion n'est cependant jamais parfait; d'ordinaire l'action exercée par l'un des interlocuteurs sur l'autre ou sur les autres est prédominante et réduit à peu de chose celle de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, il est certain que les usages de la politesse entretenus par les causeries de visites labourent assez profondément le sol où l'unanimité sociale doit fleurir, et en sont la préparation indispensable.

La conversation a été le berceau de la critique littéraire[1]. Au XVIIe siècle, comme on peut le voir par les correspondances de Bussy-Rabutin avec son aimable cousine, qui sont une longue conversation écrite, les causeries de la société polie avaient trait en grande partie au mérite comparé des livres et des auteurs. On échangeait et on discutait des jugements sur les dernières tragédies de Racine, un conte de Lafontaine, une épître de Boileau, un ouvrage janséniste ; et, si l'on regarde de près à tous ces entretiens, on voit qu'ils tendaient toujours à s'accorder, après discussion, en une même manière de voir. Il en a été de même en tout temps et quel que fût le sujet dominant des conversations. Spécialement, partout où, dans un certain milieu, on a beaucoup causé littérature, on a travaillé, sans le savoir, à l'élaboration collective d'un art poétique, d'un code littéraire accepté de tous et propre à fournir des jugements tout prêts, toujours d'accord entre eux, sur toutes sortes de productions de l'esprit. Aussi, quand on voit quelque part un auteur formuler une législation esthé-

1. Effet notable, si l'on songe surtout à l'importance conquise par la critique littéraire à notre époque contemporaine, où elle tient à tout régenter de haut dans le domaine même de la critique philosophique, de la politique, des idées sociales.

tique de ce genre, soit Aristote, soit Horace, soit Boileau, on peut être assuré qu'il a été précédé par une longue période de conversation, par une vie de société intense. Soyons donc certains qu'on a beaucoup causé littérairement, avant Aristote et de son temps, dans Athènes et le reste de la Grèce, depuis les sophistes; qu'on a beaucoup causé de même à Rome depuis les Scipions, et à Paris depuis les Précieuses et avant les Précieuses. L'époque de la Restauration a fini aussi par avoir sa poétique romantique, non moins despotique pour être anonyme. De nos jours, il n'y en a pas encore une qui s'impose, mais les éléments s'en préparent, et l'on doit remarquer que, le domaine de la conversation, même littéraire, non pas seulement politique et sociale, s'étant beaucoup étendu par le nombre accru des causeurs, l'élaboration du code en voie de gestation sera plus longue qu'aux époques antérieures, par la raison que, plus la cuve est grande, plus la fermentation est prolongée. Par la discussion comme par l'échange des idées, par la concurrence et la guerre comme par le travail, nous collaborons tous et toujours à une harmonie supérieure de pensées, de paroles et d'actes, à un équilibre stable de jugements formulés en dogmes littéraires, artistiques, scientifiques, philosophiques, religieux, ou à un équilibre stable d'actions sous forme de lois et de principes moraux. La logique sociale opère, en effet, dans tous les discours et tous les actes des hommes et aboutit nécessairement à ses fins.

VII

Bien loin après la conversation, et bien au-dessous, se place la correspondance épistolaire, comme facteur de l'opinion. Mais ce second sujet, lié par le lien le plus étroit à celui qui précède, ne nous retiendra pas longtemps. L'échange des lettres est une causerie à distance, une causerie continuée malgré l'absence. Par suite, les causes qui favorisent la conversation, — accroissement des loisirs, unification du langage, diffusion des connaissances communes, égalisation des rangs, etc., — contribuent aussi à rendre plus active la cor-

respondance, mais à la condition qu'elles se rencontrent avec des causes plus spéciales d'où celle-ci dépend. Ce sont : la facilité des voyages qui rendent plus fréquents les cas d'absence, la vulgarisation de l'art d'écrire, et le bon fonctionnement du service des postes.

On pourrait croire, à première vue, que les voyages, en multipliant les lettres, devraient raréfier les entretiens. Mais la vérité manifeste est que les pays où l'on voyage le plus sont ceux à la fois où l'on cause le plus et où l'on s'écrit le plus. C'est ainsi que le développement des chemins de fer, au lieu d'entraver les progrès de la carrosserie, l'a stimulée. Si les habitudes nomades de nos contemporains interrompent trop souvent, entre vieux amis, entre compatriotes d'une même ville « ces doux babils du crépuscule » *lenes sub noctem susurri*, qui, comme dit Horace, « se répétaient à l'heure accoutumée », elles permettent à un nombre toujours croissant d'étrangers de se voir et de se parler en des entrevues plus instructives, sinon aussi délicieuses. La curiosité a gagné encore plus que l'intimité n'a perdu, et, si sensible que je sois à cette perte, je m'y résigne en pensant qu'elle ne saurait être que transitoire. Ne peut-on pas poser en principe, — très propre à éclairer notre sujet — que les correspondances écrites, les conversations et les voyages, sont en rapport de liaison étroite, de telle sorte que, si l'on vient à découvrir chez un peuple, à un certain moment, la progression de l'un de ces trois termes, par exemple des voyages, on soit en droit de conclure à la progression des deux autres, et inversement? Les temps où l'on a été le plus *épistolier* (j'entends avant l'avènement récent du journalisme, qui a un peu changé les choses à cet égard, comme nous le verrons) sont aussi ceux où l'on a le plus voyagé et le plus causé. Telle a été l'époque de Pline le Jeune. Tel a été aussi notre XVIe siècle. « Le XVIe siècle » dit un historien, est avant tout un siècle d'épistoliers. Le nombre des lettres politiques, de rois, ministres, capitaines et ambassadeurs, conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, est incalculable. Il y figure aussi bien des correspondances religieuses et intimes[1] ». En Espagne, si l'on compare

1. Alors apparaît toute la hiérarchie des formules de politesse et le cérémonial épistolaire. A un supérieur on dit *Monseigneur*, à un égal *Monsieur*. On débute par :

ce pays aux autres nations occidentales de l'Europe, on voyage peu, on cause peu, on écrit peu. C'est partout et toujours dans les couches de la nation les plus voyageuses que le feu de la conversation s'est allumé et que l'on a éprouvé le besoin de s'écrire : en Grèce, parmi les rhéteurs, les sophistes, marchands ambulants de sagesse, au sein d'un peuple maritime d'ailleurs et instable ; à Rome dans l'aristocratie si volontiers nomade et touriste ; au moyen âge, dans les rangs de l'Université et de l'Église, où moines prêcheurs, évêques, légats, abbés et abbesses même (abbesses surtout) se déplaçaient si facilement et voyageaient si loin eu égard au reste de la population. Les premières postes ont commencé par être un privilège universitaire et ecclésiastique, ou plutôt, pour remonter plus haut, royal d'abord.

De cette institution importante, je ne dirai qu'un mot pour faire remarquer que son développement se conforme à la loi de la propagation des exemples *de haut en bas*. Les rois d'abord et les papes, les princes ensuite et les prélats, ont eu leurs courriers particuliers avant que les simples seigneurs, puis leurs vassaux, puis, successivement, toutes les couches de la nation jusqu'à la dernière, aient cédé à la tentation de s'écrire aussi. Quand, par son édit du 19 juin 1494, Louis XI organise les Postes, les courriers ne portaient que des lettres du monarque, mais « de spécialement royal qu'il était, dit M. du Camp, ce service ne tarde pas à devenir administratif, sous l'expresse réserve que les lettres avaient été lues et ne contenaient rien qui pût porter préjudice à l'autorité royale ». Louis XI sentait très bien l'action puissante que la correspondance des particuliers allait exercer sur l'opinion naissante. Pour la première fois sous Richelieu, ce qui montre bien leur progression numérique, les lettres sont soumises à un tarif régulier (1627). « On peut facilement se rendre compte de

« à votre bonne grâce je me recommande » en écrivant à un grand personnage. On finit par : « suppliant Notre-Seigneur vous donner en parfaite santé et longue vie ». Les degrés sont marqués par les mots précédant la signature : « Votre bon serviteur, votre obéissant serviteur, votre humble serviteur, » (Decrue de Stoutz). Ajoutons que les lettres, au XVIe siècle, sont comme les conversations dont elles nous donnent une image exacte, dépourvues de réserve et de goût, indiscrètes, indécentes et indélicates au dernier point. Le siècle suivant répandra le sentiment des nuances.

l'accroissement extraordinaire que prit ce service en France pendant le XVIIIe siècle, en comparant le prix des baux successifs de la ferme. » Il a augmenté de deux millions et demi en 1700 à dix millions en 1777, il a quadruplé. De nos jours, la statistique des postes permet de chiffrer l'augmentation rapide et continue du nombre des lettres dans les divers États, et de mesurer ainsi la hausse inégale, mais partout régulière, du besoin général auquel elles répondent. Elle est bien propre à nous instruire ainsi sur les degrés inégaux et les progrès de la sociabilité.

Mais cette même statistique est aussi un bon spécimen de ce qu'il y a toujours de *qualités* cachées sous les quantités sociales dont la statistique en général est la mesure approximative[1]. En effet, rien de plus semblable extérieurement que les lettres, dans un même temps et un même pays, et il semble que la condition d'unités homogènes pour les calculs du statisticien ne saurait être mieux remplie. Les lettres ont à peu près même format, même mode d'enveloppe et de clôture, même espèce de suscription. Elles sont maintenant couvertes de timbres-poste identiques. La statistique criminelle et civile est bien loin, certes, de nombrer des unités à ce point similaires. Mais décachetez les lettres, que de différences caractéristiques, profondes et substantielles, malgré la constance des formules sacramentelles du commencement et de la fin ! Additionner ces choses si hétérogènes, c'est donc peu de chose. On sait leur nombre, on ne sait pas même leur longueur. Il serait curieux cependant de savoir, au moins, si, à mesure qu'elles deviennent plus nombreuses, elles ne deviendraient pas plus courtes, ce qui semble probable, et plus sèches aussi. Et, s'il existait une statistique des conversations[2], qui serait tout aussi légitime — on aimerait à être informé pareillement de leur durée, qui pourrait bien être,

1. Si c'était le lieu, je montrerais qu'il n'y a pas moins de qualitatif dissimulé sous les quantités physiques mesurées par des procédés scientifiques, analogues au fond à la statistique et non moins spécieuses qu'elle, quoique d'apparence plus solide.

2. Elle serait possible si chacun de nous tenait régulièrement un journal intime analogue à celui des Goncourt, ce qui serait déplorable assurément. Jusqu'ici on ne compte, en fait de conversations, que le nombre des séances de Congrès ou de Sociétés savantes, des audiences de Cour ou Tribunaux ; et la statistique de ce chef atteste une progression constante.

dans notre siècle affairé, en raison inverse de leur fréquence. Les villes où il pleut le plus, — qu'on me pardonne ce rapprochement — sont assez souvent celles où il pleut le moins souvent. Il serait surtout intéressant de connaître les transformations intimes de la substance des lettres aussi bien que des conversations, et la statistique ne nous offre ici aucune induction.

A cet égard, il n'est pas douteux que l'avènement du journalisme a imprimé aux transformations épistolaires une impulsion décisive. La Presse, qui a activé et nourri la conversation de tant de stimulants et d'aliments nouveaux, a au contraire tari beaucoup de sources de la correspondance détournées à son profit. Il est évident que si, en mars 1658, il y avait eu en France des gazettes quotidiennes aussi informées, aussi régulièrement expédiées en province, que le sont nos journaux, Olivier Patru n'aurait pas pris la peine, lui si occupé, d'écrire à son ami d'Ablaincourt une longue lettre où il lui donne tant de détails — qu'on trouverait à présent dans la première feuille venue — sur la visite de Christine de Suède à l'Académie française. Un grand service inaperçu que nous rendent les journaux est de nous dispenser d'écrire à nos amis une foule de nouvelles intéressantes[1] sur les affaires publiques, sur les événement du jour, qui remplissaient les lettres des siècles passés.

Dira-t-on que la presse, en délivrant et débarrassant les correspondances privées de cet encombrement de chroniques, a rendu à la littérature épistolaire le service de la pousser dans sa vraie voie, étroite mais profonde, toute phycholo-gique et cordiale? Je crains que ce ne fût une illusion de le penser. Le caractère de plus en plus urbain de notre civilisation a cet effet que, le nombre de nos amis et connaissances ne cessant de s'accroître pendant que leur degré d'intimité diminue, ce que nous avons à dire ou à écrire s'adresse de

1. Les journalistes ont eu de très bonne heure conscience de ce genre d'utilité. Renaudot, en tête du recueil de sa Gazette en 1631, parle « du soulagement qu'elles (les gazettes) apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir et fondées sur l'incertitude d'un simple ouy-dire. » Ce *soulagement* n'était encore que bien partiel à cette époque comme nous le voyons par la lettre de Patru que nous venons de citer.

moins en moins à des individus isolés, et de plus en plus à des groupes et toujours plus nombreux. Notre véritable interlocuteur, notre véritable correspondant, c'est, chaque jour davantage, le Public[1]. Il n'est donc pas surprenant que les lettres de faire part imprimées[2], les annonces et réclames par la voie des journaux, aillent en progressant beaucoup plus vite que nos lettres privées. Peut-être même avons-nous le droit de regarder comme probable que, parmi celles-ci, les lettres familières, les lettres-causeries, qu'il faut naturellement mettre à part des lettres d'affaires, vont en diminuant de nombre, et encore plus de longueur, si l'on en juge par l'extraordinaire degré de simplification et d'abréviation auquel les lettres d'amour elles-mêmes sont parvenues dans la « correspondance personnelle » de certains journaux[3]. Le laconisme utilitaire des télégrammes et des conversations téléphoniques, qui vont empiétant sur le domaine de la correspondance, *déteint* sur le style des lettres les plus intimes. Envahie par la presse d'un côté, par le télégraphe et le téléphone de l'autre, rongée par ses deux bouts à la fois, si la correspondance vit encore et même, d'après la statistique des Postes, donne des signes illusoires de prospérité, cela ne peut tenir qu'à la multiplication des lettres d'affaires.

La lettre familière, personnelle, développée, a été tuée par le journal, et cela se comprend, puisqu'il en est l'équivalent supérieur, ou plutôt le prolongement et l'amplification, l'universel rayonnement. Le journal, en effet, n'a pas les mêmes

1. Le besoin de s'adresser au public est assez récent. Même les rois d'ancien régime ne s'adressaient jamais au public : ils s'adressaient à des corps, le Parlement, le clergé, jamais à la nation prise en masse ; à plus forte raison, les particuliers.

2. Les lettres de faire part de naissance, de mariage, de mort ont déchargé la correspondance privée d'un de ses sujets les plus abondants d'autrefois. On voit, par exemple, dans un volume de la correspondance de Voltaire, une enfilade de lettres consacrées à annoncer aux amis de madame du Châtelet, avec d'ingénieuses et laborieuses variantes de style, la naissance de l'enfant dont elle venait d'accoucher.

3. Ce qui va s'abrégeant et se simplifiant incontestablement dans les lettres de tout genre, c'est leur cérémonial. Que l'on compare le « votre dévoué » d'à présent aux formules finales du XVIe et du XVIIe siècles. La transformation des formes sacramentelles de la conversation dans ce même sens n'est pas douteuse, mais, comme elles n'ont guère laissé de trace durable, il est plus facile d'étudier ce progrès ou cette régression dans la correspondance du passé et du présent.

origines que le livre. Le livre procède du *discours*, du monologue et, avant tout, du poème, du chant. Le livre de poésie a précédé le livre de prose, le livre sacré le livre profane. L'origine du livre est lyrique et religieuse. Mais l'origine du journal est laïque et familière. Il procède de la lettre privée, qui procède elle-même de la causerie. Aussi les journaux ont-ils commencé par être des lettres privées adressées à des personnages et copiées à un certain nombre d'exemplaires. « Avant le journalisme imprimé, public[1], plus ou moins toléré ou même plus ou moins utilisé par les gouvernements, il y eut longtemps en Europe un journalisme manuscrit souvent clandestin », qui persista ou se survécut jusqu'au XVIIIe siècle par les lettres de Grimm ou les mémoires de Bachaumont.

Les épîtres de saint Paul, les lettres des missionnaires sont de vrais journaux. Si saint Paul avait eu à sa disposition une *Semaine religieuse* quelconque, ce sont des articles qu'il eût écrits.

En somme, le journal est une lettre publique, une conversation publique, qui, procédant de la lettre privée, de la conversation privée, devient leur grande régulatrice et leur nourriture la plus abondante, uniforme pour tous dans le monde entier, changeante pour tous profondément d'un jour à l'autre. Il a commencé par n'être qu'un écho prolongé des causeries et des correspondances, il a fini par en être la source presque unique. Les Correspondances, il en vit encore, il en vit plus que jamais, et surtout sous la forme la plus concentrée et la plus moderne qu'elles affectent, la dépêche télégraphique. D'un télégramme privé, adressé à son directeur, il fait une nouvelle à sensation d'une actualité intense, qui va instantanément, dans toutes les grandes villes d'un continent, soulever des foules; et de ces foules dispersées, se touchant à distance intimement, par la conscience qu'il leur donne de leur simultanéité, de leur mutuelle action née de la sienne, il va faire une seule foule immense, abstraite et souveraine, qu'il baptisera l'opinion. Il a achevé de la sorte le long travail séculaire que la conversation avait commencé, que la correspondance avait prolongé, mais qui restait tou-

1. *Le Journalisme*, par Eugène Dubief. Hachette, 1892.

jours à l'état d'ébauche éparse et disjointe, le travail de fusion des opinions personnelles en opinions locales, de celles-ci en opinion nationale et en opinion *mondiale*, l'unification grandiose de l'Esprit public. — Je dis de l'Esprit *public*, je ne dis pas, il est vrai, des Esprits nationaux, *traditionnels*, qui restent distincts en leur fond sous la double invasion de cet internationalisme superficiel, verbal, et d'un internationalisme *rationnel*, plus sérieux, dont le premier n'est souvent que le retentissement et le résonnateur populaire. — Pouvoir énorme, malgré tout et qui ne saurait aller qu'en grandissant. Car le besoin de s'accorder avec le public dont on fait partie, de penser et d'agir dans le sens de l'opinion, devient d'autant plus fort et plus irrésistible que le public est plus nombreux, que l'opinion est plus imposante, et que ce besoin lui-même a été plus souvent satisfait. Il ne faut donc pas s'étonner de voir nos contemporains si fléchissants sous le vent de l'opinion qui passe, ni conclure de là, nécessairement, que les caractères se sont affaiblis. Quand les peupliers et les chênes sont abattus par l'orage, ce n'est pas qu'ils soient devenus plus faibles, mais c'est que le vent est devenu plus fort.

GABRIEL TARDE

SOUS LA TYRANNIE[1]

XII

Lorsque Sabine rentra, une heure plus tard, dans la bibliothèque où Renneval était seul de nouveau, elle lui demanda, dès le seuil :

— Tout s'est bien passé?

— Admirablement.

— Vous êtes content?

— Enchanté... L'Empereur a été charmant.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit... Il m'a dit... Dans le fait, il n'a pas dit grand chose. C'est moi, surtout, qui ai parlé. Mais il approuvait. Il faisait « hon, hon », avec un signe de tête qui voulait dire : « C'est cela, vous avez raison ! » Enfin voici son dernier mot. Comme j'achevais d'esquisser à grands traits quels devaient être le rôle, le caractère, le mode d'action de l'homme nécessaire à la situation, de celui qui voudrait et qui saurait réconcilier l'empire et la liberté, il s'est levé et m'a dit en me tendant la main : « Je crois que j'ai trouvé cet homme-là. » C'était clair, n'est-ce pas? Alors...

— Alors?

— J'avais pris la main de l'Empereur et je ne savais trop qu'en faire. Une main d'empereur, ça n'est pas une main

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

ordinaire. Je ne pouvais pas, décemment, la lui serrer comme à un camarade, ni la lui secouer à l'anglaise... Alors je me suis penché très bas, très bas et, ma foi... je crois bien que je lui ai baisé la main... C'est un peu ridicule ?

— Mais pas du tout ! En Angleterre, les ministres baisent la main du roi ou de la reine quand ils entrent au pouvoir. Ce baiser-là est à la fois votre serment d'allégeance et votre investiture. Avant peu, vous serez premier ministre.

— Tout est possible. Seulement, j'exige un secret absolu. Il me faut le temps de motiver et de préparer mon évolution, d'entraîner, de persuader mes amis.

Il ajouta, d'un ton dictatorial :

— Vous entendez : pas d'indiscrétion ! Signifiez-le à votre cousine.

— Soyez tranquille.

— Et maintenant, adieu, ou plutôt au revoir... à ce soir, à l'Opéra. J'ai besoin d'être dans la rue et de fumer un cigare.

Comme il sortait, il croisa un petit homme qui paraissait désireux de l'éviter. Il pensa :

« On dirait Narcisse Borel... »

Depuis le jour où, sur le conseil de Pouillard, Renneval, après avoir promis le duc de Lunebourg à Borel, l'avait donné à Vernier, l'avocat-journaliste s'était éloigné, plein de rancune contre son ancien patron. Puis, une occasion s'offrant à lui, il avait changé de peau. Le réfractaire, le farouche ennemi du bourgeois, qui ne jurait que par Vallès ou Baudelaire et dont la verve cynique amusait les caboulots les plus sordides du Quartier latin, était devenu rédacteur en chef du journal *le Chic*, qui avait pour sous-titre : *Modes, Sport et Musique*, et pour devise, en manchette : *Ceci durera bien autant que nous*. Là, Borel avait inauguré la « Chronique de fumoir », dans cette note archimondaine, anti-littéraire et ultra-familière qui, quelques années après, portée à son comble de légèreté et d'impertinence, valut une heure de célébrité au nom de Fervacques. Borel fit alors des efforts désespérés pour frayer avec les leaders de la haute vie. Renneval, qui regrettait de s'en être fait un ennemi juré, conseillalui-même à Sabine de le recevoir : « Il est méchant ; mieux vaut l'avoir pour soi que contre soi. J'ai peut-être eu

tort de le sacrifier à ce puritain de Vernier, à qui j'avais donné une mine d'or et qui n'a pas su l'exploiter. »

Une visite de Borel à l'hôtel de Rimini, — si Renneval ne s'était pas trompé en croyant le reconnaître — n'avait donc rien de bien surprenant. Mais pourquoi arrivait-il justement ce jour-là, au moment où finissait cette mémorable entrevue?... Bah! une simple coïncidence! Renneval avait trop expressément recommandé le secret à Sabine pour qu'elle ou son amie osât y manquer. C'est pourquoi il eut vite oublié Borel. Il avait d'autres affaires en tête et d'une autre portée! D'abord, de quel nom s'appellerait le nouveau parti en formation? « Le parti de la conciliation?» — C'était pâle et flasque. — « Les bonapartistes libéraux, les libéraux conservateurs?» — Ces mots hurlaient d'être accouplés. — « Les libéraux de gouvernement?» — C'était un peu mieux sans être bon... Mais sur qui pouvait-il compter à la Chambre? Des hommes considérables, qui étaient avant lui dans le parlement et qui avaient tout droit de prétendre à la direction du mouvement, consentiraient-ils à l'accepter pour inspirateur? Comment, entre une gauche irréconciliable et une droite sourde-muette, se tailler une majorité?... La dissolution? Peut-être bien; mais, pour préparer le pays à accepter ce changement de politique et obtenir des élections favorables, il faudrait remanier tout le personnel administratif. Avant tout, il faudrait faire une campagne de presse, acheter des journaux, en fonder d'autres. Pour cela il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Donc il fallait, derrière le comité politique, un syndicat financier. La bataille gagnée, on se paierait en concessions de chemins de fer. On aurait le marché bien en main. Quand on savait s'y prendre, on faisait monter et descendre la rente comme un seau dans un puits. C'est l'affaire du ministre des finances. Pourquoi pas d'Argaud?... Renneval devait bien ça à Sabine. Et puis ce serait drôle, un ministre des finances qui fait des imitations de Gil-Pérès!... Des esquisses de programmes flottaient dans son esprit. Des lambeaux de discours, des phrases ministérielles lui venaient aux lèvres. Au coin de la rue de la Pépinière et du boulevard Malesherbes, un monsieur l'entendit murmurer ces mots : « Je crois être l'interprète fidèle de

la pensée impériale lorsque j'affirme... » Le passant se retourna stupéfait... Renneval s'asseyait à la place de M. Rouher. Un peu plus, il eût senti les perfides courants d'air qui chatouillent la nuque des ministres et coiffé la calotte du vice-empereur.

Arrivé chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin, il trouva Alban Vernier.

— Encore ici? Que va dire madame Vernier?

— Elle est avertie. Je ne retourne pas au Mé ce soir: Pouillard est indisposé, et m'a prié de rester pour achever sa besogne.

— Je vais m'habiller, répondit Renneval. Nous irons dîner ensemble chez Bignon et, de là, si vous voulez, à l'Opéra.

— N'est-ce pas la représentation de gala donnée au Sultan?

— Demi-gala, simple « spectacle par ordre ». Vous comprenez, à cause de la mort de Maximilien... D'un autre côté, on ne pouvait pas laisser ce pauvre homme s'en retourner à Constantinople sans avoir vu les maillots de ces demoiselles. On l'envoie donc s'amuser tout seul avec sa suite, et on lui a composé un vrai spectacle de sultan : le troisième et le quatrième acte du *Trouvère* avec un ballet. Y viendrez-vous ?

— Impossible... Mais je vous accompagnerai jusqu'à la rue Le Peletier. J'ai à passer au *Figaro* pour remettre une information au rédacteur judiciaire; après quoi, je reviendrai travailler ici. Dominique me fera un lit sur le divan du fumoir.

Ainsi Marguerite serait seule jusqu'au lendemain matin. Pendant qu'il s'habillait, il songea à profiter de la circonstance. Mais il était bien tard pour la prévenir, et, d'ailleurs, ces escapades d'étudiant devenaient dangereuses. maintenant qu'il arrivait en haut de l'échelle.

Vers sept heures et demie, il entrait chez Bignon avec Vernier.

— Bonsoir, Auguste. Y a-t-il encore un cabinet?

— Il y a toujours un cabinet pour monsieur Renneval.

Renneval pensa qu'Auguste avait de bonnes manières et pourrait bien devenir le maître d'hôtel de M. le président du conseil.

— Que disent les journaux du soir? demanda Renneval à Vernier en dépliant sa serviette.

— Pas de détails encore sur Queretaro. Les officieux se taisent. Les journaux de l'opposition rappellent votre discours sur le retour des troupes et le jettent à la tête du grand coupable.

— Et qui est le grand coupable? fit Renneval, négligemment.

— Mais... Napoléon, naturellement.

— Bah! le diable n'est peut-être pas aussi noir qu'on le représente... L'Empereur a été mal renseigné, mal servi. Il avait de bonnes intentions... Entre nous, on l'a terriblement calomnié!

— Cependant, à commencer par le 2 Décembre...

— Oui, je sais, le 2 Décembre!... Cette purée Crécy est d'un velouté!... Mon cher, on a beaucoup exagéré à propos du 2 Décembre.

— Enfin, c'est un crime!

— Crime est bien gros. Savez-vous combien de Français ont pris les armes à ce moment-là? Douze cents, pas plus. Les ouvriers du faubourg riaient au nez des députés qui les excitaient à la résistance. Ils les appelaient des « vingt-cinq francs »!

— Oui, et Baudin monta sur la barricade, un drapeau à la main, en leur disant : « Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs! »

— C'était un poseur. Il a donné sa vie pour faire un mot... Pendant ce temps-là, les autres se cachaient. Il y en avait beaucoup qui étaient trop heureux d'être sous clef, parce que cela les dispensait de se jeter dans la bagarre... Quelques jours après, la France allait au scrutin et acclamait Napoléon.

— Alors, vous justifiez...?

— Je ne justifie rien, je rappelle les faits. Et puis, il y a seize ans... c'est une vieille histoire... Pour venger le 2 Décembre, il faudrait faire une révolution. Cela coûte, une révolution. Songez au sang versé, à l'argent perdu. Il y a un statisticien belge qui a calculé à combien revient ce divertissement-là, jour par jour, heure par heure, au commerce parisien. Mon ami, c'est effrayant!

— Sans doute, mais...

— D'ailleurs, elle est impossible, cette révolution ! L'Empire est inexpugnable. Alors, quoi ? Faut-il que le gouvernement et l'opposition se regardent indéfiniment comme des chiens de faïence ? Que d'énergie stérile ! Que d'utiles réformes empêchées !... Si le gouvernement venait à nous franchement, mettait dans nos mains la force immense dont il dispose...

— Mais il n'y songe pas !

— Il y songe peut-être au moment où nous mangeons ce perdreau... Eh bien, dans ce cas, avons-nous le droit, je dis le droit, de lui tourner le dos et de dénier à la France les avantages qui pourraient résulter pour elle d'une telle réconciliation ?

— Moi, — dit Alban avec fermeté, en repoussant le perdreau comme s'il eût été entaché de césarisme, — je suis né et je mourrai républicain.

— Oh ! évidemment... au point de vue des principes... Ce n'était qu'une simple hypothèse. Comme dit Byron, dans *Don Juan:* « *I Say only, suppose this supposition...* »

La fin du dîner fut un peu gênée. Les deux hommes remontèrent ensemble le boulevard jusqu'à la rue Le Peletier et se quittèrent sous la large véranda qui abritait les marches du vieil Opéra.

Renneval gagna son fauteuil et prit sa jumelle pour explorer la salle. Elle eût semblé admirablement garnie à un novice, mais un habitué comme Renneval ne pouvait manquer de s'apercevoir que, ce soir-là, la société parisienne était représentée, non par ses chefs d'emploi, mais par des doublures. La cour et l'aristocratie cosmopolite étaient en deuil. Pas de princesse de Metternich ; les beautés du temps, madame de Pourtalès et madame de Galliffet, également absentes. Pas de figures intéressantes dans la loge du Jockey ni dans celle des Aguado. En revanche, dans la loge entre les colonnes, aux deuxièmes, l'inévitable madame Musard, peinte à la céruse et immobile comme une idole, sous ses diamants. Deux sœurs, filles d'un millionnaire de New-York, dont la beauté allait faire rage l'hiver suivant. Çà et là quelques femmes, le dessus du panier de celles qu'on appelait les « dames du Tour du Lac » ; entre autres, Caroline

Hacé, une Alsacienne bonne enfant, et Cora, l'enchanteresse aux cheveux roux, qui était sortie des bouges de Londres pour venir régner sur la galanterie parisienne. A l'orchestre, pas une place vide ; deux types dominants, en force presque égale : le « vieil abonné » rosé, souriant, égrillard, épanoui ; le « petit crevé » à raie médiane, pâlot, grognon, dégoûté, regardant toutes choses avec de gros yeux ronds et mornes. Chaque âge a son tic. Le « dandy » fourrait ses pouces dans les entournures de son gilet ; le « crevé » tirait ses manchettes toutes les deux minutes, comme par un mouvement d'horlogerie.

On écouta distraitement le ténor Villaret et le baryton Caron, ainsi que madame Bloch et madame Gueymard. Le sultan arriva entre le troisième et le quatrième acte. Il prit place dans la loge impériale, tandis que les jeunes effendis de la suite, qui semblaient fort gais, s'entassaient dans les deux loges de service.

La toile venait de se lever sur le ballet. Le commandeur des croyants suivait, avec une attention profonde et une gravité très philosophique, les évolutions de mesdemoiselles Granzow et Laure Fonta que soutenait, dans leurs envolées audacieuses, le danseur Mérante. Sur le second plan, tout un escadron de danseuses : Morando, Parent, Sanlaville, la majestueuse Montaubry et le joli visage, tendre et enfantin, d'Eugénie Fiocre, — Nini, comme on appelait l'enfant gâtée de l'Opéra, — qui avait séduit tous les cœurs, jeunes et vieux, mais surtout les vieux, lorsqu'elle avait débuté dans le rôle de l'Amour.

Il était plus d'onze heures lorsque madame d'Argaud parut dans sa loge avec la duchesse de Rimini. Toutes deux avaient un air de triomphe qui aggravait encore l'incorrection de leur présence et dont beaucoup de gens s'étonnèrent. Seul, Renneval ne s'étonna point et envoya vers Sabine un long regard. Elle y répondit par un sourire d'une gaieté presque diabolique. A ce moment, le placeur s'insinua entre les fauteuils jusqu'à Renneval et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Monsieur, il y a là quelqu'un qui désire vous parler tout de suite.

Renneval se retourna et reconnut Alban dans l'encadre-

ment de la porte entr'ouverte. Un peu surpris, et déjà inquiet, Renneval se leva et, sans bruit, gagna la sortie. Il s'aperçut alors qu'Alban était hors d'haleine et que sa figure semblait bouleversée par l'émotion.

— Qu'y a-t-il?

Sans répondre à la question, Alban lui dit d'une voix qui sembla presque rude à Renneval :

— Allons plus loin, cet homme pourrait nous entendre.

Renneval crut que toute l'intrigue avec Marguerite était découverte. Un scandale! Cela venait mal à propos. N'importe! Il fallait faire tête à l'orage.

Il fut vite détrompé. Alban, qui froissait dans ses mains un lambeau de papier maculé d'encre grasse, se mit à expliquer fiévreusement ce qui l'amenait. Au *Figaro*, on l'avait fait attendre. Un des rédacteurs, son ancien camarade de Sainte-Barbe, l'avait reconnu et l'avait pris dans un coin pour causer. « Tu es secrétaire de Renneval?... Tiens, nous avons un écho, ce soir, sur lui, et un drôle! Je te le montrerai si tu me promets de n'en pas parler jusqu'à demain. Cela va passer sous la rubrique : *Hier*. — *Aujourd'hui*. — *Demain*, tout en tête, et cela fera un bruit de tous les diables. Quand on a apporté ça à Villemessant, il y a une heure, si tu l'avais vu!... il buvait du lait. — Et qui le lui a apporté?— M. Narcisse Borel ».

— Borel!... Je devine, — s'écria Renneval. — Ma foi, un peu plus tôt, un peu plus tard...

Alban reprit :

— Comme je lisais le placard, on l'a sonné chez le directeur. Il m'a laissé seul et j'ai couru jusqu'ici pour vous avertir.

Renneval prit le chiffon de papier et lut :

« Nos lecteurs savent qu'un de nos artistes les plus distingués, qui est en même temps un homme de beaucoup d'esprit, ressemble d'une façon extraordinaire à un auguste personnage. Cette ressemblance, toujours flatteuse, mais parfois gênante, a ses avantages et ses inconvénients. Elle a valu à l'aimable artiste des honneurs militaires qui ne lui étaient pas dûs. Elle lui a attiré, un autre jour, la sollicitude intempestive des agents de M. Hyrvoix. D'ordinaire, il s'applique à

détruire ou à atténuer cette ressemblance par tous les moyens dont il dispose. D'autres jours, il s'amuse à la compléter, il la rend saisissante par certains artifices de toilette et de coiffure que l'on devine. C'est ce qu'il appelle se déguiser en pièce de cent sous. Une cravate noire, une longue redingote ouverte, un large pantalon gris à sous-pieds, un chapeau très évasé, à bords sensiblement arqués, — le chapeau à la d'Orsay, — achèvent l'illusion. L'artiste pousse la conscience, le souci du « détail vrai » jusqu'à se munir, dans ces occasions, d'une canne qu'il a fait fabriquer exprès. C'est un jonc dont la pomme est formée d'une tête d'aigle en or, mâchant dans son bec la boule du monde : fac-similé approximatif d'un petit meuble du même genre, cher à l'auguste personnage en question, comme venant d'un oncle... auquel il doit beaucoup.

» Ainsi équipé, notre artiste a mystifié bien des gens. Sa dernière prouesse date de cette après-midi, — on voit si le *Figaro* sait offrir des nouvelles fraîches à ses abonnés, — et sa victime est un homme assez important pour que l'événement fasse beaucoup gloser et un peu sourire. Ce n'est rien moins qu'un des chefs les plus éloquents de l'opposition, un avocat député qui a été honoré d'un mandat multiple aux dernières élections. Le farouche tribun, tout le monde le remarquait, s'était fort adouci depuis quelques mois ; aujourd'hui une rencontre a été ménagée dans une maison voisine des Champs-Élysées. Elle a duré une heure. Les deux interlocuteurs se sont séparés enchantés l'un de l'autre. L'apprenti ministre avait merveilleusement parlé et le pseudo-César avait écouté dans la perfection : on sait que c'est un des talents de son modèle. On dit que, dans son entraînement de néophyte, l'orateur a baisé ou cru baiser la main du maître. Transmettons cet hommage à qui de droit. Reste à savoir si l'auguste personnage tiendra les promesses de son sosie et si cette entrevue carnavalesque aura des suites dans l'histoire. Demain, la moitié des journaux de Paris va crier à « la grande trahison de M. de Mirabeau ». Pour nous qui, à l'exemple de notre patron, refusons de prendre les choses au tragique, contentons-nous de nous divertir et de marquer les points. »

Renneval resta un moment sur la banquette de velours où

il s'était laissé tomber, blême, hagard, les traits convulsés, dans une abjecte agonie de terreur, terrassé, écrasé, incapable de mouvement, de parole et même de pensée. Cet état d'inertie dura seulement quelques secondes. Il se redressa furieux, ivre de rage, bégayant des mots sans suite et accouplant aux mots les plus grossiers et les plus injurieux de la langue du peuple le nom de la femme qui l'avait trompé.

— La misérable!... Je vais la châtier... à la face de tous!

Il s'élança comme un fou dans l'escalier qui menait aux premières loges. Alban le suivit, épouvanté à l'idée de l'effroyable scandale, de l'ignoble scène qui allait se passer là devant tout Paris... Et c'était lui qui, sans le vouloir, aurait amené la catastrophe!... Presque aussi troublé que son maître, il s'efforçait de le rejoindre, l'appelait d'une voix étranglée :

— Monsieur Renneval! monsieur Renneval!... Je vous en supplie...

Au bruit de leurs pas précipités, que l'épaisseur des tapis ne suffisait pas à assourdir, une loge s'ouvrit, des têtes curieuses se montrèrent. Deux ouvreuses qui causaient assises près d'un vestiaire se dressèrent en les voyant passer l'un derrière l'autre. Elles eurent chacune une pensée différente :

— Un voleur! cria l'une.

— Le feu! murmura l'autre.

Renneval atteignait presque la loge de Sabine. Brusquement il s'arrêta et se retourna vers Alban. La rapidité de sa course avait suffi pour dégager son cerveau et lui rendre le pouvoir de raisonner.

— Je suis stupide, dit-il. Ce n'est pas cela qu'il faut faire. Cet homme est ici : il fait partie de l'orchestre. Allons l'attendre à la porte... Mais dépêchons-nous, car le spectacle finit.

« Une provocation! un duel! pensa Vernier. Soit! Cela vaut déjà mieux. »

Sans dire mot, il accompagna Renneval jusqu'à la sortie des artistes. Moins de cinq minutes plus tard, les musiciens défilèrent un à un. Le fameux corniste arriva à son tour, sifflotant, les mains dans ses poches, n'ayant plus rien d'impé-

rial dans sa toilette ni dans son allure. A deux pas, Renneval l'apostropha gaiement :

— Votre Majesté daignera-t-elle souper avec son premier ministre ?

L'artiste eut un soubresaut et regarda Renneval d'un air incertain.

— Vous m'aviez reconnu ?

— Je ne veux pas me faire plus fin que je ne suis... J'ai deviné que c'était vous, parce que j'étais prévenu. Un des complices vous avait trahi... Sans cela, — ajouta-t-il avec une bonhomie et une aisance parfaites, — est-ce que je serais venu, voyons ?

— Alors... vous ne m'en voulez pas ?

— Moi ! J'adore les farces... quand elles sont bonnes... et celle-ci est excellente... C'est moi qui vous demande pardon de vous avoir fait poser.

— Le fait est que vous n'étiez pas trop amusant, avec votre politique... moi qui ne peux pas la souffrir !

— C'était ma petite vengeance... Maintenant, mon cher Vernier, il faut mettre un épilogue à ce joli article dont vous m'avez apporté l'épreuve... Donnez.

Avec son claque pour pupitre, sous le réverbère voisin, il griffonna quelques lignes au crayon :

« *P.-.S* — *Minuit*. On nous livre à l'instant le dernier mot de l'aventure. C'est le mystificateur, paraît-il, qui a été mystifié. M. Renneval — pourquoi ne pas le nommer en toutes lettres, puisqu'il nous y autorise ? — avait eu vent de la plaisanterie, et était allé au rendez-vous pour s'amuser. L'épisode du baise-main, où il avait conscience d'avoir dépassé les limites de la charge, devait, dans sa pensée, mettre fin à la bouffonnerie, mais le geste avait été exécuté avec tant de sérieux et de naturel qu'il a été accepté comme sincère. A trompeur, trompeur et demi !...

» A l'heure où nous mettons sous presse, le député et l'artiste soupent ensemble du meilleur appétit. Ainsi finit la comédie. »

Renneval tendit le papier à son secrétaire.

— Tenez, mon cher, portez cela au *Figaro* de notre part, et venez nous rejoindre chez Peter's.

Alors, passant son bras sous celui du musicien :

— Ah ! sire, lui dit-il, comme nous allons rendre la France heureuse, à nous deux !

XIII

— J'ai perdu mes illusions sur Renneval, — dit tristement Alban après avoir raconté l'affaire à Marguerite.

— Alors, cria-t-elle, il est définitivement brouillé avec madame d'Argaud ?

C'est tout ce qui l'avait frappée dans le récit qu'elle venait d'entendre. Le reste lui importait peu... Renneval lui avait affirmé bien des fois qu'il ne voyait plus Sabine. Dans d'autres circonstances, à demi sincère, il avouait la voir « de loin en loin », et il invoquait, pour se justifier, les convenances sociales, ou la toute-puissante raison d'intérêt... Maintenant, tout devait être bien fini entre Renneval et son ancienne maîtresse. Elle saurait que lui répondre, s'il lui parlait encore de « transformer tout doucement Sabine en amie, utile et désintéressée ».

— Brouillé avec madame d'Argaud ? fit Alban. Oui peut-être... Cependant, il ne faut jurer de rien. Cet homme-là se retourne avec une rapidité qui vous confond... Qui s'endort son ennemi peut se réveiller son ami, et réciproquement... Il ne me pardonnera jamais le service que je lui ai rendu, et moi, je ne peux oublier ce que je sais. La statue avait des pieds d'argile, mon grand homme était un faux grand homme. De mes deux croyances, toi seule me restes.

En disant cela, il la regardait avec une tendresse inquiète et presque timide, où il y avait comme une prière : « Console-moi, rends-moi le courage et la foi ! » Il l'attira vers lui ; elle se laissa embrasser avec un sourire contraint et s'écarta le plus tôt qu'elle put.

Il s'obstinait à l'aimer ; il s'épuisait en efforts pour se faire comprendre d'elle et pour la comprendre. Jamais il ne l'avait sentie vibrer à l'unisson de ses propres sentiments. Jamais, lorsque s'était posé devant eux un de ces cas de

conscience, un de ces problèmes, à la fois vulgaires et profonds, qui surgissent des circonstances les plus communes de la vie, elle n'avait laissé échapper le mot qu'il espérait et qu'il attendait, jamais elle n'avait eu un élan d'enthousiasme ou un geste de dégoût. Le soir, malgré sa fatigue, il avait souvent essayé de lui lire tout haut les auteurs qu'il aimait, mais il s'arrêtait, découragé, au premier bâillement de la jeune femme. Il voulait qu'elle lui fît de la musique. Elle lui dit, naïvement étonnée : « Comment !... Pour nous deux tous seuls ?... » Et il n'y revint plus.

Il était obligé de s'avouer qu'entre eux l'intimité d'âme décroissait au lieu de grandir. Même sans aucune preuve matérielle, un expert en psychologie féminine eût deviné, à mille traces subtiles, la présence et l'influence d'un autre homme dans la pensée de Marguerite. Alban n'eut pas un instant le soupçon des événements qui avaient suivi la visite de Renneval au Mé. Il mit les perpétuels voyages à Paris et à Versailles sur le compte du désœuvrement, de ce vague ennui qui la poussait à chercher des distractions hors de chez elle. Vers ce temps, il avait noté avec joie un retour de l'ancienne bonne humeur et des manières affectueuses à son égard. Puis, à mesure qu'elle s'habitua à cette double vie, elle prit moins de précautions, le trompa avec moins d'art. Alors revinrent les paroles sèches et les longues bouderies.

Un jour, il rentra de Paris inopinément, au moment où elle allait sortir.

— Il faisait si beau ! lui dit-il. Je me suis laissé tenter. Allons courir dans les bois. Nous emmènerons le petit. Nous nous asseoirons à l'ombre et je te lirai *Salammbô*, que j'ai achetée...

— Quelle drôle d'idée tu as eue de quitter ton travail ! Enfin cela te regarde !... Mais je ne veux pas que l'enfant sorte : le temps n'est pas sûr. Quant à *Salammbô*, je te remercie bien. Les journaux disent que c'est ennuyeux à périr. Tu peux le lire tout seul.

— Avoue donc que tu avais d'autres projets.

— C'est vrai. Je suis obligée d'aller à Versailles. J'ai des courses à faire rue de la Paroisse.

— Remets-les à demain.

— Ce sont des choses pressées. D'ailleurs, j'ai commandé la voiture et le père Jaudouit sera furieux qu'on ait retenu son cheval pour rien.

— Et si j'allais à Versailles avec toi?

— Ah! non par exemple!... Comme c'est agréable pour une femme qui va acheter quelque chose dans un magasin d'avoir son mari derrière elle! C'est d'un bourgeois!

— Ne sommes-nous pas des bourgeois? dit Alban avec un sourire. Et de très petits bourgeois, même!

— Soit! mais si je dois accepter l'humble situation qui m'est faite, je ne suis pas absolument forcée de me rendre ridicule dans les boutiques.

— Va seule, puisque tu y tiens!

— Certainement, j'irai seule!

Elle rentra dans la maison, laissant Alban dans la cour avec Apolline, qui avait entendu la scène.

— Tu te laisses traiter comme ça? dit la vieille bonne.

— Voyons, Pol, ne t'en mêle pas. N'envenime pas nos petites difficultés de ménage. Marguerite est aigrie, elle souffre. La vie qu'elle mène ici lui paraît mesquine. Elle est ambitieuse, ce n'est pas un crime... Moi aussi, je suis ambitieux; du moins, je l'étais... Et puis, de voir son enfant infirme, ça la rend impatiente, irritable.

— Si elle tient à son enfant, pourquoi est-elle toute la journée loin de lui?

— Précisément parce que ce mal qu'elle ne peut guérir l'exaspère... Tu ne comprends rien à ces caractères-là.

— Je ne comprends rien? Peut-être. Pourtant je savais ce qui arriverait. Car je te l'avais dit, tu te souviens, qu'elle n'était pas faite pour toi. Je savais aussi qu'elle te changerait, qu'elle te rendrait semblable à elle.

— Tu abuses, Apolline! C'est mal de parler comme tu fais là.

« Semblable à elle! » Ce mot le frappa. Était-il vrai que, ne pouvant l'élever vers lui, il descendait vers elle? La vie faisait-elle déjà en lui son œuvre détestable, minant ses convictions et emportant chaque jour un atome de sa force morale? Devenait-il un indulgent, lui qui avait toujours pensé que l'indulgence est la préface de la corruption?

A ce moment, Marguerite ouvrit la fenêtre de sa chambre :

— J'ai ordonné à Toussaint de dételer, dit-elle, je n'irai pas à Versailles.

— Tu vois? fit Alban avec un accent de reproche à sa vieille nourrice, qui rentra dans la cuisine en haussant les épaules.

Marguerite n'avait point renoncé à son voyage par esprit de soumission ou dans le désir de plaire à son mari, mais elle avait craint que l'idée ne lui vînt de la suivre et de vérifier où elle allait. Toute la journée, elle resta enfermée dans sa chambre, rongeant son frein et s'irritant à la pensée du rendez-vous manqué. Sa colère dévorée, elle baigna son visage, mit une autre robe et descendit calme, souriante, reposée, comme si elle ne se souvenait de rien.

Pendant de longs mois, aucun changement apparent ne s'était produit dans la santé du petit Henri. Mais, vers l'automne de 1868, ses forces déclinèrent visiblement. Non seulement il ne devenait pas plus habile à se servir de ses membres inférieurs, mais toutes ses fonctions semblaient se ralentir. On osait à peine manier ce pauvre petit corps, effrayant de maigreur, dont le dos s'ulcérait et dont les jambes inertes, rivées à de rigides armatures, s'ankylosaient. Ni appétit, ni sommeil. D'un imperceptible mouvement de tête il repoussait la nourriture que son père lui offrait avec des supplications et presque avec des larmes : « Rien qu'une bouchée! Rien qu'une cuillerée!... Comment veux-tu devenir grand et fort si tu ne manges pas?... Allons, mon chéri, pour obéir au bon docteur! Pour faire plaisir à ton papa!... » Rien n'y faisait. La nuit, Alban, inquiet de ne pas entendre la respiration de l'enfant, courait pieds nus vers la petite chambre où il couchait près d'eux et qu'éclairait une veilleuse enfermée dans une tour de porcelaine bleu pâle. A la clarté de cette veilleuse, Alban voyait les yeux du petit infirme grands ouverts et fixés au plafond. « Tu ne dors pas? Souffres-tu? » L'enfant ne faisait point de réponse. Alban restait là longtemps, tenant dans sa main la menotte frêle que secouaient des crispations convulsives. Quand il rentrait dans la chambre, il disait à sa femme :

— Le petit est toujours éveillé.

A quoi elle répliquait sans se retourner :

— C'est toi qui l'empêches de dormir...

Alban rapportait de Paris des jouets. Il montrait à l'enfant des images, lui racontait des histoires. Apolline faisait, pour l'amuser, des grimaces et des singeries dont personne ne l'aurait crue capable. Chéniaux — qui fuyait le spectacle de la douleur physique parce que, disait-il, « cela l'affectait trop» — ne s'approchait pas souvent du petit Henri. Olympe Chartier, au contraire, en voyant passer sous sa fenêtre le lit roulant de l'infirme, s'était prise de sympathie pour cette destinée qui ressemblait à la sienne et lui envoyait les plus belles fleurs et les meilleurs fruits de son jardin. Mais l'enfant les regardait à peine. On lui apportait Diamant pour jouer avec lui : le chat, cruellement taquiné, ne s'y laissa plus prendre. Ligotté, impuissant comme il était, le petit malade usait les ressources de son faible cerveau et les misérables forces dont il disposait à inventer de la souffrance pour autrui. Tous les martyrs ne sont pas bons.

Le médecin, ne sachant plus que dire, parla d'un séjour au bord de la mer.

— Dans cette saison? s'écria Marguerite. C'est impossible! L'été prochain, nous pourrons le conduire à Dieppe... ou à Trouville.

— Mieux vaudrait, fit observer Alban, un coin solitaire de la côte, une plage moins bruyante... et moins chère.

— C'est cela : un trou, comme tu les aimes, où tout nous manquera... les conseils, les soins, les remèdes... Cela nous a si bien réussi de vivre dans un trou!

A chaque mot, elle avait pris l'habitude de contredire son mari, hardiment, avec des allusions amères aux fautes déjà commises.

Un soir, — c'était à la fin d'octobre, — Alban, à son retour de Paris, trouva Apolline qui l'attendait sur le seuil.

— Je ne sais pas ce qu'a le petit, lui dit-elle ; il me paraît plus mal aujourd'hui.

— Il faut aller chercher le docteur.

— Je ne voulais pas laisser le petit tout seul; j'ai envoyé un homme : le docteur était en course du côté de Châ-

teaufort, mai il vient de rentrer et, dès qu'il aura dîné, il viendra.

— Tu ne voulais pas laisser le petit seul. Où donc est Marguerite ?

— Elle est partie derrière toi. Elle a dit qu'elle était obligée d'aller à Paris.

— Elle ne m'en avait rien dit, Henri était donc bien... à ce moment-là ?

— Non, il commençait à avoir l'air drôle... Je lui ai fait remarquer... Elle m'a répondu que je ne savais pas ce que je disais, qu'il était mieux qu'à l'ordinaire, plus calme... Moi, je n'ai rien dit... Je sais que tu m'en veux quand je lui tiens tête. Et puis, quand elle serait restée... ce n'est pas elle qui fait du bien à l'enfant !

Tout en parlant avec Apolline, Alban montait l'escalier et entrait dans la chambre du malade. Il s'assit près de son lit, le regarda longuement, et ses yeux, habitués à scruter cette pauvre face ravagée, perçurent, comme ceux d'Apolline, le changement qui s'y était produit depuis le matin.

— Tu as raison, dit-il, Henri n'est pas bien.

Et, se tournant vers l'enfant :

— Souffres-tu ?

Combien de fois la lui avait-il adressée déjà, cette douloureuse question ! Elle ennuyait, d'ordinaire le petit, qui y répondait à peine. Ce jour-là, il dit très doucement :

— Plus beaucoup...

— Tu l'entends. C'est peut-être nous qui nous trompons et Marguerite qui est dans le vrai. Le docteur saura bien nous dire ce qu'il en est. Mais il n'arrive pas !... Il n'en finit pas de dîner, cet homme-là !

Cela semble si étrange que des gens se mettent à table pour manger tranquillement leur dîner tandis que d'autres, à quelques pas de là, les attendent, haletants d'angoisse et comptant les minutes !

La cloche de la grille tinta. Était-ce lui ? Pas encore. C'était un petit garçon qui apportait une dépêche de Marguerite. Rien que ces mots : « Retenue à dîner par père. »

— C'est singulier, fit Alban tout haut. J'ai passé moi-même rue d'Assas pour voir M. Louvet à propos d'une affaire.

Il n'y était pas; Élise m'a dit qu'il dînait en ville. Elle ne m'a pas dit un mot de la visite de Marguerite...

Plus d'une fois les absences de Marguerite avaient été accompagnées de circonstances invraisemblables et contradictoires, mais, au retour, elle expliquait tout d'une façon qui semblait si simple, si naturelle, qu'on s'étonnait de n'avoir pas deviné.

L'entrée du docteur Villette mit fin aux réflexions d'Alban.

Dès le premier regard qu'il jeta sur son malade, du seuil même de la porte, sa figure s'assombrit. D'ordinaire causeur, et des plus vifs, il marcha silencieusement vers le lit et, au lieu de se livrer à son examen habituel, resta immobile, les yeux fixés sur le visage de l'enfant. C'était un grand vieillard maigre, à tournure militaire. Il avait servi comme chirurgien en Afrique. Il avait gardé la grosse moustache grise, les cheveux coupés à l'ordonnance, la gaucherie d'allures et l'incohérence du costume qui caractérisait, il y a cinquante ans, l'officier en bourgeois, surtout il avait gardé le cœur du soldat, non du soldat de bureau ou de café, mais du soldat qui fait la guerre et connaît le dernier mot de la souffrance humaine.

— Eh bien, docteur? — interrogea Alban, effrayé de voir que le médecin ne faisait point de questions, qu'il ne se préparait ni à tâter le pouls de l'enfant, ni à s'assurer de sa température, ni à écouter le battement du cœur ou le mouvement de la respiration.

Le docteur se retourna et lui tendit la main en attachant sur lui deux gros yeux bruns pleins de sympathie:

— Mon pauvre monsieur!...

Tout le sang d'Alban reflua à son cœur et il éprouva l'effroyable sensation d'une chute dans le vide. La plus abominable des douleurs humaines, la douleur contre nature qui enchérit sur toutes les cruautés de la vie et qui viole, en quelque sorte, les lois de l'espèce, elle était là, dans cette simple phrase: « Mon pauvre monsieur!... » Elle entrait comme un coin dans sa chair saignante. Alors il arracha sa main de cette main qui le serrait d'une rude et amicale étreinte, comme si c'eût été l'étau où était prise sa destinée.

— Mais non... c'est impossible ! Voyons, docteur ! Il n'est rien arrivé. Ce matin, il n'était pas plus mal.

Et comme le médecin se taisait :

— Sûrement, vous ne voulez pas dire... que tout... tout soit fini ?

Le docteur Villette, qui avait coupé des bras et des jambes sur le champ de bataille, annoncé leur fin à des amis qui l'interrogeaient, recula devant cette douleur exaspérée et n'osa lui signifier l'arrêt.

— Mon Dieu, dit-il, on peut toujours espérer... en un miracle. Tant que le malade est là... Je reviendrai demain matin.

Comme ils descendaient l'escalier :

— Madame Vernier n'est donc pas là ?

— Non. Elle est allée à Paris... Elle ne savait pas... Je l'attends de minute en minute.

Le docteur eut encore un regard de pitié profonde, devinant d'autres douleurs dans cette jeune vie dévastée. Il serra encore la main d'Alban :

— Ayez bon courage. A demain !

Et il disparut, dans l'ombre du chemin qui descendait vers Jouy. Alban remonta vers la chambre de l'enfant et reprit sa place près du lit.

— Un miracle ! dit-il lentement et comme s'il pensait tout haut. Tu crois aux miracles, toi, Apolline ?

— Bien sûr que j'y crois !... Seulement... les miracles... c'était autrefois.

— Si Dieu a pu faire des miracles autrefois, pourquoi n'en ferait-il pas aujourd'hui ?

— Bien sûr qu'il le peut... s'il veut !

— Et pourquoi ne voudrait-il pas ? Les miracles sont tout aussi nécessaires qu'autrefois... plus, même ! Tiens, Apolline, si Dieu sauve mon enfant cette nuit, je serai plus croyant que toi.

— Ah ! dit gravement la vieille femme, il fallait croire *avant*. Rappelle-toi : Notre Seigneur Jésus-Christ a guéri la fille du centurion, parce que le centurion avait cru en lui.

Alban baissa la tête, puis la releva presque aussitôt :

— Mais toi, Pol, tu as la foi. Est-ce que tu ne pries pas ?

— Je prie pour remercier Dieu des grâces qu'il nous fait.

Alban reprit avec amertume :

— Les grâces qu'il nous fait !...

— Sans doute !... C'est lui qui sait ce qu'il nous faut. Nous, nous ne le savons pas plus que le pauvre petit qui est couché là.

— Alors, s'il nous le prend, que diras-tu ?

Elle hésita un moment, puis répondit avec fermeté :

— Je dirai ce que j'ai dit lorsque j'ai perdu dans la même semaine mon homme et mon petit enfant : « Que la volonté du Seigneur soit faite et que son nom soit béni ! »

— Tais-toi. Elle est atroce, ta religion ! Tu adores un assassin. Si ton Dieu existe, sa méchanceté, sa scélératesse est infinie comme son pouvoir.

Et, s'irritant de plus en plus, arrivé au paroxysme du désespoir, il cria :

— Bourreau de tes créatures, toi qui nous donnes des enfants et qui nous les retires, toi qui crées des cœurs de père pour les déchirer, je ne suis qu'un ver de terre, mais je te maudis dans ton éternité et dans ta gloire !

De nouveau, le silence régna dans la chambre. Au dehors, les arbres du jardin pliaient, en grinçant, sous la rafale. Le vent grondait dans les cheminées ; les vieilles fenêtres avaient de brusques tressaillements, de violents soubresauts comme si une main invisible allait les ouvrir. Puis le calme se faisait, un calme profond, accablant, qui permettait d'entendre le cri d'un oiseau nocturne, au fond des bois.

Comme Alban était penché vers le lit, l'enfant murmura ce mot :

— Père !

Son petit bras essaya de se soulever et de s'accrocher au cou d'Alban, mais la force lui manqua. Alors, d'une voix haletante, faible comme un souffle :

— Père... prends-moi... embrasse-moi...

C'était la première fois qu'il appelait une caresse, le premier signe de tendresse qu'il eût jamais donné. En même temps, Alban crut voir dans ses yeux la pensée, le sentiment qu'il y avait si souvent et si vainement cherché. La petite

âme qu'on avait crue absente ou endormie s'éveillait-elle à ce moment suprême, à l'heure de partir? Le cœur d'Alban se brisait à cette pensée. Collant sa joue à la tête de l'enfant moribond, il l'étreignait convulsivement. Apolline voyait son dos, ses épaules, son corps tout entier soulevé par un énorme sanglot, régulier comme un râle d'agonie.

Ce même soir, vers minuit, M. Chéniaux, enveloppé d'une vieille houppelande, le cou pris jusqu'aux oreilles dans un épais cache-nez que rejoignait un bonnet de loutre profondément enfoncé sur la nuque, son ancien fusil de garde national dans une main et une lanterne sourde dans l'autre, se tenait à l'affût près de la haie qui séparait de la route le bout de son jardin. Deux de ses poules de Cochinchine avaient été étranglées. Un de ses plants de roses — celui où se trouvaient ses plus admirables « maréchal Niel » — avait été saccagé. Qui avait fait le coup? Un renard? Un maraudeur? Les gens du pays, à l'en croire, étaient si méchants, si désireux de faire de la peine aux bourgeois !... Pour sauver ses poules et ses roses, Chéniaux était capable de tout, même de risquer un rhume. C'est pourquoi, en dépit de tous les préceptes de Cornaro, il s'était posté dans un interstice de la haie, le feu de la lanterne bien couvert, mais prêt à darder au moment favorable un rayon aveuglant sur le malfaiteur ou l'intrus... Il était là depuis une heure; ses membres se raidissaient dans cette posture gênante; il avait froid et, de plus, commençait à avoir peur. Son fusil ne le rassurait qu'à moitié : qui sait si l'ennemi ne serait pas plus fort et mieux armé? Autant valait remettre la chose au lendemain et se faire accompagner du garde champêtre : avec une pièce de vingt sous et un verre de vin, le bonhomme serait à ses ordres... Déjà Chéniaux avait fait quelques pas vers la maison lorsqu'il entendit marcher sur le chemin. Un pas léger et comme furtif. Brusquement il s'arrêta, serrant son fusil, très mal à l'aise. Une voix l'appelait avec précaution :

— Monsieur Chéniaux ! monsieur Chéniaux !

— Qui est là?

— C'est moi.

— Qui, vous?

— Votre voisine, madame Vernier. Abaissez donc votre fusil. Est-ce que vous êtes fou ? Vous allez me tuer !

— Ah çà ! ma chère dame, que diable faites-vous toute seule par les chemins à cette heure-ci ?

— Un accident... J'étais avec Toussaint : nous avons versé.

— Ah bah !... Vous n'êtes pas blessée ?

— Non, pas que je sache... Une ou deux égratignures.

— Et Toussaint ? Où est-il passé ?

— Je ne sais pas. Je suis revenue en courant, comme j'ai pu.

— C'est drôle !

Brusquement Chéniaux démasqua la lanterne et projeta la lumière sur la jeune femme. Sa figure était souillée de sang et de boue. Sa robe était en lambeaux, son corsage arraché, et des marques rouges marbraient sa poitrine. Vivement, Marguerite se rejeta dans l'ombre.

— Vous ne me dites pas la vérité ! cria Chéniaux. Vous n'avez pas versé.

— Eh bien... non, je n'ai pas versé. C'est ce misérable Toussaint...

— Il a voulu ?...

— Oui.

— En effet, dit Chéniaux, très intéressé, j'avais remarqué qu'il vous regardait d'une certaine manière.

— Cela date du jour de mon mariage, d'un baiser qu'il m'a vu donner par mon mari... Je le savais, mais je ne croyais pas qu'il oserait...

— C'est l'histoire des dompteurs : on finit toujours par être mangé... Enfin, comment est-ce arrivé ?

— C'était en haut de la montée de Chaville. J'étais à peu près endormie. Je m'aperçois que nous n'avançons plus et je dis, sans ouvrir les yeux : « Eh bien, Toussaint, qu'est-ce qui arrive à Grimaud ?... » Je n'avais pas fini que je sens son haleine sur ma figure. Il m'a presque étranglée. J'ai dû perdre connaissance, oui, je crois bien que j'ai perdu connaissance. Il m'a peut-être crue morte !

— Et... est-ce que ?...

— Oh ! assez de questions !.. Probablement, j'ai sauté

hors de la voiture... mais je ne me rappelle plus comment... J'ai couru comme une folle devant moi et j'ai eu la chance de ne rencontrer personne... Maintenant, que faire ?

— C'est bien simple. Rentrer chez vous et, demain matin, prévenir la gendarmerie. On le rattrapera dans quelque cabaret des environs.

— C'est précisément ce que je ne veux pas !

— Vous ne le dénoncerez pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce qu'il me répugne de faire envoyer au bagne un malheureux qui n'a pas conscience de ses actions.

— C'est un beau sentiment !... Et puis... Toussaint en sait un peu plus long qu'il ne faut sur tous vos petits secrets, avouez-le.

Marguerite ne pouvait voir la figure de Chéniaux, mais elle sentit, au ton acéré de sa phrase, qu'elle faisait fausse route en comptant sur son amitié. A diverses reprises, prudemment, vaguement, sans en avoir l'air ou du moins sans se compromettre à fond, avec des façons semi-plaisantes, il avait essayé de pousser sa pointe. Accueilli par un éclat de rire, il avait battu en retraite, sans laisser voir aucune mauvaise humeur. Elle l'avait cru résignée, elle s'était trompée. Elle connaissait maintenant qu'une des manières de finir, pour don Juan, c'est la haine des jolies femmes. Cependant elle tenta un effort.

— Écoutez, monsieur Chéniaux, soyez gentil. Je ne vous demande qu'une chose : laissez-moi entrer chez vous un moment, pour me laver la figure, rattacher mes cheveux, remettre mon chapeau droit, devant une glace. Et puis vous me prêterez un châle, un vêtement quelconque qui me permette de rentrer chez moi décemment, d'éviter les questions de mon mari et surtout les yeux d'Apolline... Faites cela pour moi, monsieur Chéniaux.

— Et Rose ?... Vous ne pensez pas à Rose !... Si elle entend une voix de femme dans la maison, à cette heure-ci surtout, elle est capable d'arriver et de faire du train. Vous n'aimeriez pas ça.

— Je ne savais pas que mademoiselle Rose eût le droit d'être jalouse : il paraît que c'est vous qui avez des petits secrets, et ils ne sont pas très jolis... N'en parlons plus.

Elle avait aperçu de la lumière à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, chez mademoiselle Chartier. Sur-le-champ son parti fut pris, et elle s'élança.

— Attendez donc ! essaya de dire Chéniaux qui se ravisait.

Mais déjà, en quelques secondes elle avait traversé la route et, se hissant sur ses pointes, frappait doucement au volet.

Olympe Chartier habitait seule avec madame Bréchet, son ancienne habilleuse, devenue sa garde-malade et sa dame de compagnie. Dans cette profonde solitude où les deux femmes vivaient confinées depuis quinze ans, elles gardaient autant qu'elles le pouvaient les habitudes et les heures de la vie parisienne et même de la vie de théâtre. A la tombée de la nuit, madame Bréchet verrouillait toutes les portes et barricadait toutes les fenêtres. Après quoi, elle revenait s'installer dans le salon, près de la lampe, avec son tricot. On lisait religieusement les échos de théâtre jusqu'au dernier et on les commentait. On rappelait les histoires d'autrefois : « Tu te souviens, tu te souviens?... » — Les deux femmes se tutoyaient. — A minuit et demi on soupait, comme si l'on rentrait du théâtre, et c'était, l'illusion aidant, le meilleur moment de la journée pour la paralytique.

Ce soir-là, madame Bréchet s'était endormie sur son tricot pendant qu'Olympe lisait un roman de quelque élève de Gaboriau, sombre histoire pleine de crimes et d'épouvantes. Elle en était à l'endroit où un honnête policier démasque le « rajah indien », immensément riche et effroyablement dissolu, qui n'est qu'un repris de justice échappé de la maison centrale de Clairvaux, et reconnaît dans la jeune fille dont le misérable allait abuser sa propre enfant disparue depuis bien des années... Elle pleurait en silence sur ce dénouement, lorsque résonnèrent les coups légers frappés au volet. Olympe eut un cri d'étonnement et d'effroi, mêlé d'une sorte de plaisir : c'était la première fois qu'il arrivait quelque chose dans la maison depuis quinze ans.

— Bréchet! Bréchet! on a cogné... Vois donc qui c'est... Oh! que j'ai peur!

Madame Bréchet souleva le rideau, entr'ouvrit la fenêtre:

— Qui est là?

Presque tout de suite, elle entr'ouvrit les volets à leur tour, puis se retourna :

— C'est la jeune dame de là-bas, la mère du petit infirme... mais dans quel état, mon Dieu!

— Cette femme-là trompait son mari : c'était écrit sur sa figure. Il l'aura surprise, il aura voulu la tuer... Va vite ouvrir, Bréchet!

Un instant après, Marguerite entrait dans le salon :

— Excusez-moi, madame, de venir ainsi... Je voulais depuis longtemps vous remercier de vos bontés pour mon petit garçon, mais, je ne sais comment...

— Ne parlons pas de cela... Vous êtes toute tremblante. Qu'avez-vous? Asseyez-vous donc. Là... Bréchet va vous donner un verre de chartreuse. Non?... De l'eau de mélisse? Non plus?... Mais que vous est-il arrivé? Comme vous voilà faite!

— J'arrivais de Paris. A la station, je n'ai pas trouvé la voiture qui vient toujours me chercher.

— Je sais... Toussaint?

— Oui, justement, Toussaint.

Elle eut un petit frisson de dégoût en prononçant ce nom. Puis elle reprit :

— J'ai voulu revenir à pied.

— Seule, à pied, à travers les bois... mais c'est de la folie! Je serais morte de peur.

— Oh! je ne suis pas nerveuse. Malheureusement un homme m'a suivie et m'a attaquée.

Les deux femmes éclatèrent à la fois en cris et en questions : « Un homme? Quelle espèce d'homme? Grand, petit? Vieux, jeune? Un monsieur ou un homme en blouse? Qu'est-ce qu'il voulait? Lui prendre son porte-monnaie? Ou bien...? S'était-elle débattue? Était-elle tombée?... Il cherchait à l'étrangler? Oh! l'horreur!... C'était vrai, tout de même : on voyait les marques!... Et dire que ça s'était passé presque à leur porte!... »

Très énervée, très pâle, à bout de forces, Marguerite répondait ce qui lui venait à l'esprit. Lorsqu'elle se fut un peu dépêtrée de toute cette curiosité :

— Vous comprenez, madame, que j'ai hâte de rentrer chez moi. Seulement, je ne veux pas y rentrer comme me voilà. Il est inutile que mon mari sache ce qui m'est arrivé...

Olympe la regarda, très étonnée.

— Je vous serais bien, bien reconnaissante — continua la jeune femme — si vous vouliez me prêter une grande mante qui cacherait toutes les traces de... de l'accident.

— Comme vous voudrez... Tu as entendu, Bréchet, ce que madame demande?

L'ancienne habilleuse sortit de la chambre pour aller chercher ce qui était nécessaire. Alors Olympe dit à Marguerite :

— Vous ne savez pas toute la chance que vous avez! Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous vous portez bien. Vous avez un bon mari, un petit enfant à soigner. Tâchez de les aimer et de les garder...

Le retour de madame Bréchet, qui revenait avec un manteau sur le bras, épargna à Marguerite la peine de répondre au sermon de la courtisane.

Quelques minutes plus tard, elle sonnait à la grille de sa maison. Elle n'était pas absolument certaine de défier toute investigation, et le cœur lui battit en voyant s'approcher, dans la nuit, la longue et maigre silhouette d'Apolline.

— C'est vous, enfin! dit la servante d'une voix rude.

Marguerite se mit à parler vivement, expliquant son retard, l'absence de la voiture, le retour à travers les bois... Apolline ne répondit pas un mot, et marcha devant elle, ouvrant les portes. Au pied de l'escalier, elle s'arrêta, la laissant monter. A mi-chemin, Marguerite aperçut Alban debout sur le seuil de la chambre de l'enfant.

— Tu m'attendais? Tu étais inquiet? Figure-toi...

Mais lui, la prenant dans ses bras et l'étreignant avec un élan de douleur et de passion :

— Notre pauvre petit! murmura-t-il, notre pauvre petit!

Elle se dégagea, haletante, regarda vers le lit, aperçut ces paupières violettes, ce visage de pierre, cette immobilité qu'il est impossible de prendre pour celle du sommeil.

— Quoi ! Quoi !

— Tout est fini.

Elle tomba à genoux. Il lui semblait qu'une main puissante l'avait saisie par la nuque et jetée à terre, brutalement. Hébétée, sans une larme dans les yeux, elle contemplait le cadavre. Elle se faisait horreur à elle-même, se sentant souillée, indigne d'approcher de ce lit funèbre, indigne de toucher aux restes de son enfant, indigne de le pleurer.

XIV

Le lendemain du jour où le petit Henri alla tenir compagnie à son grand-père le philosophe dans le coin solitaire du Père-Lachaise où il reposait depuis cinq ans, Marguerite envoya à Renneval un billet qui contenait seulement ces mots : « Adieu. Nous nous sommes vus pour la dernière fois. »

Elle était décidée à se tenir parole. De la grande secousse morale qu'elle avait éprouvée, elle s'était vite remise, car elle ne pouvait rester longtemps dans les sentiments extrêmes. Mais elle avait échappé à un danger grave et s'était promis de ne plus s'y exposer. Nature pratique, bourgeoisement ambitieuse, elle n'entendait pas livrer sa vie aux grandes aventures. Elle s'était donnée à Renneval par désœuvrement, par curiosité, par vanité, par jalousie d'une autre femme, mais tous ces sentiments s'usaient par l'habitude et, réunis ensemble, ne pouvaient prévaloir contre l'instinct de la sécurité personnelle. Elle avait mis un pied dans le drame et, vivement, s'empressait de le retirer. Dans les romans et les pièces de théâtre, elle avait toujours vu que la faute se découvre tôt ou tard, que la morale se venge, que la femme déchue reste déchue et porte jusqu'à la fin le fardeau de son passé, le sceau indélébile du péché; elle n'en croyait pas un mot. Elle était persuadée, comme la femme adultère de la Bible, qu'il suffit d'essuyer sur sa bouche la trace des baisers et de dire : « Je n'ai point fait de mal. » Est-ce qu'on se laisse prendre quand on est adroite ? Telle femme qui a eu

un amant sans que personne le sût, se montre une excellente épouse pour son mari pendant le reste de ses jours ; elle arrive même très vite à mépriser « les personnes qui se conduisent mal ». Et il faut que cela soit ainsi, pensait Marguerite. Le bonheur des ménages est bâti au-dessus d'un vaste Campo Santo, où dorment, dans leurs tombes invisibles, une infinité d'adultères inconnus, que rien ne ramènera jamais au jour.

Un petit incident la troubla dans cette paisible conviction. Elle reçut une communication mystérieuse de madame Jobin, qui la priait de passer rue d'Angiviller pour une affaire urgente. Elle hésitait à s'y rendre, craignant d'y trouver Renneval, mais, sur une nouvelle missive, plus pressante, elle vit madame Jobin et apprit que deux ou trois billets, adressés par elle à son amant, étaient restés dans une petite écritoire d'ébène sur la table de la chambre à coucher.

— Donnez ! dit Marguerite en tendant la main.

Madame Jobin sourit :

— Excusez-moi, ma petite dame ! J'aime à obliger, mais c'est trop juste que j'y trouve mon compte... J'ai de la peine à vivre, et je suis bien triste depuis que je n'ai plus les bonnes visites de monsieur et de madame, car la vue de l'amour est une vraie joie quand soi-même on est sensible. Les officiers de la garnison sont trop regardants ; il n'y a rien à faire avec eux au-dessous du grade de colonel... D'ailleurs, je paie les dettes de mon pauvre mari qui a été condamné si injustement pour une malheureuse affaire... Je sais que j'ai tort, mais c'est plus fort que moi ; c'est comme qui dirait un point d'honneur.

Pour ravoir ses billets, Marguerite vendit quatre cents francs un bijou qui venait de Renneval. Un jour, Alban lui dit :

— Je ne te vois plus jamais avec ton bracelet.

Elle répondit :

— Je l'ai perdu en omnibus... Oh ! tu sais, c'était du toc. Ça valait bien douze francs...

Trois mois après, madame Jobin revint à la charge. Elle avait retrouvé d'autres billets dans un secrétaire en palissandre et, « comme les créanciers de son mari devenaient de plus en plus exigeants... » Marguerite fit savoir à Renneval le péril où elle était. Le surlendemain, elle recevait cette lettre :

« Chère, j'ai tout acheté. Dormez tranquille. Je vous aime et je souffre, mais je m'incline. Que votre volonté soit faite... »

Elle soupira et jeta le billet au feu.

Aussitôt après la mort de l'enfant, Alban avait, de lui-même, proposé le retour à Paris. C'était encore une fois le désir de tourner le feuillet où tant de déceptions et de douleurs étaient inscrites et de commencer une page blanche. Elle avait accepté avec empressement. Elle avait hâte d'échapper aux regards observateurs de Chéniaux et d'Olympe Chartier. Toussaint avait été découvert par la police dans un bouge, près de la barrière du Maine, où il s'était réfugié après avoir vendu le cheval et la voiture de son père. Il avait tenu alors des propos incohérents, confessant un crime imaginaire et parlant de la guillotine qui l'attendait : on l'avait enfermé. Mais, comme il était redevenu très tranquille, tout faisait pressentir qu'on le rendrait prochainement à sa famille, et Marguerite ne se souciait pas de le revoir. Ce fut avec un soulagement véritable qu'elle s'installa au quatrième, rue de Clichy.

Alban la regardait, avec un peu d'étonnement, s'intéresser à tous les détails de leur nouvelle vie. Il s'abandonnait lui-même, par moments, à ces impressions heureuses ; mais, d'ordinaire, il était taciturne, concentré, indifférent aux choses et aux êtres qui l'entouraient. Sa pensée était avec l'enfant qui semblait avoir emporté sa gaieté, sa foi en l'avenir. Toujours hésitant entre le barreau et le journalisme, il passait la matinée au Palais et, le soir, rédigeait le bulletin politique d'un journal fondé par Renneval et ayant pour titre : *En Avant*. Il voyait son chef le plus rarement qu'il pouvait et guettait une occasion de s'affranchir d'une protection qui, maintenant, lui pesait. La défiance que Renneval lui inspirait depuis la soirée de l'Opéra avait grandi encore, loin de disparaître. Un jour, il lui avait dit, avec un accent de surprise qui trahissait sa pensée intime :

— Vous retournez chez les d'Argaud ?

Et Renneval avait répondu :

— C'est pour la faire enrager !

Une autre fois, il le vit revenir des courses avec Narcisse Borel. Vernier éclata :

— Je ne vous comprends pas! Comment pouvez-vous mettre votre main dans la main d'un homme qui a voulu vous déshonorer?

— Mon cher, — dit Renneval avec un rire forcé, — je ne sais pas garder rancune aux gens d'esprit... Et puis, entre nous, cela vaut mieux ainsi: je le ménage et je le surveille. Savez-vous que ce petit misérable a une sorte d'influence? S'il ne peut pas faire de bien, il peut faire du mal...

Aux approches des élections de 1869, Alban fit céder son sentiment personnel devant les nécessités de la situation. Ce n'est pas en pleine bataille qu'on épilogue sur le caractère moral du chef. Lorsqu'il suivait la campagne oratoire de Renneval, il lui arrivait d'être repris d'admiration et de retomber sous le joug. Et, sans le vouloir, il essayait encore, sous la triste réalité, de retrouver l'illusion perdue.

Renneval devait clore la campagne par un discours-programme où il résumerait les griefs et les menaces du parti avancé, dont il était maintenant le porte-parole le plus hardi. Alban, qui avait organisé tout le service de presse, ne pouvait manquer d'y assister. Comme il sortait de chez lui pour s'y rendre, un quart d'heure à peine avant le commencement de la séance, une femme qui était arrêtée en face de la porte cochère traversa la rue et l'aborda.

Une toilette noire fripée, qui avait quelques prétentions à l'élégance discrète; un petit sac en main, des traits flétris et des yeux âpres sous un voile épais: on rencontre de ces figures-là rôdant sous les arbres autour de la Bourse, en conciliabule avec des courtiers véreux.

— Je ne me trompe pas? Monsieur est bien M. Alban Vernier? dit la dame avec un sourire aimable.

— Oui, madame, mais je suis attendu, je suis déjà en retard, et je n'ai pas une minute à perdre.

— Oh! monsieur, rien qu'un mot... Il y a huit jours que je vous guette... Monsieur, j'ai été dans le commerce... dans le commerce des dentelles... Mon mari a eu des malheurs. Il a été victime d'une erreur de la justice. Tous les voisins le savent bien. Il y en a un qui me disait...

Alban l'interrompit. Il avait d'abord cru qu'on en voulait à sa bourse, mais il ne doutait plus qu'il n'eût affaire à une cliente.

— Madame, lui dit-il, vous viendrez me conter votre affaire demain matin entre dix et onze. En ce moment, c'est impossible. Je vous répète qu'on m'attend...

Et il fit signe à un fiacre vide qui passait. Mais la femme lui saisit le bras,

— Vous avez tort, monsieur. C'est très important... pour vous.

— Pour moi ?

— Oui, monsieur, pour vous... et pour madame Vernier.

— Vous connaissez ma femme ?

— J'ai cet honneur-là... Monsieur, je commence par vous dire qu'il ne faut pas être trop sévère pour les jeunes dames. Mon Dieu, nous savons ce que c'est, nous avons passé par là... On est jeune, on a une inclination, on se laisse entraîner... Après, on est bien fâchée... Le mieux est encore de passer l'éponge, n'est-ce pas donc ? Seulement, voilà ! On a écrit des lettres... où il y a des petites choses... ennuyeuses. Ces écritures-là, ça traîne ; c'est désagréable pour un mari... On aimerait à brûler ça soi-même, pour être sûr qu'il n'en reste rien. Alors, si une personne honnête et dévouée vous rapporte ces petits papiers, on lui dit de bonne amitié « Madame Jobin, je vous suis obligé. Vous avez du tourment, rapport aux dettes de votre mari que vous tenez à payer, parce que vous avez du cœur, et de la délicatesse, et de tout ça... Eh bien, vos dettes, je vous les paie, pour ne pas être en reste avec vous. »

— Qu'est-ce que vous me chantez là, misérable ? Qu'est-ce que le nom de ma femme vient faire dans votre stupide histoire ?

Madame Jobin ouvrit prestement son sac, y plongea la main, en tira une lettre et l'éleva vers la figure d'Alban, en lui montrant une ligne entre deux doigts : « Mon chéri, je suis sûre que tu n'as... »

Alban devint affreusement pâle. Ce fut à son tour de saisir le bras de madame Jobin.

— Montez avec moi, lui dit-il impérieusement.

La salle Barthélemy était située dans une petite rue parallèle au boulevard, près de la place du Château-d'Eau. C'était

une salle de concert ou de spectacle, avec une scène, un orchestre et deux ou trois rangs de galeries en amphithéâtre. L'hiver, on y donnait des bals masqués. La décoration de la salle, les peintures grossières et fanées, — guirlandes de fleurs, amours dansants et autres attributs carnavalesques, — suggéraient l'idée du plaisir populaire et de la débauche à bon marché, Mais, en ce moment, toute cette friperie contrastait avec le caractère sévère, l'aspect presque menaçant de l'assemblée. Deux mille hommes étaient là, entassés, du parquet au cintre. Rien que des redingotes noires, des jaquettes sombres et, en haut, quelques blouses. A mesure que la ruche s'emplissait, le bourdonnement grossissait d'autant, et le bruit de toutes ces voix mâles montait sans cesse, s'enflait en tempête. Il y avait déjà de l'émotion et de la bataille dans l'air. Les jeunes vibraient, tressaillaient de tous leurs nerfs; les vieux souriaient, semblaient dire : « Voilà les grands jours qui reviennent ! » Les hommes connus du parti venaient prendre place l'un après l'autre sur l'estrade. Quelques-uns étaient les vivants fétiches de la Révolution : ceux-là, on les acclamait. Un monsieur était assis à part, ceint d'une écharpe tricolore, l'air un peu raide et gêné. Personne ne lui parlait et, quand les regards s'arrêtaient sur lui, ils n'exprimaient que la haine et la colère. C'était le commissaire de police chargé de surveiller la réunion et d'intervenir si la loi était violée. Çà et là, couraient les reporters, le carnet à la main. Dans la salle, on criait les journaux rouges et surtout le journal de Renneval, *En Avant!*

L'heure était passée, et la salle s'impatientait, commençait à piétiner lorsque les principaux membres du comité firent ensemble leur entrée. Renneval parut le dernier et fut l'objet d'une ovation enthousiaste. Le président et les assesseurs ayant été proposés et votés au milieu du brouhaha, la parole fut donnée à l'orateur. D'un geste, il fit enlever une petite table qui avait été préparée pour lui servir de tribune, et s'avança sur le devant de la scène. Il était vêtu de noir et boutonné jusqu'au menton ; la seule blancheur visible était celle du col, qui encadrait sa figure d'un étroit liséré blanc. Il se tint debout, les bras croisés, dans une attitude méditative, parcourant et maîtrisant la foule du regard pendant que le silence s'établissait, un

silence religieux qui, à lui seul, était déjà émouvant. Et sa voix s'éleva dans ce silence, pure et sonore, prenant par degrés de la chaleur et de la force.

Il parla d'abord des conquêtes accomplies depuis la dernière période électorale :

— Je sais bien, dit-il, sombrant sa voix, la chargeant d'amertume et de mépris, je sais que ces conquêtes, certains hommes s'obstinent à les appeler des bienfaits, mais je ne les écoute pas, je ne les crois pas. Citoyens, pas de respect, pas de gratitude! Vous ne devez rien qu'à vous-mêmes. Ces libertés qu'on prétend vous avoir données, elles étaient à vous et elles vous avaient été soustraites ; vous les avez reprises et vous en reprendrez bien d'autres. Il vous les faut: vous les aurez.

Ce fut là qu'éclata le premier applaudissement.

— A d'autres de pactiser avec un gouvernement pourri!...

Le mot, accentué violemment, souleva de furieux bravos, au milieu desquels on entendit une voix grêle qui protestait. Aussitôt la salle fut debout, insultant le représentant de la loi.

Renneval étendit le bras et calma l'orage :

— Monsieur le commissaire de police, dit-il en souriant, ne veut pas que je traite de pourri le gouvernement qui l'a envoyé dans cette enceinte. J'ai envie de lui proposer « gouvernement malade », mais je crains que ce mot ne répugne encore à sa délicatesse. En effet, c'est un gouvernement qu'il est difficile de qualifier. Je dirai : « le gouvernement » tout court, et je laisserai à vos consciences le soin de trouver l'épithète vengeresse qui lui convient. (Applaudissements frénétiques.) Je reprends. A d'autres de pactiser avec ce gouvernement qu'aucun adjectif ne peut caractériser ! A d'autres de chercher je ne sais quel terrain d'entente, de vouloir rapprocher ces deux choses que Tacite déclarait déjà inconciliables, — *res olim dissociabiles*, — l'Empire et la Liberté... J'espère que Tacite échappera aux censures de M. le commissaire de police... à moins qu'il ne se considère comme chargé de veiller sur la réputation de Tibère. (Rires ironiques. — Le commissaire fait un geste bon enfant pour désarmer la foule.) Ceux qui prennent ce long détour pour arriver à la liberté sont peut-être de bonne foi. (Voix diverses : *Non, non, ce sont des traîtres!* Ils sont peut-être de bonne foi, mais je crains qu'ils ne s'égarent en route et ne retrou-

vent jamais le vrai chemin. Or, le vrai chemin, c'est celui qui va droit au but! (Rires et applaudissements.) Pour moi, messieurs, en face de ce qui existe, je veux tracer le tableau de ce qui devrait être, de ce qui sera si vous êtes patients, si vous êtes courageux, si vous êtes unis, de ce gouvernement idéal dont il ne m'est pas permis de prononcer le beau nom. Mais, comme le héros de cette tendre chanson, née sur les lèvres du poète cher à la jeunesse, nous serions capables de mourir pour celle que nous aimons, sans la nommer.

La salle répondit par un immense cri de « Vive la République! » qui se termina en éclat de rire à la vue du petit homme à ceinture tricolore, debout et gesticulant sans parvenir à faire entendre une seule parole. Encore une fois, Renneval calma le tumulte et, se tournant vers l'infortuné magistrat, recommença à jouer avec lui comme le chat avec la souris :

— Ces messieurs, dit-il, n'ont pas la discrétion de Fortunio. Il faut leur pardonner un moment d'oubli : ils ne le feront plus!... D'ailleurs, la République dont il s'agit n'est pas une république de chair et d'os, qu'on puisse fusiller et mitrailler, c'est la Salente de Fénélon, l'Utopie de Thomas Morus, c'est le rêve, le fantôme chéri qui hante nos âmes. En un mot, c'est l'idéal, et on n'empoigne pas l'idéal, monsieur le commissaire!

Ce fut une nouvelle explosion de bravos. Alors l'orateur, en paroles ardentes, commença à tracer l'image de cette République de l'avenir :

— Et, tout d'abord, messieurs, je vois disparaître ces gros, ces énormes, ces monstrueux budgets qui nous écrasent. *(Très bien!)* Savez-vous, messieurs, que le nôtre, à l'heure où nous sommes, approche de deux milliards? (Cris : *C'est honteux! C'est intolérable!)* Oui, vous avez raison, c'est intolérable... Eh bien, messieurs, sous la... sous le gouvernement que nous ne nommons pas, mais que nous admirons et que nous aimons, ces gros budgets sont une impossibilité. *(C'est cela, bravo!)* Et pourquoi? Messieurs, c'est bien simple. D'abord le pouvoir passe des mains des riches à celles des pauvres. Or, la pauvreté est un grand maître qui nous enseigne l'économie. Tel qui a fait régner un ordre strict à

son humble foyer familial sera le meilleur ménager des deniers publics ; tel qui a senti peser lourdement l'impôt sur son modeste revenu, saura mieux qu'un autre, en atténuer la charge pour les classes souffrantes. Surtout, le pouvoir passe en des mains honnêtes. Ah ! messieurs, quelle belle chose que d'être gouverné par d'honnêtes gens !... Plus de népotisme, de favoritisme, de monopoles, de pots-de-vin, de faveurs concédées dans les antichambres ministérielles à des électeurs influents ; plus une seule de ces fraudes qui diminuent sournoisement le rendement de l'impôt et qui font retomber le fardeau, de tout son poids, sur les plus dénués. *(Très bien ! Bravo !)* Tout cela existerait-il, tout cela pourrait-il exister un seul jour sous le gouvernement de notre choix (Cris nombreux : *Non, jamais !)* Toutes ces vilaines choses seraient enterrées dans une même tombe avec la candidature officielle. (Une voix : *Requiescat in pace !* — Rires et applaudissements.)

» Il est un autre mal que supprimerait la République... Je parle de la république de Platon, monsieur le commissaire. (Hilarité.) C'est la plaie hideuse, la lèpre envahissante du fonctionnarisme... Il en est un, de ces fonctionnaires, le plus grand de tous, celui qui transmet sa fonction, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture.., Je ne le nommerai pas (nouveaux rires), mais vous le connaissez, vous êtes payés... non, vous payez pour le connaître. On a calculé qu'il gagne près de cent mille francs par jour, c'est-à-dire plus de quatre mille francs pour chacune des vingt-quatre heures de la journée — car il sert l'État même en dormant... Soixante-six francs soixante-six centimes par minute. Chaque seconde, chaque battement de pendule fait tomber plus d'un franc dans sa caisse. (Exclamations.) Ce n'est pas tout : nous avons leurs Altesses, leurs Excellences, leurs Éminences, leurs Grandeurs, les ministres à cent mille, les sénateurs à trente mille. Il faut payer à tous ces gens-là leur livrée neuve, et Dieu sait si nous en avons, des livrées de toutes les coupes et de toutes les couleurs, depuis la robe violette de l'évêque jusqu'à la soutane du prêtre de campagne !

— A bas les curés ! à bas la calotte !

— Nous avons aussi la robe noire du juge... reprit Renneval.

Une voix glapit, dans une des tribunes :

— Y en a des rouges aussi. Ils sont rien chouettes, ceux-là !

Celui qui avait parlé, c'était un pâlot, avec un accroche-cœur au-dessus de l'oreille et un plastron de clubman émergeant de sa blouse blanche. Il devait avoir ses raisons pour connaître les juges. Renneval ramassa l'interruption :

— Oui, il y en a de rouges. Elles sont très commodes : on n'y voit pas le sang des proscrits.

On applaudit avec passion.

— Enfin il est une dernière livrée : celle du soldat... Messieurs, nous entretenons trois cent mille fainéants qui seraient bien mieux occupés à cultiver nos campagnes, et on prétend que nous n'en avons pas assez. Pas assez de soldats ! Moi, je dis que nous en avons trop. *(Oui, oui !)* A quoi nous servent-ils ? A remplir nos inutiles et coûteuses casernes ? Faites-en des écoles et des hôpitaux. A garder nos maîtres ? Notre amour et notre tendresse n'y suffiraient donc pas ? (Rires ironiques.) A menacer l'Europe ? Elle ne demande qu'à vivre en paix avec nous. Mais si jamais l'étranger paraissait à nos frontières, ce jour-là, messieurs, la France serait debout, frémissante, invincible comme en 93. Pas besoin de vos prétoriens, de vos mercenaires. La République n'aurait qu'à frapper du pied le sol pour en faire sortir des héros, des géants... Croyez-moi, messieurs, la meilleure armée du monde, c'est une nation qui se lève pour venger son honneur ou pour défendre sa liberté !

Quand l'enthousiasme excité par ces paroles fut calmé, Renneval poursuivit :

— Supprimez par la pensée toutes ces sources de dépenses qui sont en même temps des causes de honte et de servitude. Quel allègement à nos misères ! Quel soulagement pour nos consciences ! Voilà pourquoi nous devons tous travailler sans relâche à l'avènement d'un temps meilleur. Pour moi, j'ai voué à cette grande œuvre tout ce que j'ai de courage et d'énergie. Tant que je vivrai, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, je veux combattre avec vous, et s'il le faut...

— Menteur ! dit une voix tonnante.

Tous les yeux se tournèrent vers le point de la salle d'où était tombé le mot terrible. Ceux qui ne pouvaient voir de leur place se dressèrent, retournés ou penchés en avant, allongeant le cou. A la galerie supérieure, un homme se tenait dans l'attitude la plus étrange et la plus périlleuse, debout sur le rebord où s'accoudaient les autres spectateurs, accroché d'une main à une barre circulaire qui courait d'un pilier à l'autre, projetant dans le vide, d'un geste violent et raide sa main restée libre dont le poing, convulsivement fermé, menaçait l'orateur. Cet homme était saisissant à voir, blême, les pupilles dilatées. Un rictus effrayant ouvrait sa bouche, dénudait jusqu'aux gencives ses dents qui s'entrechoquaient.

Renneval leva les yeux et reconnut Alban Vernier. A son tour, il devint livide. Son gosier se sécha d'angoisse, et son front se couvrit d'une sueur glacée... Il recula et balbutia d'une voix étranglée :

— Pouillard ! Pouillard ! va vite !

Déjà Pouillard s'était levé et parlait au commissaire, lui demandant de l'aider.

Le magistrat eut un rapide sourire et répondit :

— Très volontiers.

Il fit signe à un officier de paix qui sortit précipitamment avec Pouillard.

Dans la salle, on criait :

— C'est un mouchard !... A la porte !... Enlevez-le !... Ligottez-le !... Passez-le à tabac !

Mais, loin d'obéir, ceux qui entouraient Alban s'écartaient, terrifiés, et ceux qui étaient au-dessous de lui, dans le parterre, avaient fait de même. Alors, d'une voix qui dominait le tumulte :

— Oui, cet homme ment ! cria-t-il. Il vous ment, à vous, comme il m'a menti à moi. Pendant des années il m'a souri, il m'a tendu la main, il a usé et abusé de mon dévouement et, en même temps, il me volait mon honneur : j'en ai tenu tout à l'heure la preuve dans les mains. Il est né pour trahir. Il y a deux ans, il était prêt à se vendre à ce gouvernement qu'il flétrit, Les conditions du marché étaient arrêtées, le prix de la trahison était convenu. C'est moi qui lui ai révélé qu'on s'était joué de lui. Il n'a jamais eu une parole sincère sur les

lèvres, ni un sentiment vrai dans le cœur... Judas, Deutz, Tartufe, — infligez-lui tous les noms qui expriment la bassesse, le mensonge, la félonie, et vous n'aurez pas encore donné à sa traîtrise le nom qui lui convient !

Les cris de rage éclataient, de plus en plus nombreux.

— Allons donc !... C'est Badinguet qui t'envoie !... Enlevez-le ! Mais enlevez-le donc !

Quelques-uns disaient :

— Laissez-le parler !

Mais les cris hostiles noyaient ces rares manifestations. Le bruit croissait et les paroles d'Alban ne s'entendaient plus que par intervalles. D'ailleurs sa voix, rauque et brisée, ne portait plus ; ses phrases devenaient incohérentes. Il répétait les mêmes mots avec une sorte de désespoir, comme si sa pensée lui échappait.

Renneval attendait toujours, guettait anxieusement l'apparition de Pouillard et des agents dans la galerie supérieure. Ils n'arriveraient donc jamais ? Que faisaient-ils en route ? La vérité est qu'ils montaient les escaliers en courant, suivis d'une foule furieuse qui eût volontiers lynché Alban si on le lui eût donné. Enfin on les vit paraître. Alban, quittant sa situation périlleuse, s'était assis la tête dans ses mains, en proie à une prostration inexplicable. Les agents l'emmenèrent et, de la salle où s'était fait un silence relatif, on entendit les vociférations menaçantes qui saluaient sa sortie. Pouillard remonta sur la plate-forme et glissa quelques mots à l'oreille de Renneval, dont la figure s'éclaira :

— Tu en es sûr ?

— Absolument sûr.

Alors Renneval reprit la parole.

— Messieurs, le malheureux qui a troublé cette réunion fraternelle est un de mes amis les plus précieux et les plus chers en même temps qu'un des plus fermes soutiens de notre parti. Non seulement il ne mérite pas votre colère, mais il est digne de votre pitié la plus profonde : il vient d'être subitement frappé, il y a une heure, d'aliénation mentale.

Un « Ah ! » de surprise et de sympathie douloureuse lui répondit.

— Pardonnez mon émotion... Et pourtant je dois la domp-

ter et trouver dans mon patriotisme la force d'achever ce que j'avais à vous dire. Quand on s'est voué à la sainte cause de la liberté, on lui appartient tout entier. On n'a plus le temps d'être homme, on n'a plus le droit de pleurer!

La fin du discours fut un triomphe.

XV

Un dimanche du printemps de 1870, Marguerite Vernier descendait, à la station de Clamart, du train qui venait de Paris.

Elle était retournée chez son père, qui l'avait reçue de mauvaise grâce et qui ne négligeait jamais une occasion de récriminer contre ce « stupide mariage ». Alban avait été enfermé dans la célèbre maison de santé du docteur Vierzon. C'était ses camarades du journal qui s'étaient cotisés pour subvenir aux frais de sa pension, et Renneval avait inscrit son nom en tête de la liste avec le plus gros chiffre. Apolline était entrée au service du docteur Vierzon ; elle s'était faite la servante des fous pour soigner encore celui auquel elle avait voué toute l'affection de son cœur obstiné et silencieux. Quant à Marguerite, elle se présentait tous les quinze jours à la maison de santé. Ne fallait-il pas pouvoir dire à tout le monde : « Je vais voir », ou : « Je viens de voir mon mari » ?

Ces visites lui coûtaient horriblement ; pourtant, elles se bornaient, d'ordinaire, à un séjour de quelques minutes dans le cabinet du docteur. Elle demandait, en arrivant : « Comment est-il ? » Quand on lui disait : « Il ne reconnaît personne », elle se risquait. Alban lui faisait de grands saluts, lui offrait une chaise, la priait d'exposer son affaire et fermait les yeux pour mieux l'écouter. Après quelques instants de cette navrante comédie, elle s'échappait.

Parfois le docteur disait : « Il a donné, cette semaine, des signes de lucidité. » Jusqu'où allait cette lucidité ? Qui peut sonder le secret de ces chambres de torture, de ces tombes où un vivant est enterré ? Qui sait s'il n'y a pas des

heures où l'intelligence, réveillée tout entière, assiste à sa propre dégradation? Ces jours-là, Marguerite disait :

— Docteur, je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas le courage...

— Comme vous voudrez, madame.

Qu'adviendrait-il si Alban recouvrait la raison? Elle n'osait même pas se le demander. Mais à quoi bon, puisque toutes les paroles du médecin faisaient pressentir, désormais inévitable, un autre dénouement?

Cette fois, comme elle sortait de la station, un homme s'approcha d'elle en se découvrant. Elle poussa un léger cri, et ses joues se colorèrent en reconnaissant Renneval. Ils restèrent, une seconde, en face l'un de l'autre, muets, hésitants.

— Vous me rendrez, dit-il, cette justice que je ne vous ai pas importunée. Vous m'avez signifié votre volonté de ne plus me voir, et, quoi qu'il m'en coûtât, je l'ai respectée.

— Vous avez bien fait, — répondit-elle sans le regarder. — Mais si vous savez où je vais...

— Je le sais.

— Alors, laissez-moi vous dire que vous avez mal choisi le lieu et le moment pour sortir de votre réserve.

Tout en parlant, elle s'était mise à marcher; il marchait à côté d'elle.

— Soit, j'ai tort. Imaginez que je suis amené ici par la sympathie envers un malheureux que j'aimais... oui, que j'aimais... par le remords, par la curiosité dangereuse et morbide qui pousse les assassins à venir rôder dans les environs de la victime. Imaginez (avec une explosion soudaine de passion) que je ne puis vivre sans vous voir, que j'en meurs. (D'une voix humble et découragée:) Imaginez tout ce que vous voudrez. J'ai obéi à une impulsion plus forte que ma volonté... La volonté! Est-ce que cela existe? Sommes-nous autre chose que les jouets du destin?

Elle le regarda de côté, et le trouva vieilli, fatigué, attristé. En ce moment, rien ne marchait au gré de ses désirs. Il avait dépassé quarante ans, et ne sentait plus en lui cette force surabondante, illimitée, qui semblait devoir suffire toujours aux journées de travail et aux nuits de plaisir. Ses créanciers le tracassaient un peu. En politique, les choses allaient mal

pour ses amis les Irréconciliables. Un homme d'un talent supérieur et d'une probité incontestée, non par ambition mesquine, mais pour servir la liberté et la grandeur de la patrie, avait pris, au grand jour, le rôle auquel lui, Renneval, avait osé songer et auquel il avait cru atteindre par de louches intrigues.

Mais, en ce moment, sous son masque de molle tristesse, il cachait des pensées toutes différentes. Il regardait le chaud reflet d'une ombrelle rouge sur la joue fine et pâle de Marguerite, sur son cou délicat et frais; il savourait la volupté d'être seul avec elle dans ce chemin solitaire, par cette journée tiède et lourde, aux dangereuses suggestions.

Après avoir cheminé quelques minutes entre deux vieux murs, sous une voûte de grands arbres, ils débouchèrent sur une petite place de village, en face d'une coquette maison qui, par son style, rappelait les premières années du XVIIIe siècle, mais qui semblait comme honteuse de son élégance au milieu des maussades et vulgaires bâtisses qui l'entouraient et l'étouffaient.

Là vivait jadis un prince de l'Église qui avait l'honneur de gouverner la France. Que de chevaux avaient dû piaffer, que de carrosses décrire leur courbe, en cahotant, sur les pavés inégaux et pointus de l'étroite petite cour entre lesquels l'herbe croissait maintenant!

C'était là.

— Vous n'allez pas entrer avec moi? dit-elle quand ils atteignirent le seuil.

— Pourquoi pas? Pourquoi s'étonnerait-on de vous voir escortée d'un ami?

— Mais s'il vous voyait, lui?

— Il ne me verra pas.

On les introduisit dans le cabinet du docteur Vierzon. Le célèbre aliéniste, alors très âgé, se leva péniblement de son grand fauteuil à oreillettes, souleva son bonnet de velours et salua gravement. Son regard à la fois aigu et trouble, un regard de magnétiseur, se posa lentement sur la jeune femme et sur son compagnon. Il comprit. Sans doute, depuis qu'il maniait les misères de l'âme et qu'il assistait aux supplices de la pensée, ce n'était pas le premier secret de ce genre qui se révélait à lui.

— Monsieur est un ami de mon mari, expliqua Marguerite.

Le docteur s'inclina imperceptiblement.

— Comment va-t-il ?

— Mal. La prostration est très grande. Point d'appétit, peu de sommeil. L'hallucination presque continue. Depuis quelques jours, il est très excité, presque dangereux. J'ai dû le faire transporter dans le clos au bout du parc, maison n° 3. La clef est sur la porte, mais je ne vous engage pas à entrer... surtout si monsieur est avec vous... Excepté cette vieille Apolline, il ne veut personne auprès de lui... Certains rapprochements, certaines associations mentales peuvent produire un choc, réveiller pour une minute des souvenirs qui le rendraient furieux... On va vous conduire.

Ils traversèrent la cour intérieure, laissèrent derrière eux le principal corps de bâtiment et ses annexes. Ils se trouvèrent dans un parc, plein de verdure et de fleurs. Au centre, une petite rivière artificielle dont les eaux grises se cachaient à demi sous les nénuphars. A l'endroit le plus large, une petite île où l'on accédait par un pont rustique. Çà et là des statues mutilées ; entre autres, une Vénus décapitée, qu'un fou obscène avait barbouillée de son crayon. Sous les arbres, de distance en distance, des maisonnettes qui portaient chacune, au-dessus de leur porte, un nom gracieux : Belvédère, Mon Repos, La Retraite, Tivoli. A chacune d'elles était annexé un jardinet bordé d'un treillage. Dans l'un de ces jardinets, un homme sarclait un plant de haricots. Il se retourna, en les entendant passer, et montra une figure rougeaude sur laquelle retombaient des cheveux blancs en désordre.

— Bonjour, bonjour ! leur dit-il d'une voix pâteuse et indécise comme un enfant qui s'essaie à parler.

L'homme qui les conduisait leur dit tout haut :

— C'est un ancien ministre du roi Louis-Philippe.

Une femme passa près d'eux, marchant vite, courant presque, tellement penchée en avant qu'elle semblait devoir tomber à chaque pas. Où allait-elle ainsi ? Marguerite et Renneval la suivaient des yeux. Arrivée au mur, elle s'arrêta brusquement et se mit à marcher dans le sens opposé avec la même hâte fiévreuse.

Leur conducteur dit, du ton d'un gardien de musée :

— C'en est une dont l'enfant a été brûlé vif... Elle va pour éteindre l'incendie... Ça, c'est Marie-Antoinette.

Marie-Antoinette était assise sur un banc ; son étrange toilette rappelait, en la parodiant, une toile bien connue que tout le monde a pu voir dans une des galeries de Versailles. Au salut de Renneval, elle répondit avec une dignité toute royale.

Ils entrèrent dans le clos. C'était un grand terrain en pente où paissaient deux ou trois chèvres. Çà et là quelques arbres fruitiers dont les fleurs blanches et roses achevaient de s'éparpiller sur le gazon. Les maisons, plus petites que celles du parc, portaient des numéros au lieu de noms... L'aspect en était triste, à cause des barreaux épais qui grillaient les croisées. Le n° 3 était tout en haut, à droite.

— La fenêtre est ouverte. Vous pouvez le voir. Il n'y a pas de danger.

Marguerite s'approcha. L'herbe drue étouffait le bruit de ses pas. Elle s'arrêta devant la fenêtre. Renneval hésita un moment, puis, lentement, la rejoignit et regarda par-dessus son épaule.

Était-ce vraiment lui, l'homme dont il avait ruiné la vie? Pouvait-il le reconnaître dans ce vieil homme à barbe grise, aux traits de cire blanche, en qui rien ne vivait, rien ne bougeait, sinon un œil inquiet et farouche qui n'avait plus le regard humain. En ce moment, il suivait avec une attention profonde les évolutions d'une pauvre mouche qui venait de tomber dans une toile d'araignée. Prise au piège, elle se débattait éperdument. A la fin, à bout de force et d'espoir, elle demeura immobile, résignée à son sort. Un affreux sourire passa sur les lèvres décolorées du fou, comme s'il se réjouissait d'avoir une compagne d'infortune, comme si, après sa noble raison éteinte, rien ne demeurait en lui sinon l'animal méchant qu'est l'homme primitif.

Muets et immobiles comme lui, retenant leur respiration, fascinés d'horreur, les deux complices considéraient leur victime.

Tout à coup, il sentit que quelque chose s'était interposé entre son épaule et le rayon de soleil qui la réchauffait. Il

leva les yeux et aperçut les deux têtes l'une auprès de l'autre dans l'ouverture de la fenêtre.

Une stupeur, un ébranlement, un éclair de pensée ; puis un paroxysme de passion et de fureur qui bouleversa cette face tout à l'heure rigide. Alban se dressa, secouant ses entraves, comme pour s'élancer. Il ouvrit la bouche. Aucune parole ne vint, mais seulement un rugissement de bête fauve.

Renneval et Marguerite, oubliant que le malheureux était garrotté, et que de solides barreaux obstruaient la fenêtre, se reculèrent, épouvantés. Ils ne le voyaient plus, mais ils entendaient encore le cri du pauvre fou qui s'étranglait et qui râlait, de plus en plus faible.

A l'angle de la petite maison apparut la silhouette d'Apolline. Elle marchait sur eux.

— Allez-vous-en ! dit-elle.

Et ils obéirent. Elle entra dans la cellule et essuya l'écume aux lèvres d'Alban qui s'était affaissé et pleurait.

Renneval et Marguerite regagnèrent, en se hâtant, la porte du clos. Dans le parc, ils marchaient sans dire mot l'un près de l'autre. Marie-Antoinette était toujours assise sur son banc comme sur un trône ; la mère folle continuait, du même pas, sa terrible course ; l'ancien ministre de Louis-Philippe leur jeta son bonjour idiot, mais ils ne voyaient, n'entendaient plus rien.

— Désirez-vous revoir monsieur le docteur ? demanda celui qui les avait conduits.

— Non, non, c'est inutile ! dirent-ils tous deux à la fois.

Dehors ils respirèrent un peu plus librement. Alors, Marguerite, à demi-voix :

— Il nous a reconnus... Il comprenait, n'est-ce pas ?

Renneval en était persuadé comme elle, mais il répondit avec calme :

— Je ne crois pas... En tout cas, ces spectacles-là vous font du mal. Et à quoi bon vous y exposer ?

— C'est vrai.

— En ce moment, vous êtes toute tremblante. Vous avez besoin de marcher un peu au grand air... Moi aussi, je suis ému... Ce malheureux m'a fait une peine !... Vraiment, c'est affreux, tout cela !... Il faut secouer ces cruelles impressions,

sans quoi, on n'aurait plus le courage de vivre. Marguerite, voulez-vous que nous prenions une voiture à Vanves et que nous allions à l'Ermitage de Villebon?

Marguerite n'ayant pas dit non, Renneval prit son silence pour un consentement. Une heure après, ils étaient assis tous deux dans un des cabinets de verdure les plus discrètement abrités. Le hasard voulut qu'aucun promeneur parisien ne se trouvât, cette après-midi-là, à Villebon. Renneval fit prendre à Marguerite quelques gouttes de madère qui rendirent à ses yeux leur éclat et ramenèrent la couleur naturelle sur ses joues.

— Voyons, dit-il, est-ce que votre père vous attend?

— Papa? Il se moque bien de moi!

— Oh! ces poètes! Toujours dans l'azur!

— Ou plutôt chez son agent de change.

Ils sourirent ensemble.

— Cela va mieux, — fit-il avec bonhomie. — Si nous dînions ici? on n'est pas mal... Voulez-vous?

— En amis, alors?

— Évidemment.

Au dessert, elle lui alluma sa cigarette comme autrefois. Il passa tout doucement son bras autour d'elle et l'attira vers lui. Alors, pendant que, machinalement, ils regardaient le café fumer dans leurs tasses pleines, elle lui dit d'une voix sourde, confidentielle, où se glissait un commencement de câlinerie :

— Dis donc!

Sans y songer peut-être, elle revenait à l'ancien tutoiement.

— Quoi, chérie?

— Si... une certaine chose arrivait...

— Quelle chose?

Elle baissa encore la voix :

— Ce... malheur... que nous craignons?

— Oui. Eh bien?

— Dans ce cas-là... nous serions libres tous les deux... et alors... rien ne t'empêcherait...

— Mais c'est mon rêve le plus ardent, c'est ma volonté bien arrêtée.

— Tu le jures?

— De tout mon cœur.

Ils se serrèrent tendrement l'un contre l'autre.

Ce soir-là, en disant adieu à Marguerite, rue d'Assas, Renneval murmura à son oreille :

— Quelle bonne journée !

XVI

— ... Et maintenant laissons-le dormir dans sa tombe, ce vaillant lutteur, ce fidèle compagnon de nos épreuves. Faut-il le plaindre ou faut-il l'envier ? Ah ! messieurs, vous la connaissez tous, la belle, la mélancolique parole qui ne pouvait naître que sur les lèvres d'un vieillard fatigué d'avoir trop vécu : « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes ! » S'il est un lieu où il soit consolant de la redire et presque nécessaire d'y croire, c'est au bord de cette fosse où vient de descendre un jeune homme frappé avant l'heure et frappé de la plus cruelle des morts, celle qui tue l'âme avant de tuer le corps. A-t-il vraiment été aimé des dieux comme il méritait d'être aimé des hommes ? Je ne sais. Il ne verra pas le grand jour, le triomphe final de la cause à laquelle il avait voué sa vie, mais il ne connaîtra ni les angoisses du combat suprême ni les responsabilités, peut-être les déchirements du lendemain. Lui, du moins, il emporte son rêve sublime que nulle réalité n'a diminué ni avili. Plus d'une fois, quand nous sentirons nos âmes envahies par le découragement, nous évoquerons le souvenir de ce grand cœur, et quand nous aurons fait quelque humble et honnête effort pour servir la liberté, nous nous dirons : « S'il était là, il serait content de nous. » Et quand enfin viendra la victoire, n'oubliez pas, ô mes amis, de mêler une branche de laurier aux pieuses immortelles dont vous parerez sa tombe ! »

C'était au Père-Lachaise, vers le coin nord-est, au pied de la crête ombragée qui forme le sommet du cimetière, près d'un mur alors sans intérêt pour personne, mais qui devait s'appeler dans l'histoire le mur des fédérés. Plusieurs centaines d'hommes, tête nue, s'entassaient sur le chemin, dans

les étroits sentiers et presque sur les tombeaux. Le soleil de juillet éclairait la scène, qui ne manquait point de solennité ni de grandeur.

Quand Renneval eut prononcé ses dernières paroles, une sorte de murmure, douloureusement approbateur, monta de cette foule, seul genre d'applaudissement que comporte un tel lieu. Puis Louvet se posta au bord du chemin et distribua à tous ceux qui se présentèrent des serrements de main convulsifs, des hochements de tête, des airs pénétrés et des yeux au ciel. La foule s'écoula peu à peu. Narcisse Borel, debout sur le trottoir, notait les propos de ceux qui passaient, des lambeaux de phrases dont le commencement et la fin se devinaient :

— Beau discours. La péroraison a un faux air athénien qui est tout à fait...

— ... Louvet? Mais il jubile sous ses airs navrés. Il paraît que son élection est assurée. C'est la neuvième fois. Je me rappelle...

— ...la dépêche de Benedetti. En somme, c'est la guerre et je n'ai pas le moindre doute.

— ...Et le trois pour cent, de un franc vingt... C'est la réponse des primes qui va être jolie! Moi, je m'en f..., j'ai tout lâché hier !...

— C'est vous, monsieur Chéniaux ! — dit Borel, apercevant dans le flot le petit vieux qu'il avait rencontré au Mé, chez les Vernier. — Vous êtes venu voir enterrer ce pauvre diable...

— Oui. En principe, je ne vais jamais à ces machines-là, mais je savais que Renneval devait parler, et dame! c'était piquant !

Les deux hommes échangèrent un ricanement, très parisien.

— C'était donc le secret de Polichinelle, cette histoire-là? fit négligemment Borel.

— Tout se sait. Quand on est voisins de campagne !...

— Moi, c'est mon amie, madame d'Argaud, qui me l'a contée.

— Et puis, continua Chéniaux, ça ne me gênait pas de venir. J'avais des semences à acheter chez Vilmorin.

— Tiens ! Chaumontel. Bonjour, vieux. Comment va?...

Monsieur Chéniaux ; monsieur Chaumontel, sous-préfet de Manosque... Eh bien, Chaumontel, comment ça marche-t-il, là-bas ? Est-ce que ça ne vous paraît pas drôle d'avoir à frayer avec les amis du pouvoir, vous qui les avez tant blagués et chansonnés ?

Et, sans s'inquiéter du lieu où il se trouvait, Borel fredonna :

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir...

Chaumontel, aussi dédaigneux que Borel était impertinent, répondit de sa voix de basse-taille :

— Vous n'y êtes pas, mon bon. Les sous-préfets d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : je ne vois que les ennemis du gouvernement.

— A la bonne heure ! Voilà un souverain qui est bien servi !... Alors, cet habit de sous-préfet, ça ne vous gêne pas aux entournures ?

— Pas du tout... Au commencement, j'étais quelquefois un peu... étonné. Le premier jour que je suis sorti en voiture avec une escorte, pour aller à l'inauguration d'un abreuvoir, quand le portier est venu me dire : « Les gendarmes sont là ! » j'ai eu un mouvement pour me sauver... Dame ! vous comprenez, l'habitude ! Ils m'ont arrêté onze fois !... Mais on se fait à tout, allez !

— Et madame Nini ?

— Vous voulez dire madame Chaumontel.

— Vous êtes marié ?

— Oui, monsieur, à la mairie et à l'église. Il fallait ça... Du reste, madame Chaumontel a très bien pris... Elle est liée avec la baronne de Vendreville, la femme du député. Avant-hier, elle a distribué les prix aux petites-filles de l'école des sœurs... Au revoir, mon petit Borel ; on m'attend à la place Beauvau. Serviteur, monsieur !

— Ainsi finissent les bousingots ! — dit Borel, quand le vétéran des barricades fut à quelques pas... — Et vos roses, monsieur Chéniaux, comment vont-elles ?

— Couci-couci ! monsieur, vous êtes bien bon. D'abord, nous avons eu les vents d'est. Pas d'eau, pas de chaleur. J'ai

bien peur que 1870 ne soit une année terrible... oui, une année terrible pour les roses.

Renneval était monté avec Pouillard dans une voiture de deuil, au milieu de manifestations respectueuses et sympathiques qui avaient pris — ou peu s'en fallait — le caractère d'une ovation.

Dès que la portière fut refermée, Pouillard éclata ·

— Tu sais, tout est fini entre nous.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— J'en ai assez. Je ne veux plus être lié à un homme qui dit des choses admirables et qui en fait d'ignobles.

— Je néglige l'insulte et j'accepte le compliment. Je suis enchanté que mon discours t'ait plu, car tu t'y connais.

— Ton discours est une pure infamie. C'est l'oraison funèbre de la victime par son bourreau.

— Moi ! je suis le bourreau de Vernier ?

— Certes. Tu lui as volé sa femme ; tu l'as torturé, tu l'as fait mourir de chagrin.

— Volé sa femme ! C'est-à-dire que c'est elle...

— Tu vas me dire que tu as été séduit, entraîné. Allons donc !

— Il y a six mois que j'ai rompu définitivement avec elle.

— Parce que tu en es las... Et puis, parce que d'Argaud est très malade et que sa veuve serait un fameux coup de filet pour un besogneux comme toi.

— Je n'ai pas besoin d'elle : il y a assez d'Américaines !... Quant à Vernier, tu es libre de ne pas me croire, mais je l'aimais beaucoup. Je suis très fâché qu'il soit mort.

— Oui, il faut le pleurer : car... sais-tu une chose ? C'est la République que nous venons d'enterrer avec lui.

— La République ? Elle est plus près de naître que tu ne crois. J'ai des renseignements particuliers sur les effectifs, sur l'armement, sur les approvisionnements, sur l'esprit des troupes et l'instruction des officiers. Nous pourrions bien être battus.

— Tant pis !

— Sans doute ! Mais dans ce cas-là, l'Empire !...

Il fit un geste qui voulait dire : « supprimé, escamoté, évanoui ».

Puis, d'une voix tranquille et nette :

— Bismarck pourrait nous consoler de Blücher. Les Prussiens nous ont apporté la monarchie en 1815. Pourquoi ne nous apporteraient-ils pas la République en 1870?

— Et tu la prendrais de leurs mains? Sapristi! tu n'es pas dégoûté!

— Je prends mon bien où je le trouve.

— D'ailleurs, cette République-là, ce ne sera pas la mienne, ni celle du pauvre ami qui est resté là-haut. C'est la République dont on vit, et non la République pour laquelle on meurt... Tiens! il me semble que je la vois exploitée, sucée, dépecée par une nuée de tripoteurs et de parasites, pendant que des pions sans élèves, des médecins sans malades et des avocats sans clients, les décavés, les ratés de toutes ces professions et de toutes les provinces, réunis là-bas au bout du pont, dans ce temple grec que tu connais, feront des phrases et feindront de faire des lois... Cette République-là ne sera pas le coup de balai qu'on attend; elle ajoutera au tas d'ordures et elle l'élèvera à la hauteur d'une montagne.

— Tu dis des niaiseries. La République n'est pas le règne idéal de la liberté et de la justice; ce n'est pas un paradis social et politique.

— Pourtant, je t'ai entendu dire à toi-même...

— En public. La vérité vraie, celle qu'on ne dit qu'à son vieux Pouillard, c'est que le gouvernement républicain est un gouvernement comme les autres et le devoir d'un gouvernement, ne t'en déplaise, c'est de gouverner. Or, gouverner, ce n'est pas toujours facile. On fait ce qu'on peut. La grande affaire, c'est de faire bouillir le pot-au-feu. Sous la République, comme sous l'Empire et sous la Monarchie, il faudra déjeuner, il faudra dîner...

— Et souper, aussi, probablement?

— Pourquoi pas?

La voiture, après avoir descendu la rue de la Roquette et suivi le boulevard du Prince-Eugène jusqu'à la place du Château-d'Eau, roulait sur le grand boulevard. Devant la maison Vachette, ils virent une demi-douzaine de marmitons qui marchaient au pas, criant sur l'air des *Lampions* :

— A Berlin!... A Berlin!...

Autour d'eux, la foule s'amassait, indulgente, sympathique.

— Ces imbéciles-là travaillent pour nous ! dit Renneval.

Et tout à coup, changeant de ton :

— On étouffe dans cette boîte funèbre... Sortons de là-dedans et allons prendre un bock au Café de Suède.

La colère de Pouillard s'était dépensée en paroles amères. Après un moment de révolte, il était déjà retombé dans sa soumission. L'œil morne, éteint, abruti, il murmura machinalement :

— C'est ça, allons prendre un bock... Ensuite, il faudra que j'aille au journal corriger l'épreuve de ton discours.

Quand tout le monde se fut éloigné, Apolline s'approcha de la fosse et s'assit sur une tombe voisine. Ceux qui allaient et venaient remarquaient cette grande femme immobile, enveloppée dans un long châle noir et dont les bandeaux gris dépassaient à peine le petit bonnet de linge.

— Ça doit être sa mère, — dit à son camarade un ouvrier qui gravait en creux des « regrets éternels ».

L'autre fit un geste de doute :

— Elle ne pleure pas...

En effet, elle ne pleurait pas. La lèvre serrée, le sourcil froncé, l'œil sombre et fixe, elle représentait la douleur irritée. Elle ne priait pas davantage, car sa foi ne lui permettait pas d'empiéter sur le domaine de la céleste Justice. Mais elle *lui* tenait compagnie, elle veillait auprès de son sommeil comme elle avait fait tant de fois depuis le jour, déjà lointain, où il avait été remis dans ses bras, pauvre enfant sans mère, dont les yeux ne s'ouvraient pas encore au jour et dont les petits bras, tâtonnant dans le vide, cherchaient quelque chose à saisir, quelqu'un à aimer. Elle l'avait nourri de son lait, elle l'avait sauvé de toutes les petites maladies d'enfance. A quoi bon tout cela ? Elle pensait que, là, dans ce trou, devant elle, sous cette boue que les hommes y avaient rejetée, avec leurs pelles, trois êtres humains, trois destinées inutiles et manquées étaient enfouies. Vaguement, obscurément, à cette âme rudimentaire, mais droite et vigoureuse, se révélait l'abominable et puéril mystère dont nous sommes les victimes : cet atelier d'où il ne sort jamais que des rebuts ou des ébau-

ches, ce gaspillage éternel de labeur, d'amour, de bonne volonté. Des âmes qui avaient été des trésors vivants de pureté, de bonté, de science, disparaissaient sans être connues du monde, comme des lumières qui ont brûlé dans la solitude sans avoir éclairé personne. Pendant ce temps-là les méchants prospéraient. Pour éprouver les élus, ce comble de misère et de persécution était-il nécessaire? Sa conscience se troublait, à la fin, devant le vice triomphant et l'hypocrisie impunie, et elle murmura à demi-voix :

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu fais donc?

Le soleil avait disparu derrière la colline de l'ouest. Le cimetière s'était vidé. Dans le grand massif d'arbres qui domine ce coin solitaire, les oiseaux s'étaient tus. Après le piétinement de tant de pas distraits ou indifférents ; après l'allée et venue des curiosités banales et des fausses douleurs, la paix du soir descendait sur le jardin de la Mort.

Un gardien s'approcha d'Apolline et lui dit doucement :

— Ma bonne dame, on va fermer.

— Ah ! fit-elle en tressaillant.

Elle se dressa, rassembla son châle et, après avoir jeté un dernier regard vers la tombe, redescendit lentement vers la ville infâme.

AUGUSTIN FILON

AU DAHOMEY

— 1892 —

On se souvient qu'en 1892 la France, résolue d'en finir avec Béhanzin, envoya au Dahomey un corps expéditionnaire sous les ordres du colonel Dodds. Dès son arrivée, au mois d'août, il organisa la campagne projetée, déblaya le littoral en faisant bombarder par l'escadrille les villes de la côte : Ouidah, Godomey, Zobbo, Abomey-Kalavi, et refoula les Dahoméens qui l'enserraient autour de Porto-Novo, en les repoussant de Kouti, Tagon, Katagon, Sakelé, Késounou.

La colonne expéditionnaire se mit décidément en marche vers la mi-septembre, remonta la rive gauche de l'Ouémé, appuyée par les canonnières sur le fleuve, dut livrer plusieurs combats, dont l'un, le 19 septembre, à Dogba, fut acharné (mort du commandant Faurax et du lieutenant Badaire). Le 2 octobre, elle passa le fleuve pour se diriger à travers le pays inconnu, par la route de Poguessa, sur Abomey.

C'est à ce moment que s'ouvre ce récit, histoire au jour le jour de la lutte contre les troupes de Béhanzin jusqu'à l'entrée, après la victoire, dans Abomey abandonné. Il embrasse une période d'un mois et demi, presque toute l'expédition, par conséquent. Il ne faut y voir que la notation fidèle, toujours exacte, des impressions d'un témoin, qui raconte ce qu'il a vu.

D. M.

4 octobre.

Vers Poguessa. Depuis plus d'une heure la bataille dure. En plaine couverte, touffue, mangée par la brousse jamais fauchée, où se dressent au hasard, en grand nombre, des

palmiers surtout, des orangers hauts, des citronniers. Paysage uniforme, aussi loin que la vue s'étend. Les sections déployées de la Légion étrangère et de Tirailleurs sénégalais font face aux Dahoméens invisibles, dissimulés dans la hauteur des herbes, sans parvenir à les déloger. La fumée de leurs coups de fusils plane dans l'air, là-bas, à trois ou quatre cents mètres. Et c'est là, où ils sont vraisemblablement, que se concentre le feu des nôtres. Les balles pleuvent dru, faisant vibrer l'air aigrement, d'un sifflement aigu, bref.

A l'aile gauche, sur le front, la 5e compagnie des Sénégalais, à genoux, s'acharne en salves compactes, répétées sans cesse. Le sous-lieutenant Mouveaux, le grand blond, en pince-nez, aussi gentil que brave, très gentil, donc très brave, commande debout. Je fais le coup de feu avec les hommes. Du côté des Dahoméens, dans une éclaircie, terre rase, sans herbe, un nègre passe au galop preste, fusil en mains, les reins pliés, se faisant minuscule, et s'arrête derrière un palmier, quinze mètres plus loin. Ainsi à couvert, il ouvre le feu sur nous. J'ai vu son jeu. Une envie irrésistible de viser son palmier protecteur me saisit. Je tire. Et tandis que, la crosse à la cuisse, je jette l'étui de cartouche, et recharge, je regarde pour juger mon coup de fusil. Un second noir s'élance, et vient s'abriter derrière le palmier. Je l'ajuste. Un troisième guerrier dahoméen s'empresse au même poste. J'appelle Mouveaux.

— Mon lieutenant... voyez, lui dis-je, ce palmier isolé, là-bas. Il y a un noir caché derrière qui nous fusille. Je pense en avoir tué deux déjà ; mais la place est reprise à chaque fois. Faites attention.

Je tire alors. De nouveau un noir s'élance. Je l'abats ; et un cinquième se risque.

— C'est un monôme, dit l'officier.

Mais voici que, après avoir tiré, le manège cesse.

— Maladroit ! dit Mouveaux.

Je vise avec attention. Le coup part. Rien. L'officier regarde avec sa lorgnette. Soudain il rit. Je me tourne vers lui.

— Il grimpe au palmier, notre nègre. Fixez bien le haut

du tronc, à l'endroit où naît la touffe des feuilles. Il va y arriver. Ajustez. Quand je dirai : « Feu ! » vous tirerez. Tenez-vous prêt.

J'obéis, et au commandement je presse la détente. Un corps éperdu, de pantin, les bras jetés, tombe de l'arbre. Mon grand singe a vécu.

Aucune silhouette ne s'aventure plus à travers l'éclaircie.

— Partie finie ! fait l'officier. Le jeu leur est trop funeste.

— Oui, ils perdent.

Je continue le feu, dirigeant mes coups dans la fumée de là-bas. Soudain autour de nous une série de sifflements.

— Brrr ! c'est nous qu'on vise maintenant, dis-je.

— Je vois bien, — dit Mouveaux, avec calme, la lorgnette aux yeux.

Et sitôt parlé, il se baisse. Son casque est tombé en arrière, troué par une balle qui l'a entraîné.

— Trop haut ! fait-il avec flegme. Je suis pourtant assez grand, morbleu !

— En effet, 1 m. 80 au moins, dis-je. Haussez-vous sur la pointe des pieds, pour leur faire plaisir.

— Bah ! les balles seraient fichues de me passer sous les talons.

Et le dialogue, haut de ton dans le fracas, continue, avec la riposte croisée des balles, au vacarme claquant très fort quand on les tire, mais, celles qui viennent, vives, pleuvant dru, cinglant l'air qu'elles font vibrer d'un sifflement bref de couleuvre.

Le tir des Dahoméens s'alentit. Leurs coups de fusil même, plus rares, ne portent plus, tirés haut, comme à dessein. Est-ce un signe de défaite ? Ou quelle ruse cela cache-t-il ? Un étonnement passe sur les troupes ; puis un calme profond et un silence d'attente. Oh ! ce silence soudain après le tumulte de la poudre ! Cela fait peur. Je ne sais quelle émotion m'étreint en ce moment, qui me tourne le sang, dirait-on, et me le fige. Est-ce la pensée des risques de mort qui me frappe, dans cette minute solennelle de recueillement, et m'épouvante, alors que je n'y ai pas pensé dans l'ardeur du combat ? C'est vrai, pourtant, que la mort est là qui rôde, que parmi tous ces vaillants pleins de vie ce matin même,

elle a déjà fauché, et — qui sait? — va faucher plusieurs de nous, moi peut-être, aujourd'hui ou demain?...

Mais un coup de clairon annonce l'assaut prochain. Les troupes à genoux se relèvent. A cinquante mètres une ample, large ondulation de la brousse donne l'éveil. On reconnaît que les Dahoméens avancent au pas de charge, courbés dans les herbes. C'est donc pour ne pas tuer les leurs qu'ils visaient si haut tout à l'heure!

— Baïonnette au canon!

Sur toute la ligne siffle le glissement des baïonnettes tirées sèchement hors du fourreau, et leur cliquetis mat claque en cascade au bout des canons de fusils, où on les fixe désordonnément au plus vite.

Une clameur, des cris féroces, cependant que se redressant, émergeant des herbes, une cohue se précipite, coupe-coupe levés, piques brandies, et fusils prêts.

Le lieutenant Ferradini, de l'état-major, apporte un ordre. Et aussitôt après, il crie:

— Allons! courage!... cour...

Il n'achève pas. Une balle vient de lui fracasser la mâchoire. Il s'abat. On le relève, et on le porte à l'ambulance.

— Chargez!

Le commandement répété de proche en proche, toute la colonne s'ébranle avec impétuosité, baïonnette en avant, et fonce au milieu de la cohue dahoméenne. Je regarde mes hommes. Face en sueur, les yeux jaillis, la bouche ouverte, les dents serrées, ils ont l'air féroce, la chéchia rejetée sur l'occiput.

Un court engagement à l'arme blanche. C'est atroce. Avec une rage et une sauvagerie égales, les fers éventrent, sapent, les crosses assomment. Les jambes s'empêtrent dans des paquets humains, loques pantelantes qui essaient encore, de leurs bras valides maniant des coupe-coupe, de vous trancher les jambes. A la guerre, comme à la guerre, parbleu! et, férocement, on achève ces ennemis, — ces vaillants, ma foi! — qui vous mordent aux jarrets, hideux de haine et de douleur, enivrés de sang.

Les Dahoméens, surpris de leur ruse déjouée et d'une réplique plus furieuse qu'une attaque, lâchent pied, se dérobent,

battent en retraite. On ne les poursuit pas. On sonne le halte-là.

Et dans les milliers d'ennemis en fuite, des salves nourries, de pied ferme, portent la mort. Sans la fatigue de la poursuite, comme à un exercice, on crible ces dos qui se sauvent. Battue meurtrière. Ils s'écroulent par rideaux entiers, s'abattent par pans, laissant des trouées vers l'horizon dans le tas. Décimés, affolés, ils courent, la peur aux oreilles, flagellés, abandonnant sur place des amas de cadavres, des blessés qui râlent, une vraie bouillie humaine d'où sortent des cris affreux.

La bataille est gagnée et la plaine libre. Ces soldats de Béhanzin sont terribles. Mais les plus enragées, ce sont ces amazones, furies noires, diablesses ivres d'alcool, je m'en doute, que je suis tout étonné de ne voir pas combattre de la dent et des ongles, panthères bondissant sur leurs jarrets nus, souples et nerveux.

Au soir, le service de garde installé, on fit brûler sur d'immenses bûchers les morts ennemis, trop nombreux pour être enfouis, — à la limite du camp, du côté dernier où passait le vent, qui emporta loin, la fumée et l'âcre pestilence des chairs cuites.

Campé le soir, mes tirailleurs en riant me disaient :

— Y en a pas peur, sergent, « *anamou* »[1] peur. Y en a bon ça !

Mais il avait sommeil, le sergent, et sur l'herbe sèche, roulé dans sa couverture, un chaud café dans l'estomac, il s'endormit, un bonnet de coton ramené sur les yeux, en brave.

5 octobre.

Nous sommes repartis. Le paysage a changé. La forêt est plus épaisse. On n'avance qu'avec peine. La face d'avant fauche et débroussaille. Guerriers, faucheurs et bûcherons. On cherche une rivière, le Zoû. Le pays n'est pas sûr. Ces bois recèlent des ennemis facilement. Des reconnaissances explorent le terrain alentour et en avant, de crainte de sur-

1. Pas du tout, en *ouolof*.

prises. Lentement on avance. Une patrouille a découvert un marigot qui barre la route. Un pont, une digue de terre plutôt, permet de le franchir. Mais il est loin. Et des bandes dahoméennes, masquées, ont assailli les patrouilles. Le chemin n'est pas frayé. Le terrain ne permet pas à la colonne de se déployer à l'aise. On ne peut se risquer sûrement.

6 octobre.

La 5e des Sénégalais est sur la face avant, aujourd'hui. C'est notre tour de débroussailler. Nous sommes à la tâche depuis sept heures du matin. Du café et du biscuit dans le ventre. Soudain, derrière un taillis ouvert, arbres abattus, brousse fauchée, — et nous n'avançons pas vite, — j'aperçois un large chemin, mauvais et meuble, où des roues au passage ont creusé des ornières. Les roues de quelle voiture, grand Dieu! De canons peut-être. J'envoie, pour le prévenir, au lieutenant Mouveaux, qui fait avertir le colonel. Le groupe Gonard reçoit l'ordre de l'améliorer, après des feux qui balaient le terrain en avant. Pour nous, sur place, nous déjeunons. On ouvre des boîtes de *boiled-beef* et, avec les doigts, on puise, tandis que les marmites installées à la hâte sur des fourneaux précaires commencent à chauffer l'eau du café. On devait s'en passer du reste. Des patrouilles fouillent alentour. La route aboutit au pont aperçu hier. Une reconnaissance, s'étant risquée au bout, est reçue par une vive fusillade. Hop! un coup de pied dans les marmites qu'on ficèle en hâte. Aux faisceaux! et en avant! Le marigot barre la route, quarante mètres de large environ. D'une rive à l'autre, le combat s'engage. On aperçoit des retranchements en terre qui abritent les Dahoméens. Des tirs rasants les labourent. Une poussière roussâtre de terre vole au-dessus. Les ennemis répondent sans reculer. Leurs coups de fusils portent. Un cri. Le lieutenant Doué est tombé raide. Un galop furieux derrière nous. C'est le deuxième groupe de la colonne qui se porte sur la ligne de combat, avec quelques canons. Leur grondement et leurs obus démontent un instant les Dahoméens. On en profite. Le « Cessez le feu! » retentit dans la mêlée. La colonne entière interrompt son tir. Et alors, la

5e des Sénégalais et une compagnie de Légion s'élancent, bondissent sous le feu renouvelé de l'autre rive, passent le pont au pas de course, et chargent. Le carnage commence sur les remparts. Mais le reste de la ligne de combat accourt. Les tirailleurs de Béhanzin et ses sabreurs voient le mouvement. Ils lâchent pied, se débandent, une grêle de salves les accompagne. La position est enlevée.

On s'arrête là. La poursuite dans ce pays de forêts, à peu près inconnu, n'est pas possible. Après tous les combats, il faut laisser réchapper tous les fuyards que les balles n'atteignent pas; ils vont se reformer dans leurs maquis. Pas très loin, chaque fois. Ils ne se laissent repousser que pied à pied. Et quand, le soir et la nuit, les reconnaissances sillonnent le terrain vers eux, elles entendent venir des clameurs sourdes à qui des salves, tirées à tout hasard, imposent le silence, et refoulent les hommes sans doute davantage, — fauves traqués qui ne doivent pas troubler nos sommeils.

7, 8, 9 octobre.

Il était écrit que je devais faire tous les métiers. Soldat, cuisinier-chef souvent, infirmier, bûcheron, faucheur, c'est l'ordinaire de cette vie de campagne. J'ai mieux aujourd'hui. Oh! je ne suis pas le seul!

Nous sommes au bivouac d'Adégon, à Poguessa. C'est le pont qui s'appelle Adégon et le village, Poguessa. Quel village! Un amas de paillottes simplement, ruinées.

Je pensais me reposer un peu là. Désillusion. On établit un poste de guerre. Les nègres sont charpentiers, et nous, chefs de travaux. On met à profit ce qu'on trouve de poutres, de planches, de barres dans les cases du village. Des caisses de conserves forment le mur rempart, et on élève une maison. Les convois de l'arrière y apporteront des vivres pour douze jours. Grâce au marigot d'Adégon, on a de quoi lessiver et prendre des douches. Le soleil a vite séché le linge. Et on peut enfin, à peu près sans crainte, fumer une pipe en sirotant son café, assis par terre.

Nous avons du tabac en feuilles; nous le coupons nous-mêmes. La cavalerie fait les reconnaissances.

10 et 11 octobre.

Adieu ! Poguessa, première halte tranquille dans une vie de surprises, d'oiseau sur la branche, de soldat sur la brèche, où j'ai pu, sans redouter d'importun, dormir des sommeils calmes, manger de la cuisine faite, savourer du café chaud à point juste.

Nous sommes repartis à travers les mêmes sites de végétation débauchée, compacte. Un marigot à sec.

— Kossoupa ! — me dit Mouveaux, qui a une carte.

Le lendemain, on arrive à Woumbouémédi. Pas d'eau, et voilà deux jours que nous marchons. Mais, vive Dieu ! — car il y a un Dieu, même pour des guerriers dont le sort est de tuer des hommes, leurs frères, — voici qu'un vent épouvantable s'élève, et une pluie torrentielle s'abat. Hop ! Les toiles de tentes sont enlevées, tendues sur trois piquets fichés en terre. Ça ne traîne pas. Leur surface recueille l'eau avec abondance. Et chacun en puise aussitôt avec le quart, et la boit, sans la savourer, vite, à gorgées précipitées, mais avec délices. On a si soif !

12 octobre.

Partis dès quatre heures. Certes, il fait bon marcher à la fraîche, avant que le soleil assomme. Nous nous empêtrons dans la brousse plus fourrée, où nous n'avançons presque plus, nous frayant à mesure un passage à travers. Dans un sentier praticable on a fait passer, en éclaireurs, un peloton de cavaliers, les spahis de Dakar. Vers huit heures, des coups de feu retentissent, et la cavalerie s'arrête, tandis que toute la ligne, comme elle peut, dans les herbes et les arbres et les lianes, bondissant comme des fauves, se porte en avant pour riposter. La bataille s'engage. Quant à voir un ennemi, c'est une autre affaire. Pour ma part, j'y renonce ; je tire au hasard. Les Dahoméens résistent avec ténacité ; ils le peuvent. Par fractions, on se porte en avant pour les atteindre. Après quelques bonds, on arrive assez près pour voir leurs retranchements. A ma gauche, la compagnie Rilba se détache. Le

capitaine entraîne ses hommes pour un crochet offensif et va prendre les Dahoméens de flanc.

Tout en tirant, je regarde le capitaine Rilba qui s'en va. Peu de temps. Mais je puis le reconnaître, tel qu'il m'apparut à Rochefort, en novembre 1890, commandant la 1re du 2, au 3e de marine. Je venais de m'engager; j'avais été versé à sa compagnie. Jeune et décoré, bien que passé par le rang, auréolé d'un renom de bravoure, déjà. Je le revois maintenant. Toujours le même visage sévère et résolu, tanné et bronzé, aux yeux langoureux de créole, énergiques et bons. Masque austère que, pour moi, je ne vis jamais éclairé d'un sourire, au menton proéminent. Le corps mince, un peu raide, à cause des côtes en argent remplaçant les vraies, laissées sur un champ de bataille, quelque part, dans quelque autre colonie conquise au fusil et au sabre, où toute vie était en péril.

Le capitaine Rilba agit de sa propre initiative. Et il fait un coup de maître. Cela me fait plaisir de trouver en ce chef un tacticien audacieux et habile. Les hommes criblent les Dahoméens que leurs remparts de terre et de bois, face à nous mais non face à leurs flancs, n'abritent plus. L'ennemi, traqué dans son repaire, est obligé de déloger. Il y met de l'entrain. Les groupes de la colonne s'élancent à l'assaut et arrivent aux retranchements. Mais il n'y a que des cadavres et des blessés derrière. Le combat cesse, gagné. L'honneur en revient au capitaine Rilba.

Déjeuner en halte gardée. Il est onze heures. Des reconnaissances de cavalerie circulent. Vers une heure, de nouveaux coups de fusils. Il faut recommencer à se battre. Ce n'est pas long. L'ennemi tire de loin et recule. Quelques salves lui imposent silence. L'affaire n'est pas chaude. Une simple alerte. Une vengeance des Dahoméens pour troubler notre digestion.

A trois heures, bivouac. On souffle.

Nuit du 12 au 13 octobre.

Je suis de garde aux avant-postes. Trois groupes de sentinelles doubles détachées en avant protègent contre les surprises

le reste de ma section de Tirailleurs en petit poste. Ils dorment, eux, allongés sur l'herbe, dans leur couverture. Calmes consciences et cœurs tranquilles, ou fatalistes, par Mahomet! tout simplement! Je veille, assis par terre, le dos contre un arbre, pelotonné dans un couvre-pied, de temps en temps me levant, marchant, me remuant pour secouer toute torpeur, et le sommeil qui pèse sur mes paupières. J'entends, pas très loin, des rumeurs, des éclats de voix, des bruits d'arbres frappés qu'on entame au coupe-coupe, des craquements quand ils s'abattent, longs, pénibles, épouvantables dans cette nuit en forêt. Évidemment les Dahoméens sont là tout près qui se retranchent, fortifient leur position. Mauvais voisinage qui tient éveillé.

13 octobre.

La 5e des Sénégalais reste de garde au convoi, pour le protéger, tandis que la colonne va reprendre sa marche. Elle s'ébranle à peine qu'une fusillade nourrie l'arrête, dirigée sur tout le front. Je grimpe sur une voiture Lefèvre, pleine de caisses, et je suis les péripéties. Les porteurs nègres sont assis sous les voitures, derrière leurs ballots, se dissimulant. Ils ne sont pas braves, — ou la bataille ne les intéresse pas.

Sur le front, le premier groupe s'est agenouillé. Il ne riposte pas au feu qu'il essuie. Et soudain il se lève; soutenu par le troisième groupe, il fonce sur l'ennemi où il jette la panique par l'attaque subite.

Mais les Dahoméens se rallient; ils viennent harceler le flanc gauche du premier groupe qui s'est arrêté, obligé de riposter au tir assuré et ferme des bandes ennemies qui le criblent. La Légion accourt, heureusement, et d'un élan impétueux donne l'assaut au camp des Dahoméens. Ils fuient épouvantés dans un sauve-qui-peut de déroute.

La colonne bivouaque sur un haut plateau. Un poste de guetteur est installé dans je ne sais quel arbre élevé. Le « Mirador » scrute l'horizon en avant. Il signale, coupant la verdure épaisse, massive, une rivière, et, pour en défendre le passage trois lignes successives de retranchements à cheval sur le chemin du gué.

14 octobre.

Au matin, nous nous remettons en marche. Programme peu varié. On nous fait obliquer à gauche pour tourner les ouvrages de défense qu'il serait imprudent d'attaquer de front. Il y a, assurent les guides et les espions, un passage à trois kilomètres, sur cette rivière qu'ils appellent le Koto. L'artillerie, pour tromper l'ennemi sur ce mouvement tournant, ouvre le feu de ses batteries.

La ruse ne réussit pas. Les éclaireurs dahoméens surprennent la colonne, préviennent leurs arrières; et bientôt après toutes les hordes de Béhanzin se ruent. Comme une traînée de poudre, — c'est bien le cas de le dire, — comme on dit, l'action se répand, devient générale. Ça chauffe. Pour la première fois, moi, à la vigueur entêtée et à l'effort des feux ennemis, je sens que l'affaire est grave. Les Dahoméens sont en nombre, et ils le montrent. Nous sommes débordés. Il faudrait quatre mains et deux fusils à chacun de nous pour répondre aux grêles qui sifflent. Nous n'avançons plus. C'est nous qui nous défendons; nous n'attaquons pas. Charges sur charges, pour écarter ce cercle de Dahoméens qui nous pressent, tandis que par échelons dégagés, on recule, on bat en retraite, vers le bivouac quitté le matin, sur le haut plateau. Les ennemis ne nous y suivent pas.

Si ce n'est pas une défaite, — car l'honneur est sauf, et la colonne est sauve, — je me refuse à voir dans ce combat une victoire. Ce n'est pas drôle.

Ducros, mon camarade et mon collègue, qui fait partie de l'expédition depuis Porto-Novo, me dit en hochant la tête :

— Où allons-nous, mon vieux? C'est pis qu'à Dogba. Et ç'a été dur, pourtant.

Et il commence le récit de cette bataille, à laquelle je n'assistais pas. Pends-toi, brave Crillon!... et la suite.

15 octobre.

Le camp de la soif. Le temps est passé de rire. Pas d'eau. C'est atroce! On envoie une corvée, en nombre, sous les ordres du lieutenant Sauvage, vers le Koto. En voilà une à

qui je souhaite bonne chance! En vain. Découverte, elle est attaquée par de l'artillerie dahoméenne, tirant de Kotopa. Elle rebrousse chemin, tandis que sur son dos, depuis l'autre rive, les Dahoméens ouvrent une fusillade intense. Nous prenons la formation de combat en carré. Les quatre faces sont attaquées à la fois; mais le gros des ennemis s'acharne surtout sur la première et la deuxième faces, que la Légion vient renforcer. Avec leurs lebels, eux, ils font la besogne plus rapidement. Leurs salves multiples forcent les Dahoméens à se retirer. Il est onze heures et demie.

Déjeuner morne. Pas de quoi boire! Pas d'eau pour faire le café. Il n'y a qu'à dormir, sous la garde des petits postes.

Des coups de fusil coupent notre sieste. C'est un convoi de munitions qu'on attaque. Il se trouve qu'un peloton de la 5e des Sénégalais l'accompagne. Il déboîte, riposte et met en fuite la bande ennemie.

Mais le feu se renouvelle d'ailleurs. Balles et boulets sillonnent le camp. Les Dahoméens nous harcèlent. Quant à nous, nous ne bougeons pas. Que faisons-nous? Je ne sais pas. Nous ne songeons plus à l'offensive en tous les cas. Nous subissons. Une lassitude plane, qui n'est pas encore du découragement. Nous temporisons, ô Fabius Cunctator!

La soif aussi tourmente. Le capitaine des spahis, Fitz-James, au retour d'une reconnaissance, trouve le camp morne. Il s'offre à retourner vers Adégon avec ses cavaliers. Il en revient dans la nuit, ayant rempli onze mille bidons. Étrange ironie! la distribution d'eau commençait, lorsqu'une pluie diluvienne nous combla.

16 octobre.

Dimanche! Jour de sortie en France. Épaulettes et gants blancs. Musique militaire sur la plus belle place de la ville. Parade de toute la bourgeoisie indigène, toutes toilettes dehors... Mais le clairon sonne le rassemblement pour la lecture du rapport et des ordres.

... « La colonne va se reporter à Akpa, procéder à l'évacuation des blessés et des malades, se réapprovisionner et se

reposer. Elle reprendra le plus tôt possible la marche en avant... »

Et voilà. C'est un recul. L'heure est critique. Affaiblie par les indisponibles, morts, malades et blessés au cours de la campagne, la colonne vient se heurter ainsi contre les troupes dahoméennes au moment où leur résistance s'exaspère des défaites premières et des craintes désespérées de la déroute finale; ennemis retranchés le plus solidement et qui ont l'énergie suprême du désespoir.

Nous ne pouvons franchir le Koto. Les combats de ces derniers jours nous le montrent. Nous avons eu hier dix-huit tués et quatre-vingt-cinq blessés. Il nous faut du repos et du renfort.

19 octobre.

Une série de jours d'attente et de répit, avions-nous cru. Mais il n'y a jamais de répit dans cette vie-là, à peine une détente. C'est bien déjà quelque chose. Si l'on ne se bat pas, on ne flâne pas du moins. Il y a toujours quelque chose à faire. Cuisine, distributions de vivres, corvées d'eau à aller puiser au diable, entretien des armes et surveillance des troupes, service de reconnaissances et de gardes, voilà l'ordinaire train-train. Convois de malades, tombes à creuser, est-ce de l'extraordinaire? Depuis le début, cela revient si souvent qu'on s'y accoutume peu à peu. Pauvres corps ravagés par la fièvre et l'anémie, débris de jeunesses usées, combien en ai-je vu partir par troupes, dans la stupeur des journées! Je m'éloigne maintenant pour ne plus assister au départ de ces lugubres caravanes, après avoir serré la main des camarades que j'y connais. Le malheur est que j'en sais ou j'en comprends le grand nombre, aux brancards que l'on fabrique pour les porter dessus. Et la plupart encore vont à pied, pour peu qu'ils soient capables de se traîner sur leurs jambes. Parfois je les envie — s'il est possible! — à la pensée qu'ils reverront presque sûrement la Patrie, vers laquelle ils sont en marche de retour, vivants après tout, bien que délabrés, soutenus par l'espoir et réconfortés. Nous, qui restons, nous ne savons pas si un accès ne nous emportera pas, dans la

suite! ou quelque balle, dans un des combats prochains! Il y en a bien qui meurent. Ah! ceux-là! Les malheureux dont les tombes — les retrouverait-on seulement? — jalonnent de bornes funèbres les étapes du chemin parcouru! qui dira jamais toutes les larmes inconnues qu'on aura versées sur leur mort? Petits pioupious de la terre de France, venus des villes et des campagnes vers ce pays de désolation et de gloire!

Il reste aux vivants les épreuves et les fatigues de la vie, de cette vie. Ce n'est pas peu. Il a fallu creuser des puits pour avoir de l'eau. Un convoi de vivres est arrivé hier tout tranquillement. Notre inaction apparente a fini par intriguer les Dahoméens. Ils ne pouvaient croire à l'abandon de la partie. Quelques-uns de leurs espions ont montré leur tête noire, comme on la passe par-dessus un mur ou une balustrade pour épier d'un coup d'œil un voisin. On a par quelques coups de fusil mis trêve à leurs indiscrétions.

Demain, nous quitterons notre bivouac pour reculer sur un terrain plus sec, derrière une légère crête, emplacement préférable sanitairement, et, en cas d'attaque, stratégiquement.

20 octobre.

Le changement de bivouac allait être achevé. Il ne restait plus que quelques tirailleurs errants, enlevant leurs dernières nippes. J'avais mission de les ramener. Je les faisais se hâter pour rejoindre au plus vite, car les Dahoméens rôdaient autour de nous ; cela se sentait. Soudain, vers deux heures et demie, des coups de fusils éclatent. Les retardataires épeurés se dispersent, au galop, abandonnant tout, pour courir vers la colonne, au nouveau camp. Je n'ai, en un clin d'œil, plus personne autour de moi. Il pleut des balles. L'air vibre. Ma foi, ce n'est peut-être pas très brave, mais c'est plus sûr : je me dissimule et je pique des deux. Des cris. Devant moi, à quinze mètres, un de mes tirailleurs gît ; un Dahoméen se hâte vers lui, pour l'achever.

« Sergent! sergent! y en a coupé cou à man[1] ! » hurle le

1. Ils me couperont le cou.

tirailleur, effrayant de peur. Sous ce masque défiguré, je reconnais Moussa-Konté, qui me fut particulièrement agréable par des attentions répétées, au cours de la campagne. Une rage me fait faire les bonds doubles. Et, d'un formidable coup de crosse, j'abats le Dahoméen, au moment où il se retournait vers moi, dérangé dans sa besogne de tueur de blessés. L'ai-je tué? l'ai-je étourdi? Il doit avoir une bosse. Mais je ne m'attarde pas à le savoir. Je saisis Moussa pour l'entraîner, par le bras. Il hurle. Il a le biceps criblé de chevrotine.

— *Nopil! nopil!* je lui souffle. Et *maoulen*[1], maintenant.

La fusillade crépite autour de nous. Mon blessé se lamente. Mais je l'entraîne, je le tire, ne voulant pas l'abandonner, lui répétant : « *Nopil! nopil!* » quand ses cris trop haut peuvent donner l'éveil. Et ainsi, tantôt courant, tantôt marchant, toujours baissés, quelquefois à plat ventre rampant dans les herbes, nous regagnons, par un détour, le derrière de la colonne.

C'était prudent. Car elle est attaquée, et ses feux nous auraient tués sûrement par devant. Je n'en puis plus. Cette course m'a éreinté. Je me fais grâce du combat. J'y assiste en spectateur, de l'arrière.

La Légion sur le front s'élance, refoulant des bandes ennemies qui chargent. Mais voici que la face arrière est attaquée, au moment où un lieutenant vient annoncer qu'un convoi de vivres est aux prises avec des détachements ennemis. Le capitaine Drude, avec de la Légion, va au secours du piquet d'escorte. Et, dans une section quelconque, je fais le coup de feu contre les agresseurs de l'arrière ; c'est court, relativement. Sur la ligne à l'avant, le combat continue. Il faut l'intervention de l'artillerie pour en finir, laquelle met en pièces les Dahoméens. Ils s'enfuient, poursuivis par les feux des canons et les salves des lebels de la Légion. C'est elle véritablement qui mérite les honneurs de la journée.

Il est six heures et demie du soir. Le temps de se restaurer, de recevoir les distributions de vivres, biscuit et endaubage,

1. Silence! silence! en ouolof. — *Maoulen :* vite, en annamite. Expression très usitée dans la marine, depuis l'expédition du Tonkin; les nègres d'Afrique s'en servent.

et les cartouches, et il est onze heures. Allons! dodo!... Mais voici que le convoi de vivres arrive. Les compagnies d'escorte n'ont pas mangé. Il faut bien les recevoir et leur offrir leur pitance. Il nous reste du café chaud. On partage. Et l'on va dormir cette fois.

21 octobre.

Encore un combat pour déblayer de ces moustiques l'ancien camp où les Dahoméens s'étaient rassemblés. Ils n'ont pas tenu longtemps, il est vrai. La Légion les a pris de flanc, aidée du peloton Odry, qui a fait une pointe hardie; tandis que l'artillerie, de face, commençait une canonnade précise et violente, sous les ordres du lieutenant Delestre, remplaçant Michel, tué hier.

22 octobre.

Évacuation des blessés sur l'Ouémé. Construction d'un réduit.

23 octobre.

Que se passe-t-il? Vers neuf heures et demie, des drapeaux blancs flottent sur les positions ennemies. Deux parlementaires introduits annoncent que leur « chef envoie le bonjour au colonel ». Et c'est tout. C'est l'incident comique de ce drame. Elle est bien bonne, comme dit l'autre. L'éclat de rire s'en répandait dans le camp, lorsqu'un nouveau messager, une heure après, vint dire que Béhanzin allait envoyer une lettre. On attend. Suppositions et suppositions.

On a attendu jusqu'à cinq heures et demie. Béhanzin, paraît-il, demande à traiter, protestant de ses sentiments d'amitié pour la France, mais, en revanche, se plaignant en termes amers de son cousin Toffa, roi de Porto-Novo, notre protégé et notre allié, cause de tous les malheurs. Et on sent quelle rage il a de ne pouvoir tout seul vider sa querelle avec Toffa qu'il exècre à mort.

Rhétorique inutile. Le colonel la lui renvoie. Il traitera lorsqu'il sera sur la position de Kotopa que Béhanzin devra évacuer.

24 octobre.

Béhanzin n'a pas encore répondu. Et qu'importe? Ce qui vaut mieux, c'est l'arrivée à dix heures et demie du commandant Audéoud, avec la 10e des Sénégalais et une section d'Haoussas. Il apporte le courrier de France.

On grignotait du biscuit, en faisant le café. Une grande rumeur frémit dans le camp. Courrier de France !... Et tous les blancs, frénétiques, courent à leurs vaguemestres qui dépouillent la correspondance par compagnie pour la distribuer. Courrier de France qui donnait un hoquet de joie au cœur.

25 octobre.

Après deux nuits et un jour de réflexion, Béhanzin a envoyé sa réponse. Il refuse d'évacuer Koto. C'est net. Et tant pis pour lui! La colonne est ravitaillée et les renforts attendus sont arrivés. Il n'y a plus qu'à aller de l'avant. La marche est reprise en carré, et dès les premières décharges d'attaque, les hommes savent qu'ils devront s'agenouiller. De plus, comme on a remarqué, au pour cent des blessés et des morts, que les tireurs dahoméens visent plutôt les Européens, reconnaissables à la blancheur des casques, — Béhanzin n'en veut, n'est-ce pas? qu'à Toffa, — tous les casques ont été tachés, salis, noircis, gribouillés d'huile et de terre.

26 octobre.

Un brouillard à couper au couteau s'appesantit sur tout. La colonne se forme dans les nuages. Trois pièces d'artillerie restent au réduit. Trois autres sont envoyées à un petit village fortifié.

Telle est la disposition de la colonne.

Le quatrième groupe forme la première face en ligne du carré. Il comprend : la 2e compagnie de la Légion ; la 3e et la 10e des Sénégalais.

Le troisième groupe forme la deuxième face (flanc droit). Il comprend : la 4e compagnie de la Légion ; la 1re des volon-

taires sénégalais ; la 9e des Sénégalais (tirailleurs); la 3e section d'artillerie.

Le second groupe forme la troisième face (flanc gauche). Il comprend : la 11e compagnie des Sénégalais, et après la 3e de la Légion, la 5e des Sénégalais.

Le premier groupe, devant le réduit, appuie en perpendiculaire le 3e groupe.

Le brouillard est moins épais. Des haillons de brumes traînent encore, denses, dans l'air, s'attardent dans les arbres qui les retiennent, — et peu à peu fondent sous le soleil. Et l'on aperçoit les Dahoméens installés dans un ancien bivouac qu'ils ont fortifié pendant les pourparlers. Le drapeau blanc flotte sur leurs retranchements. Mais le colonel leur fait annoncer que les négociations sont rompues. Le drapeau blanc disparaît. La bataille commence aussitôt. C'est une vraie bataille rangée. L'artillerie du village bombarde les Dahoméens, tandis que la première face exécute des feux à commandement.

Après cette attaque en coup de foudre, la sonnerie en avant retentit. La batterie du village se tait. La première face fait un bond de soixante-quinze mètres, lâche ses feux rapides et charge à la baïonnette. La 10e compagnie, capitaine Collinet, arrive la première. Le terrain est nettoyé. L'artillerie du réduit, attaquée elle-même, repousse l'ennemi, aidée des troupes qui l'appuient. Le ralliement est sonné. On évacue les blessés sur le réduit avec l'infanterie de marine. Et on repart. C'est une marche pénible, lente, obliquant vers l'ouest, et que quelques escarmouches rendent plus difficile.

A onze heures trente, la colonne arrivée à Kotopa-Fétiche, nous nous installons en halte gardée, tandis que des patrouilles vont brûler des tatas en avant. Avec quelques escouades, j'explore un sentier sous bois. Il aboutit à une patte d'oie, un peu clairière. Nous y sommes reçus par un groupe de statues, si l'on peut dire, bois taillés et sculptés, en forme de mâles trapus et nains, grossièrement. C'est grotesque !

Si ce sont des dieux, qu'ils nous pardonnent ! mais nous les arrachons irrévérencieusement, et nous les emportons, les culbutant sous notre bras. Tout auprès, — est-ce un fétiche aussi ? — sur un socle, un énorme phallos bandé, tendu vers

le ciel comme un bras ; il est en terre rougeâtre, parfaitement moulé d'ailleurs. J'évoque la Grèce, les temps lointains de l'Hellade, avec une fraîcheur et un ravissement exquis. Impudeur des civilisations rudimentaires et primitives ! adoration naïve de la chair ! candeur païenne des races de nature, si près d'elle encore que rien de leurs gestes n'est impur. Pour la première fois, je bénis ce Dahomey, au nom de l'émotion nostalgique des siècles antiques que je ressens, avec un attendrissement sacré. O Hellas ! pays des ciels de lumière, des azurs lumineux et flambants, dans l'air léger, suave aux poitrines !...

...Marche reprise à deux heures et demie, vers le sud-ouest, pour franchir le Koto. Le 3e et le 4e groupe franchissent un ruisseau rencontré, et s'installent sur un haut plateau qui le borde. Jusqu'à dix heures du soir, on fauche, on abat, on débroussaille. On découvre une large route et une passerelle.

27 octobre.

Nouveau parlementaire. Béhanzin, pour négocier, donne rendez-vous à Avlamé, à trois heures. La colonne n'y sera pas. Elle y va cependant, dévalant les pentes du Koto, aux arbres gigantesques, dont les racines, serpents noueux, à fleur du sol rongé par les pluies, forment des marches irrégulières d'escaliers. C'est beau ! Ah ! que ce pays est beau !

Des reconnaissances vers la rivière sont attaquées. Elles se rabattent. Ainsi, c'est une trahison de Béhanzin. Son rendez-vous, c'était un guet-apens. Heureusement, les précautions étaient prises. Il en est pour sa mauvaise foi.

Le 4e groupe concentre son feu sur le point de passage de rivière, puis franchit d'un bond une centaine de mètres, tire un peu encore, aborde la rivière, la passe, et gagne du terrain en avant contre les Dahoméens délogés qui se débandent, et elle ouvre le feu pendant que la colonne traverse à son tour en pleine eau.

28 octobre — 1er novembre.

Trois jours pour s'établir fortement sur cette position de Kotopa, enfin conquise, après huit gros combats, des escar-

mouches sans trêve, en quatorze jours. Ravitaillement. On jette un pont sur le Koto ; on crée un poste solide, au bout de la longue belle route découverte hier. Je la vois encore cette route, avec sa bordure d'arbres rejoignant leurs cimes dans les nues. Je crois qu'un richard paierait cher pour en avoir une pareille dans son parc. Il aurait raison. La magnifique avenue !

Des reconnaissances se risquent vers Avlamé. Elles le peuvent. Béhanzin n'y est plus.

2 novembre.

Départ vers Kana, dès six heures du matin, en laissant Avlamé à gauche. Le paysage a changé du tout au tout. Ce n'est plus la forêt tropicale, luxuriante, couvrant le terrain, bornant la vue, entravant la marche, et si belle à voir, — c'est seulement, sur une plaine à peine accidentée, de la brousse, de la brousse encore, mangeant le sol, avec des arbres beaucoup plus rares, orangers aux fruits verts quoique mûrs, des bouquets isolés. Il n'est plus nécessaire de débroussailler. La dure fatigue seulement de fendre des jambes et du genou les herbes drues et fortes que l'on couche, résistantes.

Halte à neuf heures et demie. Là-bas, au sud, très loin sur la gauche, un immense tata s'empâte, épais, trapu, face au troisième groupe : Ouakon, M'ouakon, disent les guides, qui prononcent le mot différemment avec un aboiement intraduisible. M'ouakon, Ouakon, peu importe. Plus au loin à l'ouest, en avant, ils signalent, à une lieue face au deuxième groupe, celui de Dioxoué ou Yokoué, devine le vrai nom. A entendre les guides, j'y renonce. C'est notre groupe qui l'enlèvera vraisemblablement. Nous éclaircirons la prononciation avec les Dahoméens, les hôtes, s'ils y restent et nous y attendent.

A une heure et demie, la marche est reprise. Les Dahoméens attaquent de M'ouakon. La colonne prend ses dispositions de combat en se rabattant sur le tata. L'artillerie d'Yokoué s'avance à huit cents mètres. Elle est démontée par les canons de la colonne et se replie. Le crépuscule tombe, le feu

s'alentit et voici la nuit qui interrompt la bataille. Les Dahoméens ne se retirent pas. On dort sur place. Les deux armées couchent sur leurs positions. Nous n'avions pas de Josué, ô soleil qui t'es couché malgré nous!

3 novembre.

Dès l'aube à peine levée, le carré est attaqué sur toutes ses faces. Les Dahoméens, durant trois heures, s'acharnent, défendant les abords de Kana, leur ville sainte. Le premier groupe, à la baïonnette, charge l'ennemi qu'il repousse et disperse vers le nord. La 10e des Sénégalais, se détachant du groupe Audéoud, se précipite vers M'ouakon, refoule les Dahoméens la baïonnette dans les reins jusqu'au tata, où elle entre à leur suite, les en chasse, et de là les crible de feux. Un peloton de la Légion l'y rejoint. Et les trois compagnies s'y retranchent, tandis que, victorieuses, les autres troupes rentrent au bivouac installé sur un plateau dominant les alentours. Il est trois heures. Des patrouilles vont se succéder d'heure en heure, de jour et de nuit, pour explorer.

4 novembre.

Dès le jour, la lutte reprend. On aperçoit parfaitement les masses dahoméennes qui évoluent à un kilomètre. Le deuxième groupe, arrivé au plateau de M'ouakon, ouvre la journée en les fusillant. Il leur sonne le chant du coq à sa manière. Le premier groupe se met en ligne à la suite de la première face. L'attaque matinale dérange un peu les Dahoméens qui n'y comptaient pas aussi tôt. C'est grand dommage! Notre artillerie joint son effort. Malheureusement la fumée des canons trahit notre position exacte. Et l'ennemi, pour qui nos balles semblaient tomber des nues, riposte alors; et la bataille devient chaude. Un moment seulement, car les ennemis ne tirent plus bientôt. Ce répit nous permet d'avancer en tournant le tata d'Yokoué que nous laissons assez loin au sud-ouest, et nous faisons halte pour le repos nécessaire avant l'assaut de Kana. Il est neuf heures.

Nous repartons à deux heures sous un soleil implacable;

nous nous rapprochons peu à peu d'Yokoué. Soudain, sur la deuxième face, des coups de fusils partent. La réplique est donnée aussitôt. On avance. De plus en plus meurtriers les coups s'échangent, jusqu'à cinquante mètres. On sonne enfin l'assaut; les Dahoméens battent en retraite, évitant d'être culbutés, et vont se reformer plus loin. La colonne un instant s'arrête.

L'immense plaine d'herbe fuit derrière, sur les côtés. rampe à perte de vue, coupant d'un trait noir à l'horizon lointain la coupole de l'azur clair. Dans la torpeur chaude de l'atmosphère, figée comme si rien ne vivait, le soleil troue le bleuissement du ciel, et ses rayons ruissellent en éblouissements de clartés. L'air ne palpite pas, sans frisson.

Là-bas, devant, plus loin que Yokoué, et à droite, un bout de forêt, à cheval sur un sentier, profile l'épais écran de son vert intense, sombre et mystérieux. Des paillottes et des tatas alentour. Le lieutenant Menou, ses lorgnettes braquées, fouille de toute l'acuité de sa vision la masse suspecte des arbres feuillus, impénétrables. Rien n'y bouge. C'est l'énigme avec son épouvante.

Le lieutenant appelle le caporal Bergès. En gouaillant, et du ton familier des chefs envers le soldat en campagne, il lui dit :

— Cette forêt est louche. S'il y a des Dahoméens, ils doivent rire à nous guetter. Il ne faut pas tomber dans le guêpier. Emmène ton escouade, et va dénicher les frelons. Maoulen, moutard !...

Crâne, le caporal salua. C'était un enfant, imberbe. Le lieutenant l'avait bien nommé. Il détacha ses hommes, se mit à leur tête. Et ils partirent, l'arme à la main, l'oreille tendue, l'œil en éveil, et, pour atténuer leur taille, les reins tordus. Un moment leur glissement s'entendit à travers les herbes frôlées au passage, froissées sous les pas. Fondus bientôt, sans plus les voir, on devinait leur place encore à la houle des tiges oscillantes. Et ils se défilèrent, lointains, à ne plus laisser perceptible même, dans le recul, le moutonnement des brousses foulées. Soudain le groupe réapparut, à peine. Devant la forêt, des fumées s'éparpillèrent en mousselines flottantes, s'élevant du ras du sol. Et presque aussitôt,

un crépitement de coups de feu broya, de heurts stridents, le calme.

Des sections de la première face se détachèrent, bondirent en avant. La fusillade drue cassa leur élan. Le lieutenant ordonna la défense sur place. Claquantes comme des coups de fouets, les salves tonnèrent, crachant en jets les grêles de balles vers la forêt fumante, d'où ripostaient des décharges désordonnées. Protégés et masqués par le rempart des arbres, les ennemis tiraillaient sur la troupe à découvert, sans parvenir à la refouler. Avec un entêtement de bravade, le lieutenant soutenait la lutte inégale, ne cédant pas d'une semelle, mais n'osant pas prendre l'offensive téméraire : la distance jusqu'à la forêt était trop grande pour les bonds d'assaut ; il eût fait tuer, à tenter de la franchir, la moitié de sa troupe, avec l'incertitude en définitive de la victoire dans le corps-à-corps. — Une demi-heure durant. Enfin trois pièces d'artillerie arrivèrent, au galop dur des mulets. Immédiatement mises en ligne, elles donnèrent à grands fracas. Les boulets dans la forêt sapaient les arbres, qui s'effondraient avec des gémissements longs et sifflants. Les noirs, découverts désormais, se débandèrent, battirent en retraite. La charge sonna, l'assaut fut commandé. Et tandis que le groupe, à la cadence exultante des cuivres, se hâtait vers la forêt à enlever, en route, il retrouva les corps gisants de l'escouade de reconnaissance. Le caporal seul vivait encore. Il était couché sur le dos, une jambe allongée, l'autre enfouie en terre, jusqu'au genou. Il somnolait, la face exsangue, une petite pelle à son côté. Un sergent le secoua doucement.

— Eh bien quoi ! y a plus d'amour ?...

Bergès redressa le torse péniblement, se frotta les yeux.

— Tiens ! te voilà ! Je dormais... J'ai du plomb dans la patte. Je l'ai mise en terre pour arrêter le sang, en attendant qu'on me ramasse. Flûte ! vous y avez mis le temps.

— Ne te désole pas, mon cher. On va t'emporter.

— Oui, mais c'est pas tout ça. Voilà trois heures que je m'embête là, pipe vide. Tu n'aurais pas un peu de tabac à m'offrir ?

Le lieutenant, accouru, se penchait vers lui, lui jetant sa blague. Une balle l'atteignit au ventre ; il s'affaissa, mortelle-

ment frappé. On se précipite pour les transporter à l'ambulance, tandis que le premier groupe, chargeant à la baïonnette, par échelons, entre sous bois, gagne Yokoué qu'il traverse au pas de course, pour s'établir devant. Le deuxième groupe l'y rejoint, par ses salves disperse des bandes dahoméennes, et toute la colonne se reforme. Une attaque sur la deuxième face est repoussée à la baïonnette.

5 novembre.

Est-ce fini de combattre? Béhanzin s'avoue vaincu et demande la paix. Il promet d'évacuer Kana. Et Abomey?...

6 novembre.

Nous sommes entrés à Kana en ligne de colonne de compagnies à intervalles de déploiement. Des reconnaissances nous y précédaient; le guet-apens d'Avlamé nous servait de leçon. Pour une fois Béhanzin a tenu parole. La ville est abandonnée.

C'est dans une double, triple et quadruple enceinte, murs en terre rouge, hauts de quinze mètres et larges de cinq à six, une agglomération de paillottes. Quelques bâtiments, décorés du nom pompeux de palais, présentent seuls une idée d'architecture. Le palais des Rois, au temps des Grandes Coutumes servant de résidence à la famille royale probablement, est une immense chaumière, au toit de paille, très épais qui surplombe les murs extérieurs, en prolongeant son oblique assez près de terre pour forcer à s'incliner quand on y entre; la pente du toit s'élève très haut, hardiment, jusqu'au faîte. Les murs sont en terre, crépis à la chaux. Les pièces intérieures ont un plafond fuyant, en pain de sucre; c'est le dessous même du toit, que soutiennent des entrelacements de troncs d'arbres non équarris.

Assez près, les tombeaux de la dynastie royale. Des murs en terre, toujours blanchis, partagent ou entourent le cimetière. Pas d'arbre. Sur les murs en grattage, des rosaces, avec divers ornements. Après la sculpture, la terre moulée, voici maintenant le dessin. Ces Dahoméens sont des artistes.

D'immenses portes « mastoc », comme des portes de han-

gar, ferment les trouées des remparts, passages de sortïe et d'entrée. Par endroits, des terrains nus, des coins de végétation ; des jardins et d'anciens vergers.

7 novembre.

Corvées sur corvées. Reconnaissances sur reconnaissances. Patrouilles et flâneries. Quoi qu'il en soit, il fait bon fumer des pipes sans que des coups de feu viennent interrompre la douce besogne !

Nous recommençons le métier de charpentier. Sur la large route qui va de Kana à Abomey, nous construisons un camp, un vrai. Les palmiers et les arbres du voisinage servent à l'édification de paillottes qui seront le poste de Kana. Un vaste emplacement va être enceint de clôtures. Et, sur la face avant vers Abomey, nous renouvelons les prodigieux travaux de César devant Alésia ; fossés pleins de verres cassés et de vaisselle en morceaux ; pieux appointés, fichés dans des trous. Installation d'une cabine de mirador au haut d'un grand arbre, avec un escalier le long du tronc pour y grimper. Cela rappelle Robinson, dans la banlieue de Paris.

Pour ne plus coucher par terre, nous construisons des sommiers, si l'on peut dire, en côtes de palmiers treillageant un cadre de bois monté sur des piquets. Des sacs de couchage garnis d'herbes sèches font des matelas.

Cependant Béhanzin, d'Abomey négocie. Il ne cesse de témoigner de ses sentiments d'amitié pour la France. Autrefois, avant sa défaite, potentat cruel et terrorisant son coin d'Afrique, — le monde entier pour lui — il affectait un certain mépris pour le peuple français, et ses militaires, qui n'avaient pas de roi à leur tête. Entrer en pourparlers, lui monarque, avec les représentants d'un M. Carnot, président de la République ! Quelle déchéance et quel affront lui faisait-on ? Que la France nomme un roi, descendant des anciens, et l'envoie pour traiter de pair à égal, avec lui, altesse. Tel était le protocole. — Aujourd'hui, vaincu, traqué, il n'est plus question de formes princières. Il remercierait même la République de M. Carnot si elle voulait lui laisser son royaume. Trop tard, il a comblé la mesure. Il sent qu'il

est fini. Il a envoyé un parlementaire. Un grand diable de nègre, avec une suite de lieutenants tous plus chamarrés les uns que les autres, et vêtus de velours multicolores. Le colonel Dodds les a reçus. Un piquet de Sénégalais rendait les honneurs à ces noirs dignitaires. Nos soldats avaient arboré leurs costumes de grande tenue de service, le turban enroulé autour de la chéchia. Ils étaient un peu fripés, ces costumes, d'être restés pliés durant la campagne, mais enfin, beaux encore, ils montraient aux envoyés de Béhanzin que nous avions du linge. Je ne comprends pas autrement cette exhibition. Faire habiller nos hommes pour les honneurs de ces messieurs, était-ce bien la peine?

8 novembre.

Ce Béhanzin me plaît. Franchement. A quels sentiments il obéit, je l'ignore. Qu'il aime les fêtes sanguinaires et qu'il fasse décapiter des esclaves dans les sacrifices, au point de vue de notre morale, strictement, c'est mal. Comme excuse, il a, ce sauvage, les exemples de ses aïeux et l'éducation qu'on lui a faite. Il faut être juste. Où je le trouve supérieur, c'est d'abord dans sa bravoure. Car il est brave. Toffa, roi de Porto-Novo, notre allié et notre protégé, en pourrait-il dire autant? Et surtout c'est un pince-sans-rire extraordinaire. Ses messages au colonel le prouvent. Celui d'hier dépasse tout. Il paraît qu'il a écrit au colonel pour le prier de vouloir bien accepter neuf bœufs, de la bonne chair vivante, cadeau aux troupes qui meurent de faim, prétend-il[1]. Faut-il en rire? ou faut-il admirer cet homme narquois? Est-ce ruse? Est-il naïf au point de croire qu'avec neuf bœufs il va apaiser les ressentiments de la France? Le coût, — argent et hommes, — de cette campagne, ça se compense donc par neuf bœufs? En vérité!... Béhanzin demande que les troupes françaises n'entrent pas à Abomey.

1. Je l'ai vue, cette lettre, mais plus tard, avec beaucoup d'autres, dont j'ai pris copie, à l'État-Major de Wydah, dans une deuxième campagne au Dahomey entre l'expédition de 1892 et celle de 1893. Elles prendraient place ensemble dans un travail complet dont ceci n'est qu'un épisode.

9 novembre.

Le colonel Dodds reçoit sa nomination au grade de général de brigade. Bien gagné, vieux!

12 novembre.

Kana toujours. Qu'y faisons-nous? Nous nous reposons en tous les cas. La diplomatie remplace les arguments à coups de fusil. Le lieutenant-gouverneur, M. Ballot, est arrivé hier pour achever les négociations. Béhanzin se soumet aux conditions qu'on lui impose, mais refuse l'entrée d'Abomey. On lui fera remettre demain le traité qui lui signifiera les volontés de la France.

15 novembre.

Béhanzin a envoyé deux canons, une mitrailleuse, cent fusils et cinq mille francs avec deux inconnus. Le général lui avait demandé dans les vingt-quatre heures la remise de toutes ses armes et de sept millions sur les quinze de l'indemnité fixée, en attendant la ratification des autres clauses. C'est la rupture des négociations. Demain, en route pour Abomey qui n'est qu'à neuf kilomètres. On désigne les troupes qui resteront à Kana.

16 novembre.

Nous montons vers Abomey. Du moins la route est belle. C'est un plaisir après les marches, en débroussaillant, des semaines précédentes. Halte gardée à dix heures et demie à Aouagdra, si j'ai bien entendu. On aperçoit, quatre kilomètres plus loin, un pâté de ruches. C'est Bécon, faubourg d'Abomey, vu d'ici.

Nous sommes repartis avec la fièvre d'arriver. Vers quatre heures, des colonnes denses de fumées s'élèvent, embrumant l'horizon. C'est Abomey qui brûle. Béhanzin, comme les Russes à Moscou, a préféré détruire sa capitale que de la livrer. D'immenses flammes s'élèvent de trois foyers distincts. Le crépuscule s'illumine. Tout le ciel est rouge. C'est tragique. Nous nous arrêtons. Nous n'entrerons à Abomey que demain. Nous dormirons encore sans le connaître, pareils aux Hébreux devant la terre promise.

17 novembre.

Dès sept heures, un convoi de vivres et une corvée d'eau nous ont ravitaillés. A huit heures nous sommes partis ; à Bécon, désert, nous avons fait halte à onze heures. Pendant le temps de cette halte, une reconnaissance, sous les ordres du capitaine Lombard, a exploré Abomey. Elle revient. La ville est vide et consumée. A trois heures on lève le camp. Et à quatre heures nous formions les faisceaux devant les murs noircis et léchés par l'incendie d'hier de ce qui fut le palais de Sambodgi, demeure de la dynastie dahoméenne « cassée ».

18 novembre.

Des reconnaissances fouillent le pays. Une mare d'eau a reçu un poste de garde. Tout est vide, abandonné. A trois kilomètres en avant d'Abomey on va fonder un poste de guerre, celui de Goho. La capitale est trop grande pour être munie de troupes. Elles y seraient noyées, comme dans les rues d'une nécropole. Et c'est bien l'impression qu'on ressent, celle d'une ville déserte, trop vaste, avec ses maisons vides, pour le peu de peuple qui y reviendra. Il y faudrait vingt mille hommes pour l'animer. Et où les prendre?

C'est donc fini. Béhanzin est déchu. S'il n'est pas pris, on verra plus tard. C'est assez pour nous, en une fois, de la fatigue et de l'effort de cette brève campagne. D'autres, qui viendront, dispos, pourront plus tard reprendre la chasse vers Atcherigui, chez les Mahis, à cinquante kilomètres au nord, sur la montagne de G'baoute, aux sources du Zoû, et traquer Béhanzin qui nous échappe avec les débris de son armée, ce qui lui reste de fidèles et de féticheurs; et ce n'est plus d'ailleurs le roi qui règne, ce n'est même pas un chef de bande, c'est un brigand dans le maquis.

DANIEL MASSÉ

LES

CONTES DE MA MÈRE L'OYE

La féerie au théâtre est montée en grade. La voilà passée du Châtelet et de la Gaîté à l'Opéra-Comique, où M. Massenet a réchauffé des sons de sa musique la légende de *Cendrillon* et prouvé, le librettiste aidant, qu'elle était susceptible d'ornements plus ou moins égayés.

La naïveté originelle, dont plus d'un trait persistait sous les enjolivements du livret et sous le luxe du spectacle, me mit en goût de relire les *Contes de ma mère l'Oye*, avec l'espoir que, comme l'inimitable bonhomme,

> Si *Peau d'Ane* m'était contée
> J'y prendrais un plaisir extrême.

C'était une expérience à faire en vacances. Elle est faite et m'a induit à des réflexions qui donneront peut-être au lecteur en villégiature la même curiosité suivie du même plaisir.

I

Le grand siècle finissait ; semblable aux vieillards désireux de plaire et d'instruire, il s'avisa de conter. Ce fut le passe-temps favori de ces salons où l'on vieillissait ensemble

et sans bouder la jeunesse, où mademoiselle de Scudéry nonagénaire personnifiait, aux yeux attentifs de la marquise de Lambert, les traditions lointaines de l'hôtel de Rambouillet et résumait, dans ses *Conversations morales*, pour les générations nouvelles, avec la bonne grâce indulgente d'une aïeule, tout un siècle de politesse. Une fois de plus dans cet âge privilégié la mode devait profiter à la littérature. Cette société mondaine qui, dans sa jeunesse, avait idolâtré les amusettes rimées d'un Voiture ou d'un Benserade, où Corneille, Racine et Molière avaient recruté de sérieux auditeurs, trouvé de vivants modèles et suscité d'utiles censeurs ; qui avait donné plus tard à La Rochefoucauld le goût des maximes, à La Bruyère celui des portraits, inspira enfin Charles Perrault et fit éclore à son déclin les *Contes de ma mère l'Oye*. Heureux temps où la bonne compagnie était la muse des auteurs, où les jeux de société s'érigeaient discrètement en genres littéraires, et avaient pour enjeu l'immortalité.

Perrault concède, non sans malice, à la gravité de certains détracteurs que ses contes sont « faits à plaisir et que la matière n'en est pas fort importante ». Qui lui eût dit les poétiques origines, la haute antiquité, les prodigieuses migrations des légendes dont son fils lui bégayait l'écho sous l'œil de sa bonne mie, attentive à secourir sa mémoire troublée, — qui lui eût dit cela et tout ce qu'on bâtit là-dessus l'eût fort étonné et quelque peu gêné. Il consentait bien à être le secrétaire des mères-grands et des gouvernantes, mais il eût hésité à se faire, devant l'érudition des âges futurs, l'abréviateur responsable de ces rapsodies cosmopolites ; à consacrer, dans des contes d'enfants, la déchéance de toute cette poésie tombée en quenouille. S'il eût passé outre, cette science lui aurait coûté sa naïveté, et que fussent devenues ses moralités ? N'eût-il pas cherché encore dans le trésor de ces légendes populaires quelque bon argument en faveur des Modernes, une occasion de triompher une fois de plus des *Contes milésiaques* et de ceux qui les prônaient dans le camp des Anciens, au risque de se faire dire et plus sérieusement qu'à La Fontaine :

Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant ?

Quoi qu'il en soit, il nous paraît certain qu'il n'eut qu'à gagner à son ignorance.

Il serait facile de se montrer beaucoup plus savant que lui, mais cela ne nous apprendrait rien sur ses mérites originaux, car, selon son mot si fin, « être savant, n'est pas une chose qui rende un homme d'une autre espèce que les autres ».

Nous n'en sommes que plus à l'aise pour rendre hommage à l'intérêt très relevé et à la valeur scientifique des recherches dont les contes de Perrault ont été l'objet ou l'occasion.

Les métamorphoses de leurs héros et héroïnes, de Petit Poucet, par exemple, analysées et suivies par des érudits depuis l'Inde jusqu'au Languedoc en passant par la grande Ourse, à travers les dogmes des religions sidérales et les amalgames de toutes les mythologies européennes, ont permis au grand public de mesurer quelle somme de savoir, d'esprit et d'imagination exige de ses fidèles ce culte des traditions populaires qui est une des formes les plus aimables de l'universelle curiosité de notre temps. Grâce à elle les *Contes de ma mère l'Oye* ont retrouvé leurs titres de noblesse et, pour tous les âges, un regain de jeunesse. N'a-t-on pas recueilli, par exemple, de la bouche d'une nourrice indienne, la légende de Cendrillon, que l'on a pu suivre en dépit de ses variantes, à travers Strabon, Élien, le *Pentaméron* de Basile et les conteurs bretons, gaulois et russes, pour aboutir aux frères Grimm, qui l'ont écrite sous la dictée de leur mère l'Oye, la vieille filandière de Cassel?

Nous restituer ainsi le patrimoine de naïveté commun à toutes les races humaines, c'est rendre son ignorante et espiègle enfance, une partie de son âme et de son innocence à cet homme aujourd'hui si grave et si inquiet, dont parle Pascal, « qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Certes, la tâche est assez haute pour qu'on y emploie toutes les ressources de l'érudition, et c'est un grand honneur pour les contes de Perrault, que d'avoir suscité une si vaste et si curieuse enquête.

Il ne la prévoyait guère : il savait seulement qu'il allait répéter des histoires du temps passé, des « contes de vieilles », et, soucieux surtout de moraliser avec la triple sagesse d'un père,

d'un précepteur et d'un chrétien, il se répétait avec la bonhomie du fabuliste :

> Ce monde est vieux, dit-on : je le crois. Cependant
> Il le faut amuser encor comme un enfant.

Le succès de sa morale était à ce prix. Il emprunta donc des sujets à la tradition et des conseils à La Fontaine. Ce ne fut pas sans quelques hésitations qu'il se borna à ces deux maîtres.

De son propre aveu, il compila d'abord la *Bibliothèque Bleue* et même Boccace. La nouvelle de *Grisélidis*, — unique et honnête fruit de ces lectures, quoi qu'on ait insinué d'ailleurs, en lui attribuant certains contes grivois, indignes de son caractère et même de son talent, — obtint à l'Académie le même succès d'estime que ses précédents poèmes. La facilité des vers, la verve des satires, le pittoresque des descriptions, un certain tour galant, une sensibilité qui, devançant le goût du siècle prochain, plaidait déjà pour les mères nourrices, et prêchait la grâce et la toute-puissance des larmes, triomphèrent à la lecture de la bizarrerie du sujet, de l'indigence de la moralité, de la prolixité de certains développements et d'une recherche de l'esprit qui confinait parfois à la préciosité. Mais le succès de cette nouvelle attira les critiques qui mirent tous ces défauts au jour.

Perrault n'en convint pas publiquement; toutefois, couvrant sa retraite d'une spirituelle réplique, il laissa désormais les *Nouvelles* dans « leur papier bleu », pour prêter l'oreille à cette mère l'Oye dont il avait déjà invoqué la naïveté dans ses *Parallèles*. Il ne se souvint même pas de Bonaventure des Périers pour rimer *Peau d'Ane*, et, dans la préface de cette œuvre il déclara son nouveau goût à son amie, la marquise de Lambert, avec la raison enjouée et la sécurité d'esprit d'un auteur qui a enfin trouvé sa veine. Il rencontra du même coup l'aisance de l'allure et la vérité du ton, mais il n'avait pas encore appris de La Fontaine que « la brièveté est l'âme du conte ». Il s'en avisa, en écrivant les *Souhaits ridicules*, le meilleur de ses contes en vers.

Il lui restait à conter en prose, pour toucher à la perfection du genre. Il s'en aperçut, son bon sens et celui de Boileau

aidant. On ne se pique pas impunément de mettre en la langue des dieux des traditions populaires, et si les robes couleur du temps peuvent fournir quelques jolis traits descriptifs, le récit fidèle des occupations et du costume d'une *souillon* condamne la poésie la plus flexible à des bassesses de termes qui paraissaient alors inacceptables. Certains sarcasmes de Boileau sur la femme au nez de boudin en avertirent rudement Perrault, et La Fontaine a achevé de lui dessiller les yeux.

Il l'admirait fort et le pratiquait assidument, mais il n'avait jamais dérobé à son modèle plus d'esprit, de style et de rapidité que dans son conte des *Trois Souhaits*. Or, il dut lui suffire de relire la fable du maître, sur un sujet semblable, celle des *Souhaits,* pour voir combien le bonhomme était inimitable en vers. Après cette dernière expérience, il n'avait plus qu'à prendre conseil de lui-même et à se bien pénétrer des avantages de ce « style médiocre, si loué des anciens, si facile en apparence, si difficile en réalité », qu'il recommande dans une de ses dissertations à « ceux qui ne regardent pas moins au bon sens qu'à la poésie ».

II

Perrault, dans les préfaces de ses *Contes de ma mère l'Oye*, fait bon marché de leurs mérites littéraires, comme pour mettre à plus haut prix l'excellence de leur morale. Ce serait lui faire tort que l'en croire là-dessus. D'ailleurs, faut-il prendre des préfaces à la lettre, et lui-même n'a-t-il pas écrit, à propos des *Souhaits ridicules :*

> ... C'est la manière
> Dont quelque chose est inventé
> Qui, beaucoup plus que la matière,
> De tout récit fait la beauté.

Il a donc laissé percer au moins une fois sa coquetterie d'auteur, en dépit de ses préoccupations de moraliste. Elle était fort légitime, comme le prouvent le tour et le ton de ses contes.

La meilleure critique qu'on en puisse faire est d'observer

les enfants qui les écoutent et de deviner leurs impressions. En vain le crayon et la scène s'ingénient depuis deux siècles à leur traduire le pittoresque et l'intérêt dramatique de *Cendrillon* ou du *Petit Poucet*. Laissez-les se jouer tout seuls le texte de Perrault sur le théâtre de leur imagination et vous verrez qu'ils ont alors plus de naïveté que les enlumineurs et les forains, plus d'art que les maîtres du dessin ou de la féerie à grand spectacle. Chacun de ces contes y devient une tragi-comédie qui provoque en eux d'incroyables élans de terreur, de pitié et d'allégresse, ou une comédie qui ravit leur malice naissante, tout en la corrigeant.

L'ogresse de *la Belle au Bois dormant* donnant ordre de jeter dans la cuve remplie de crapauds et de vipères la reine, la petite Aurore et le petit Jour, les mains liées derrière le dos ; Barbe-Bleue, criant à sa femme de descendre pour qu'il l'égorge, — portent ces jeunes âmes à un degré d'épouvante et de commisération où n'atteindra pas plus tard leur sensibilité adulte, même au spectacle de Cléopâtre présentant à son fils la coupe empoisonnée ou d'Othello étouffant les râles de Desdémone ; et la tache de sang imaginaire qui brûle et dénonce la main de lady Macbeth les effrayera moins que celle qui s'attache à la clef de Barbe-Bleue. Jamais le personnage sympathique, au théâtre ou dans le roman, ne sera désiré et salué avec une allégresse pareille à celle du public de Perrault quand il introduit enfin ses justiciers : le roi de *la Belle au Bois dormant*, ou les deux frères qui passent leur épée de mousquetaires à travers le corps de Barbe-Bleue.

Il n'en faudrait pas conclure avec malignité que l'imagination et la sensibilité des enfants font presque tous les frais du spectacle. Perrault a beau rester dans la coulisse, il n'en est pas moins le premier et principal auteur de toute cette magie dramatique. Il y a beaucoup d'art dans la préparation des crises, par exemple dans l'interrogatoire que Barbe-Bleue fait subir à sa femme coupable. Qu'on y regarde de près, et partout la coupe des scènes et leur conduite trahiront une véritable rouerie de dramaturge. Quel dialogue de Sophocle ou de Shakespeare n'est pas égalé, pour l'ironie scénique, par celui du pauvre petit Chaperon rouge couché avec le loup ? Courier n'aurait-il pas imité, dans sa fameuse lettre du

Voyage en Calabre, l'allure de ce récit : « Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ! et levant son bras... Dans ce moment, etc... » ? Les facéties de l'ogre vous glacent, comme celles de Polyphème dans son antre, et Homère n'a pas mieux joué avec l'horreur de son sujet quand il arrête, sous la main du terrible Cyclope, le bélier qui porte Ulysse, que Perrault faisant tâter dans l'ombre la tête de Poucet par l'ogre, ou le cachant avec ses frères sous la roche même où ronfle le monstre.

Ailleurs, il nous donne la comédie avec la verve de Molière, la malice de Beaumarchais ou la délicatesse de Marivaux. Le sac du maître chat vaut bien celui de Scapin, et même le drôle par sa rouerie, sa jactance et son sans-gêne en face des puissances, pourrait bien être le Figaro de ce petit monde, comme Poucet en est l'Ulysse et Riquet à la Houppe le Dorante. L'aventure de ce dernier n'est-elle pas un fort joli jeu de l'amour et du hasard ?

Aussi bien ce n'est pas seulement par leurs actes que les héros de ces petits récits se caractérisent. Grâce à quelques traits d'une touche savante, Perrault sait intéresser ses lecteurs à leurs personnes presque autant qu'à leurs aventures. Toute cette naïveté de ton cache d'abord à l'enfant une extrême finesse d'observation, mais la lui suggère et lui en donne le goût à mesure qu'il avance en âge.

L'entretien de la *Belle au Bois dormant* et du prince qui l'a réveillée a duré quatre heures, bien qu'ils se vissent pour la première fois, « et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire », — comme les amoureux de la comédie et de tous les temps. — Marivaux n'eut pas désavoué ce mot sur les mères confidentes : « La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie. » Un dramatique vif et ingénu sort de cette psychologie prompte et sûre. Ainsi la femme de Barbe-Bleue a couru jusqu'à la porte de la chambre interdite « avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois » ; mais, avant de faire jouer la clef fatale, elle s'arrête quelque temps et essaie contre la tentation un suprême effort. C'est à la lecture de pareils traits que le fuseau s'échappait des mains de madame de Maintenon.

Mais les personnages de Perrault ne sont pas seulement de rapides et vivantes esquisses : tragiques ou comiques, ils ont tous cette vérité dramatique que donne la marche progressive et exactement nuancée des sentiments. Ainsi le maître chat ne se risque pas, pour son coup d'essai, à intimider les faibles et à mystifier les puissants ; il ne s'enhardit que peu à peu, « ravi de voir que son dessein commence à réussir ». Peau d'Ane et Cendrillon ont beau être des personnes modestes, elles sont femmes et il vient un moment où elles ne sauraient résister à l'envie d'intriguer leur monde ou de ménager un coup de théâtre : et l'une glisse son anneau dans le pâté du prince, et l'autre tire ouvertement de sa poche la petite pantoufle qui va la faire reine.

Observons enfin que, tout curieux qu'il soit de peindre d'après nature, jamais Perrault ne sacrifie à cette curiosité la vitesse de son récit. Voyez par exemple comme il se hâte de prendre sur le vif et de jeter en scène la bêtise de la belle princesse : « J'aimerais mieux, dit-elle, être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai et être bête autant que je le suis. »

III

Ainsi parle et s'agite ce petit monde tandis que les fées le mènent.

Il n'est pas besoin qu'on vous die,
Ce qu'était une fée en ces bienheureux temps,
Car je suis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

Certes ces fées populaires sont bien modestes et bien sages auprès des coquettes enchanteresses dont nos vieux trouvères et le Tasse, et l'Arioste et Spencer, et Shakespeare et Quinault, un ami personnel de notre auteur, avaient célébré les charmes perfides et les passions capricieuses. Elles ont oublié jusqu'à ces jolis noms si français de Mélusine, Viviane, Mélior, Morgane, qu'avaient murmurés avec ivresse les Lusignan, les Raimondin, les Parthénopé de Blois, les Arthur et que ce

naïf Wace s'en alla jeter éperdument à tous les échos de la mystérieuse forêt de Brocéliande. Ont-elles même gardé cette beauté que célèbre un lai de Marie de France :

Dedenz ont la dame trovée
Ki de biauté ressembloit fée... ?

On ne sait trop. Qu'en feraient-elles ? Ce sont de bonnes marraines dont l'âge et la figure importent assez peu et qui s'emploient de leur mieux pour leurs filleules et filleuls, mais qui n'ont aucun intérêt personnel dans les intrigues amoureuses qu'elles nouent et dénouent.

De leur humeur fantasque un trait seul leur est resté : une irritabilité extrême, qui se manifeste surtout quand on oublie de les prier à une naissance, ainsi que l'avaient éprouvé jadis Obéron le Fayé et Ogier le Danois. Mais, cette formalité de l'invitation une fois remplie, elles se chargent du reste, et quelles auxiliaires du dénoûment et de la morale ! comme elles accélèrent l'un et souvent l'autre ! Pour mener ainsi tout à la baguette, il ne fallait rien moins que des fées !

Il est vrai que leur intervention, coûtant aux enfants un effort de crédulité, pouvait éveiller leur défiance et compromettre ainsi le succès de la moralité finale. Perrault emploie beaucoup d'art à tourner cet écueil, à « bercer ingénieusement la raison », comme il dit quelque part. Il rachète le merveilleux des faits par la vérité relative de certains détails, leur à-propos et leur esprit.

La marraine de Cendrillon, ayant à changer une citrouille en carrosse, a bien soin de la creuser d'abord et de n'en laisser que l'écorce, ce qui aide singulièrement au succès de l'opération. De six souris elle fait six chevaux, mais dont la robe reste « d'un beau gris pommelé », et ce trait ne laisse plus de place au doute. Vous pourriez vous demander comment le Petit Poucet chausse les bottes de l'ogre ; Perrault a prévu l'objection : « Comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait. » Mais se peut-il qu'un chat mange un ogre doué de l'effrayante faculté de se changer en lion ? Rien de plus aisé : il suffit, quand on est chat, de conserver assez de présence d'esprit, à la vue de cette métamorphose, pour

mettre le vaniteux sorcier au défi de prendre la forme d'une souris. Si ravissante personne que soit la Belle au Bois dormant on ne manquera pas de nous faire remarquer, à l'occasion, qu'elle a cent ans et plus, et « que sa peau est un peu dure quoique belle et blanche ». Et quelle verve dans cette naïveté, quelle intrépidité dans cette fantaisie ! « Les broches même qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent et le feu aussi... » Regardez l'enfant sauter d'aise et battre des mains à de pareilles trouvailles, qui déconcertent ses défiances et séduisent sa raison novice.

L'esprit qui circule si discrètement à travers ces contes d'ogres et de fées sert en outre à atténuer, à « purger » la terreur de certaines situations. « Je le veux, dit la reine (et elle le dit sur un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche) et je la veux manger *à la sauce Robert.* » L'ogre du *Petit Poucet*, assassin de ses filles, joue, en cuisinier anthropophage sur le double sens du mot *habiller*, et jette « une potée d'eau dans le nez de sa femme » évanouie d'horreur. Quand le prince pénètre dans la cour du palais de la Belle au Bois dormant, où « l'image de la mort se présentait partout », il y aurait là de quoi nous glacer de crainte, si nous ne reconnaissions bien vite avec lui, « au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses » qu'ils ne sont qu'endormis.

IV

Grâce à l'adresse de cette fantaisie et de cet esprit, grâce à la flexibilité et à la vérité soutenue du ton, il n'y a pas trace de disparate dans le style. Les termes familiers, qui bigarraient désagréablement certains passages des contes en vers, se fondent très bien dans la prose de Perrault avec sa verve et en augmentent la saveur. En vers, Peau d'Ane,

> Le visage couvert d'une vilaine crasse,

nous choquait un peu, et *Cucendron* nous amuse dans la bouche

de « ma mère l'Oye ». Certaines locutions archaïques ajoutent encore à la naïveté des narrations. La grand'mère qui « a cuit », l'ogresse qui « halène » la chair fraîche, Grisélidis et Riquet à la Houppe « braves » dans leurs beaux habits, les fées qui « donnent pour don », — comme dans *Huon de Bordeaux*, textuellement, — sentent leur vieux temps et trahissent l'origine populaire de ces récits. Le rythme de certaines expressions, comme « la Belle au bois dormant », « le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie », ou leur précision familière: « Tire la chevillette, la bobinette cherra », leur donnent en outre un tour et un accent inoubliables.

Mais ce qui achève de caractériser l'aimable simplicité de notre auteur, c'est l'emploi des expressions répétées mot pour mot, aux changements près qu'exige la différence des circonstances. La fée se déguisera, « pour voir jusqu'où ira la malhonnêteté de cette fille », comme elle s'était déguisée aux yeux de la sœur cadette, « pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille ». Le dialogue de la mère-grand et du loup, puis celui du Chaperon rouge et du loup, s'engageront en termes identiques et d'autant plus pathétiques : « Toc, toc ! — Qui est là ? — C'est votre fille le petit Chaperon rouge, etc... » Cet art primitif qui consiste à rappeler les situations et les sentiments analogues par la répétition des termes, et à soulager la mémoire en réveillant l'attention, c'était déjà celui d'Homère, c'est celui de tous les conteurs populaires : grands ou petits enfants, ne les faut-il pas tous bercer sur le même rythme ?

On entrevoit maintenant avec quelle adroite docilité Perrault s'inspira de la tradition populaire pour le tour et le ton de ses contes. Il lui dut surtout cette naïveté qui rivalise avec la bonhomie calculée de La Fontaine. D'ailleurs, la coupe dramatique de ses récits, l'art de peindre d'après nature les mœurs et les caractères ; l'alliance si fine de la féerie et de la vérité accessoire dans les détails ; la limpidité, l'enjouement et l'esprit de son style, étaient des qualités qu'il ne devait guère qu'à lui-même.

Elles servaient toutes à un même dessein : envelopper les vérités solides qu'il voulait, suivant sa propre expression, « faire avaler » à ses jeunes lecteurs.

V

Ces contes pour les enfants expriment ou récèlent des moralités à l'adresse de tous les âges. Leur auteur le savait bien, puisqu'il a écrit : « Ils renferment tous une morale très sensée et qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent. » Suivons la gradation de cette morale, comme Perrault nous y invite.

L'enfant repose dans son berceau. A l'appel des parents, les belles fées sont venues : elles se penchent souriantes sur le nouveau-né et lui « donnent pour dons » la beauté, l'esprit, la richesse et toutes les grâces, et le cercle de famille se récrie sur chaque don. Mais on a oublié une vieille fée. O fatalité ! O prudence humaine ! On oublie toujours une fée, même aux naissances royales, et, avec celle-là, le malheur, qu'on n'avait pas invité, entre dans la maison en fête. Dors bien, filleul des fées, sous l'œil des bonnes dames, car demain te guette !

Demain, c'est l'entrée dans ce monde qui te réserve encore plus d'épreuves que n'en sauraient prévoir tous les faiseurs d'horoscope, où l'on quitte de gré ou de force les fées et les mères-grands, où la misère va parfois jusqu'à forcer les parents à perdre leurs enfants, « pour ne pas les voir mourir de faim devant leurs yeux », et où l'on n'évite le grand couteau de l'ogre et la dent du loup qu'à force de vertus de tout genre, témoin le Petit Chaperon rouge, le Petit Poucet et tant d'autres.

Chaperon rouge a pris le chemin le plus long pour muser, et le loup l'a devancée pour la manger ; le petit Jour pleurait après avoir été méchant, et l'ogresse l'a entendu. Mais le Petit Poucet, qui parle peu et écoute beaucoup, pénètre les desseins de ses parents et ceux de l'ogre ; il laisse pleurer et crier ses frères, mais il cherche son chemin ; il craint le coutelas de son ennemi et non les ronflements ; il a souvent bien peur, mais il veille toujours et saisit, au cœur même des dangers, l'occasion d'y échapper. Voilà certes des leçons que les plus jeunes lecteurs de Perrault saisissent à merveille,

au cours de ses récits, sans qu'il ait à les leur répéter dans les moralités en vers de la fin.

Il en est d'autres qui dépassent leur portée, mais c'est à bon escient qu'il les risque : « Ce sont, dit-il, des semences qu'on jette, qui ne produisent d'abord que des mouvements de joie et de tristesse, mais dont il ne manque guère d'éclore de bonnes inclinations. » Le maître chat, par exemple, après avoir fort diverti l'enfant, pourra souffler d'utiles conseils au jeune homme qui cherche à s'avancer dans le monde. Il lui apprendra qu'une politesse adroite peut mener loin, et qu'il arrive de conquérir la fille d'un roi avec un lapin de garenne en s'y prenant bien. Notre jeune homme devra même trouver que le maître chat s'y prend trop bien, et l'exemple de Riquet à la Houppe lui prouvera qu'il n'y a pas que les marquis de Carabas qui gagnent les cœurs. Il se souviendra seulement que :

Aux jeunes gens pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

D'ailleurs, quelque séduisants que soient l'habit, la mine et la jeunesse, les demoiselles à marier devront exiger d'autres garants. Elles sauront que souvent on ne perd rien pour attendre, témoin la Belle au Bois dormant, que cela vaut mieux surtout que d'écouter toutes sortes de gens, comme le Petit Chaperon rouge,

Et que ce n'est pas chose étrange
S'il en est tant que le loup mange ;

qu'il ne faut pas trop s'empresser de trouver aux Barbes-Bleues la barbe moins bleue dès qu'ils sont les maîtres d'un riche et beau logis ; que la beauté, d'ailleurs, ne dispense pas d'avoir de l'esprit et que, si l'« on va d'abord à la plus belle pour la voir et l'admirer », bientôt après on va à celle qui a le plus d'esprit, « pour lui entendre dire mille choses agréables », — et qu'enfin, l'amour eût-il mené la noce, fût-on prince et princesse, il reste de par le monde, pour gâter les romans les mieux commencés, des belles-mères et qui sont « de race ogresse ».

D'autre part, en redisant ces contes à leurs enfants, les

parents pourront y saisir plus d'un conseil à leur usage. Ils devront se garder de laisser les Petits Chaperons rouges courir les champs tout seuls ; c'est aux mères de fermer leur porte aux Barbes-Bleues ; aux pères de protéger leurs filles contre les marâtres. S'ils viennent à oublier que l'amour des parents pour leurs enfants doit être ce pain merveilleux et divin dont le poète a dit :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier,

ils éviteront, au moins par intérêt, de malmener les Cendrillons et les Petits Poucets, car souvent

c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

Telle m'a paru être, en substance, la morale de ces contes, et l'auteur a bien l'air de la trouver irréprochable quand il s'écrie : « Partout la vertu y est récompensée et partout le vice y est puni. » Objectera-t-on qu'il y a excès dans la récompense ou dans la peine, quand Cendrillon épouse le fils du roi et que le Petit Chaperon rouge est mangé ; ou encore, quand celle des deux sœurs qui a donné à boire à une fée monte sur un trône, tandis que l'autre, « la brutale orgueilleuse », va mourir au coin d'un bois ? Mais quoi ! quand il s'agit d'incliner pour la première fois l'automate, suivant le mot énergique du moraliste, on ne saurait exagérer le désir du bien et la peur du mal.

Sans doute, tous les actes des héros de ces contes ne sont pas irréprochables, et le marquis de Carabas est bien un peu trop complaisant pour le charlatanisme du maître chat ; et les princes qui choisissent leur femme sur le vu d'une petite bague ou d'une petite pantoufle sont bien imprudents ; mais une morale qui serait parfaite éviterait-elle toujours l'ennui, mortel aux contes ? D'ailleurs, la fin corrige tout, grâce aux fées.

On s'est élevé contre le merveilleux de leur intervention, au nom du droit qu'a l'enfant de n'être pas trompé. Perrault avait prévu cette critique et la réfutait adroitement : « La louable impatience d'instruire les enfants fait imaginer des histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces

mêmes enfants qui n'en ont pas encore. » De bonne foi, aurait-il pu, comme il l'a fait, montrer la vertu toujours récompensée et le vice toujours puni dans ce monde sans quelque invraisemblance ? Et ne voit-on pas que le merveilleux même de ces contes est le correctif de leur optimisme ? Hélas ! les adultes reconnaîtront assez tôt que ce sont là des contes du temps passé : ils apprendront bien vite que s'il y a des ogres dans le monde, les fées y sont rares ; qu'on ne trouve pas juste à point des bottes de sept lieues pour fuir ceux-là et que celles-ci oublient souvent les Cendrillons à la cuisine.

Il n'y a donc en ces contes qu'un optimisme très provisoire, et même Perrault a eu la précaution d'y mêler une amertume que l'enfant sentira plus tard.

On y voit par endroits quelques traits de satire. Il y en a contre les casuistes peu scrupuleux et contre les grands seigneurs qui oublient de payer leurs dettes au pauvre monde ; contre les offices de nouvelle création et contre les mauvais ménages. On y voit démasquer l'hypocrisie des regrets :

Il pleurait ses défuntes amours
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.

On y est même averti que tous les talents du monde ne sont pas les plus sûrs garants du succès dans la mêlée des intérêts :

Vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez pour les faire valoir
Ou des parrains ou des marraines.

Il est vrai que chez Perrault on n'a que ceux qu'on mérite. Mais pouvait-il aller plus loin et poser devant des enfants le problème de la vertu malheureuse et du vice triomphant ? Il faut le louer, au contraire, d'avoir senti le point délicat où des contes ne sauraient remplacer le catéchisme, content d'ailleurs d'avoir, selon le mot de Montaigne, « emmiellé la viande salubre à l'enfant ».

EUGÈNE LINTILHAC

LES RUSSES

SUR

LA MER LIBRE

La Russie travaille avec une infatigable énergie à mettre en valeur les parties lointaines de son immense empire demeurées inexploitées. Après avoir exécuté en Asie centrale ces grands travaux de colonisation qui excitent la juste admiration de tous les voyageurs, elle a commencé la gigantesque entreprise du transsibérien, et tandis que, en Chine, elle poursuivait son vaste programme d'annexion, à l'autre bout de l'ancien continent, sur les bords de l'Océan Glacial, elle accomplissait en silence une œuvre qui, avec des apparences plus modestes, n'a pas une moindre importance pour l'avenir de la puissance slave. A l'extrémité de l'Europe, dans les régions de la Laponie que nous considérons à tort comme des terres vagues, sans utilité économique ni militaire, l'Empire des Tsars vient de se frayer enfin un débouché sur la mer libre. Entre le cap Nord et la mer Blanche, au prix d'un long et opiniâtre travail, la Russie a créé un port accessible en toutes saisons, et dont la sortie n'est commandée par le canon d'aucune puissance étrangère. Désormais la flotte impériale n'est plus « embouteillée » dans les mers intérieures, en hiver bloquées par les glaces, en tout temps susceptibles d'être fermées par des voisins.

*
* *

Examinez une carte de l'Europe septentrionale : au premier coup d'œil, votre attention est attirée par une épaisse gibbosité arrondie entre l'Océan Glacial et les méandres de la mer Blanche, qui fait l'effet d'une énorme verrue poussée sur le corps massif de la Russie. Cette excroissance continentale est la presqu'île de Kola, ou Laponie russe.

Dépendance géologique de la Scandinavie, cette région offre dans ses traits généraux le même aspect que la Norvège. Dans l'intérieur, des massifs d'âpres plateaux et de hautes montagnes enveloppées de forêts vierges et de lacs immenses ; sur le littoral, un feston de fjords aux mille ramifications bizarres. Partout, la côte nord de la presqu'île — la côte mourmane, comme on l'appelle en souvenir des navigations des anciens Normands dans ces parages — est entaillée par de longs et étroits goulets, tout à la fois si pittoresques et si propices au développement des industries maritimes. Derrière chaque cap, au travers d'épaisses falaises, des bras de mer pénètrent au milieu du continent, tantôt en longs replis sinueux, pareils à des fleuves, tantôt en larges nappes semblables à des lacs, et renferment en abondance des mouillages spacieux, complètement protégés des vents comme des vagues de la pleine mer, où des flottes entières pourraient trouver un abri.

Quoique située à l'extrémité septentrionale du continent, la côte mourmane jouit d'un climat privilégié. Tout le monde sait que l'Europe occidentale est baignée par des nappes d'eau tiède, d'origine atlantique, par le *Gulf-Stream*, pour les désigner sous leur nom habituel mais inexact, et tout le monde sait que ces courants produisent un relèvement de température extraordinaire à cette latitude. Aussi, tandis que le Groënland oriental est bloqué par une des banquises les plus redoutables de l'Océan Arctique et recouvert par d'immenses glaciers, sous le même parallèle la côte ouest de la Scandinavie demeure toujours libre de glaces, et montre au fond de ses fjords une végétation très riche. Les nombreux touristes qui, chaque été, vont au cap Nord admirer le soleil de minuit, reviennent tout étonnés de l'aspect de la Norvège arctique. Dans ce pays où ils s'attendaient à grelotter, ils ont

trouvé une douce température, sur la mer ils n'ont vu aucune trace de la banquise dont ils rêvaient, et même sur les montagnes ils n'ont aperçu que peu ou point de neige. Partout où le Gulf-Stream fait sentir son influence, se manifeste cette remarquable anomalie du climat. Après avoir atteint le cap Nord, une branche de ce courant s'épanche vers l'est, et, venant baigner le littoral mourman, étend jusqu'à cette région la zone de la mer toujours libre. Grâce à cette circonstance, hiver comme été, la côte nord de la presqu'île de Kola n'est jamais prise par les glaces, et reste aussi librement ouverte à la navigation que la Manche, alors que la mer Blanche toute voisine est fermée cinq ou six mois par une banquise compacte. Aucune glace du bassin polaire ne penche dans le voisinage du littoral de Kola ; à mesure qu'elles descendent vers le sud, elles fondent rapidement au contact du Gulf-Stream. Les nappes d'eaux tièdes échauffent par rayonnement l'air ambiant,et jamais le thermomètre ne s'abaisse à plus de dix ou douze degrés au-dessous de zéro. Dans cette partie de la Laponie, le territoire le plus septentrional de la Russie d'Europe, les hivers sont singulièrement plus doux qu'à Saint-Pétersbourg, situé à onze cents kilomètres plus au sud.

Il est vrai de dire que, pendant les hivers excessifs, quelques baies, complètement abritées par un rempart d'îles et de terres, et par suite entièrement soustraites aux agitations du large, se couvrent d'une pellicule de glace ; mais elle est si frêle que les faibles vapeurs qui fréquentent ces parages la brisent sans la moindre difficulté. De même, au fond des fjords où débouchent de puissantes rivières, la présence d'une couche d'eau douce superficielle détermine la formation d'une nappe cristalline plus ou moins épaisse, plus ou moins étendue. Ainsi la partie supérieure du fjord de Kola, qui reçoit les apports de deux larges fleuves, est obstruée par les glaces pendant plusieurs mois. Mais ce sont là, si je puis m'exprimer ainsi, des accidents exceptionnels ; et, du reste, pas plus ici qu'au fond des fjords norvégiens, les minces nappes de glace qui recouvrent quelques-unes de ces baies n'ont jamais entravé les relations maritimes si actives, dans cette région, même en hiver.

A un autre point de vue encore, le territoire qui nous

occupe est une région favorisée. Dans ce pays, où la nature du sol interdit toute culture, la mer est d'une inépuisable fécondité. Du cap Nord à l'embouchure de la mer Blanche, la côte de l'Océan Arctique est une des zones les plus poissonneuses du monde. Chaque printemps, comme à Terre-Neuve, comme en Islande, des bancs épaix de morues s'approchent de terre à la poursuite du capelan, un petit poisson dont les gades sont très friands et qui recherche les rivages pour y déposer son frai; et, chaque printemps, se renouvellent les prodiges de la pêche miraculeuse. Sur la côte russe, la morue est aussi abondante qu'autour de la grande île américaine et que dans les eaux de l'archipel des Loffoten, les deux principaux centres de production de ce poisson. Suivant l'expression très juste d'un auteur, la côte mourmane pourrait fournir de morue toute l'Europe et d'huile toutes les machines du vieux monde. Néanmoins, longtemps les Russes n'ont pas tiré de cette industrie tout le profit possible. Alors qu'en Norvège, dans la zone maritime comprise entre Hammerfest et la frontière, ces pêcheries occupent quinze mille marins et donnent un produit net de cinq millions de francs, le rendement dans la presqu'île de Kola ne dépasse guère un million, et l'effectif des pêcheurs est à peine de trois ou quatre mille.

On apprendra sans doute avec étonnement que la plupart de ces « morutiers » sont non point des marins, mais des « terriens », des Caréliens résidant dans les forêts de la partie centrale du gouvernement d'Arkhangelsk, à plus de cent cinquante et même deux cents lieues de la mer. Ces Finnois vivent dans la plus profonde misère. Le pays qu'ils habitent appartient à la zone la plus froide de l'Europe ; le thermomètre y descend parfois à quarante degrés au-dessous de zéro, et souvent l'hiver se prolonge jusqu'à la fin de juin. Avec cela, point de route. Sous un tel climat les cultures ne peuvent produire de récolte, et, faute de voies de communication, la farine devient une denrée chère et rare. Pour s'alimenter, les Caréliens n'ont d'autre ressource qu'une pâte grossière faite d'un mélange d'orge et d'écorce. Encore, certaines années, cette ressource fait-elle défaut, et d'atroces famines déciment alors la population. Afin d'échapper à la disette

toujours imminente, les indigènes vont chercher leur subsistance sur la côte mourmane. En quelques mois, comme marins ou comme ouvriers, ils gagnent là une somme de quelques centaines de francs, qui leur assure le nécessaire. De leurs villages à l'Océan Glacial le trajet est long et dangereux : six à huit semaines d'épreuves auxquelles peuvent seuls résister ces hommes endurcis depuis l'enfance à toutes les rigueurs d'une nature implacable. Pour arriver à la côte avant l'apparition des morues, les pêcheurs partent de chez eux à la fin de janvier, à l'époque la plus rigoureuse de l'année, et pendant six semaines, sans un jour de repos, en dépit des tempêtes, du froid et de la faim, ils poursuivent leur route à travers le blanc désert hivernal. Malheur à l'infortuné qui, épuisé, se couche sur la neige, ou qui, enveloppé par les tourbillons de la tourmente, perd sa route.

Sur la côte, d'autres souffrances attendent les Caréliens. Il faut maintenant qu'ils luttent contre l'Océan. Au printemps la mer est terrible : des semaines durant, la tempête ne s'apaise jamais, si bien que certaines années, pendant les quatre mois de la saison de pêche, les morutiers ne peuvent sortir qu'une vingtaine de jours. Cet Océan terrible, les Caréliens l'affrontent sur des canots non pontés. A cette rude école, ces « terriens » deviennent rapidement d'excellents marins. La race à laquelle ils appartiennent est du reste remarquable par la facilité avec laquelle elle s'adapte aux milieux les plus différents. Aux Finnois de Finlande, population agricole et forestière, de même qu'aux Lapons qui vivent sur le bord des lacs et des rivières, il suffit, pour les transformer en de solides matelots, d'un séjour de quelques années au bord de la mer.

Les Caréliens demeurent, pour la plupart, sur la côte mourmane jusqu'au milieu d'août, et regagnent ensuite l'intérieur des terres, accomplissant en sens inverse leur long voyage du printemps. Au commencement de septembre, le pays redevient désert. Il y a quatorze ans, lorsque je visitai pour la première fois la presqu'île de Kola, cette région était une lugubre solitude. De la frontière norvégienne à l'entrée de la mer Blanche, on ne rencontrait que quelques misérables hameaux occupés par six ou huit cents indigènes. De longues sections de littoral ne renfermaient même pas une habitation

permanente. Cette presqu'île, grande comme un quart de la France, ne comptait guère alors que huit mille habitants. Aucune voie de communication, aucun entrepôt, aucun chantier de construction navale; seul, pendant les trois mois d'été, un service bimensuel de mauvais paquebots reliait les principales stations de pêche à Arkhangelsk et à la ville norvégienne de Vardö. Passé le 15 septembre, le service était interrompu, et, pendant huit ou neuf mois, le pays de Kola demeurait séparé du reste du monde. Dans ce désert, au milieu de populations qui ignoraient presque l'usage du fer, on revivait les premiers âges de l'humanité. Comme aux temps préhistoriques, les indigènes tiraient leur subsistance des produits de la chasse et de la pêche, façonnaient des instruments en os, et naviguaient dans des canots semblables aux embarcations de l'âge de la pierre, découvertes dans les tourbières du Danemark. Jusqu'à une époque toute récente, ce pays est resté dans ce lamentable état d'abandon.

Pour un État comme la Russie, qui aspire à devenir une puissance maritime, la côte mourmane a néanmoins une importance de premier ordre. Tandis que les rivages de la mer Blanche, de la Baltique et de la mer Noire, et même ceux qu'elle a récemment acquis en Extrême-Orient, sont fermés par les glaces pendant une période plus ou moins longue, les nombreux mouillages de la côte nord de Kola sont toujours libres. Une base d'opérations navales et un grand port commercial peuvent donc être créés dans cette région. D'autre part, la Russie demande chaque année à l'étranger pour quinze ou vingt millions de poisson séché ou salé, or : la mer de Mourmanie pourrait lui fournir toute la provision qui lui est nécessaire et même davantage. Enfin, en favorisant le développement de cette industrie et en fixant dans la région les pêcheurs jusqu'ici nomades, le gouvernement pourrait trouver un jour, parmi cette population maritime, de précieuses recrues pour la flotte impériale.

*
* *

Depuis longtemps les ressources de la côte mourmane sont connues des Russes. Dès le XVIe siècle, sous Ivan le Terrible.

un monastère avait été fondé sur les bords du fjord de Petchenga pour asseoir la domination moscovite dans ces pays lointains. Aux termes des privilèges qui leur avaient été accordés, les moines devaient non pas seulement travailler au salut des âmes, mais pratiquer la pêche à la morue et la chasse à la morue. Cet établissement devint très vite florissant, et étendait ses relations commerciales jusqu'en Hollande, lorsqu'il fut détruit par une troupe de Suédois. Cet événement arrêta pour longtemps les progrès des Slaves dans ces parages.

Devinant, avec sa perspicacité géniale, l'importance maritime de cette côte, la Grande Catherine prescrivit la fondation d'un arsenal à l'entrée du fjord de Kola, mais, après la mort de l'impératrice, les difficultés d'accès de la région firent abandonner ce projet. Les Anglais se chargèrent de rappeler l'attention des Russes sur ces territoires. Prévoyant qu'un jour cette terre abandonnée fournirait à leur ennemi le moyen de développer sa marine, ils tentèrent, pendant la guerre de Crimée, de retarder cette éventualité par une destruction barbare. En 1854, Kola, Kandalaks, tous les pauvres villages de pêcheurs furent impitoyablement bombardés et incendiés. Sous le règne d'Alexandre III le projet de Catherine fut repris à nouveau. Aujourd'hui seulement la période des tâtonnements a pris fin, et, grâce à l'énergique impulsion du gouverneur actuel d'Arkhangelsk, le général Engelhard, une œuvre d'une portée considérable a été accomplie sur les rives de l'Océan Glacial.

En premier lieu le gouvernement impérial a appliqué toute son énergie à la colonisation de la côte mourmane et au développement des pêcheries. On ne peut attirer des étrangers dans un pays que si on leur fournit les moyens de gagner facilement leur vie. A toutes les familles qui viennent s'établir dans la contrée, d'importants privilèges sont concédés, tels que l'exemption de tout impôt et de tout service militaire. Ils reçoivent en outre des secours en argent. Des magasins ont été organisés pour les approvisionner de farines et de denrées. Des œuvres de prévoyance et d'économie populaire ont été fondées au profit des pêcheurs. Une caisse d'assurances a été créée pour les veuves et les orphelins des marins, et une

banque de crédit fournit aux matelots les moyens de vendre directement le produit de leur travail sans le concours onéreux d'intermédiaires. Pour améliorer la pratique des industries maritimes, des écoles de pêche ont été ouvertes, et des subventions données aux indigènes leur permettent l'achat de canots et d'engins perfectionnés.

En même temps que le gouvernement travaillait à coloniser cette terre lointaine, il entreprenait un vaste programme de travaux publics destinés à en faciliter l'accès. Des services de paquebots réguliers et fréquents étaient organisés entre Arkhangelsk et la ville norvégienne de Vardö, le grand port d'exportation de la morue sur les bords de l'Océan Glacial. Pour diminuer les dangers de la navigation dans cette mer, la côte de Kola était éclairée et balisée. Six phares étaient allumés entre la Norvège et la mer Blanche. Enfin, une ligne télégraphique était établie, reliant les différentes stations de pêche à Arkhangelsk et à Vardö.

Pour compléter cette entreprise grandiose, un grand port, le port Catherine, a été créé près de l'embouchure du fjord de Kola, sur la rive gauche de ce défilé marin. Situé à plus de vingt kilomètres de la pleine mer, derrière un archipel qui forme un brise-lames naturel, ce mouillage est protégé contre tous les vents. Long de plus de trois kilomètres, large de quatre cents mètres environ, le port peut recevoir toute une flotte. Des quais ont été construits, des magasins se sont édifiés, et, en arrière, un gros village a été bâti de toutes pièces, où sont transférés les services administratifs, précédemment installés à Kola. Éclairée à la lumière électrique, reliée au port par un tramway à traction mécanique, la nouvelle capitale de la Laponie russe est devenue une ville moderne. Et ces travaux considérables ont été exécutés dans le court espace de deux fugitifs étés polaires, sur un sol difficile, où le granit le plus dur alterne avec des tourbes instables. Mais ici, comme en Sibérie, comme en Transcaspie, la ténacité russe a su triompher des obstacles naturels, et, il y a quelques semaines, cette nouvelle création du génie colonisateur des Slaves était inaugurée en grande pompe.

*
* *

Ce port, créé à grands frais aux confins extrêmes de l'Empire, ne sera vraiment utile à la puissance russe que le jour où il sera relié au centre du pays par des voies de communication rapide.

Actuellement le réseau russe va jusqu'à Arkhangelsk, et dès à présent, l'été, en quelques jours, voyageurs et marchandises sont transportés de Pétersbourg ou de Moscou au port Catherine. Mais cette voie est insuffisante : l'hiver, elle est coupée par les glaces de la mer Blanche, et en toute saison elle oblige à de coûteux transbordements. La construction d'un chemin de fer reliant directement Pétersbourg à Kola a donc été résolue. Contournant le Ladoga, puis l'Onéga, il passera à Olonetz, et aboutira à Kem, sur la mer Blanche ; puis, après avoir atteint à Kandalaks l'extrémité occidentale de ce golfe, il se dirigera au nord vers l'Océan Glacial. La ligne aura une longueur de treize cents kilomètres environ. Entre Pétersbourg et Kem, en raison de la nature spongieuse du sol, les travaux d'infrastructure seront peut-être laborieux. La traversée de la presqu'île de Kola présentera de moindres obstacles. De Kandalaks à Kola, c'est-à-dire de la mer Blanche à l'Océan, la péninsule est découpée dans toute sa largeur par une dépression lacustre, très basse et à peu près plane. D'après mes observations barométriques, le point culminant du seuil se rencontre à l'altitude de 125 mètres, à cent cinquante kilomètres de la mer Blanche environ, et à cent vingt kilomètres de l'Océan. De part et d'autre de ce long fossé se dressent de hautes montagnes, dont les plus élevées sont situées entièrement sur le territoire de la Russie d'Europe ; à leur pied, et sur la rive orientale du fjord de Kola, la voie sera établie sur des terrains solides. Ajoutons que sur toute l'étendue de la ligne le ballast est abondant, et que les matériaux de construction pourront être aisément transportés par le réseau des voies fluviales de la région. Les travaux sont déjà commencés, et l'on espère que, dans trois ou quatre ans, les locomotives atteindront la côte de l'Océan Glacial.

Lorsque ce travail grandiose sera terminé, la rade Catherine deviendra, durant les mois où la Baltique est fermée par les glaces, l'entrepôt maritime de Pétersbourg et de Moscou. En plein hiver, il est vrai, la Laponie est plongée pendant près de deux mois dans l'obscurité la plus complète. A la latitude du port Catherine, le soleil disparaît dans les premiers jours de novembre et ne se montre de nouveau que le 9 janvier. C'est un inconvénient, mais non un obstacle au développement du mouvement commercial. L'expérience acquise sur la côte de Norvège et dans la Laponie suédoise établit que la nuit polaire n'entrave ni la navigation, ni la marche des trains ; quant au transbordement des marchandises, il sera effectué à la lumière électrique.

Une fois le chemin de fer achevé, la Russie projette d'installer un arsenal maritime au port Catherine, ou, si la place fait défaut, dans le fjord voisin d'Oura, qui présente les mêmes avantages. Depuis trois ans déjà la division de la Mer Blanche prend ses quartiers d'hiver dans le nouveau port, et il est question d'y construire de suite une cale sèche. Le port Catherine et la rade d'Oura constituent l'une et l'autre des positions militaires de premier ordre. Situées dans l'intérieur des terres, ne communiquant avec la mer que par d'étroits goulets, elles peuvent être facilement défendues et rendues imprenables au moyen de quelques batteries et de quelques lignes de torpilles. Elles deviendront les bases d'opérations offensives de la marine russe. Actuellement, en Europe, les escadres impériales sont bloquées dans la mer Noire et dans la Baltique. De la mer Noire elles ne peuvent sortir sans l'agrément du Sultan, et au nord leur situation n'est pas meilleure. Si le Belt et le Sund appartiennent au Danemark, ils sont sous le canon de l'Allemagne : quatre heures après la déclaration de guerre, une flotte partie de Kiel peut occuper le Grand-Belt, et deux heures plus tard se présenter devant Copenhague. Du port Catherine, hiver comme été, une flotte pourra sortir et gagner la grande mer sans la permission d'aucune puissance étrangère. Elle aura la complète liberté de ses mouvements. Le port Catherine est situé à treize cent quatre-vingt-quatorze milles marins de Leith, alors que le port d'Édimbourg est à seize cent quatre-vingt-dix de Londres.

Marchant à la vitesse de quinze nœuds, une escadre partie de la côte mourmane arriverait en quatre jours environ dans la mer du Nord.

*
* *

Tandis que la Russie poursuivait l'exécution de ce programme dans la presqu'île de Kola, elle s'occupait énergiquement de créer un centre d'activité maritime dans la mer Blanche. Jusqu'ici Arkhangelsk était une place de commerce d'importance très secondaire, exportant principalement en Angleterre et en Allemagne des bois et des céréales de la vallée de la Dvina. Le gouvernement russe se propose de faire de ce port la tête de ligne d'une nouvelle voie de pénétration commerciale en Sibérie et dans les districts industriels de l'Oural. Le Transsibérien débouche en Europe dans le bassin de la Volga, par conséquent à une très grande distance de la mer, et les marchandises destinées à l'exportation qu'il apportera seront, avant d'arriver dans un port d'embarquement, grevées de frais très élevés de transport par terre ou par rivières. Les objets manufacturés provenant d'Europe, destinés à la Sibérie, se trouvent dans les mêmes conditions. Par Arkhangelsk il est, au contraire, possible d'ouvrir une voie commerciale économique vers la Sibérie occidentale. Depuis longtemps déjà une voie ferrée traverse l'Oural central et dessert l'important district industriel de cette région, reliant le bassin de l'Obi à la vallée de la Kama, le principal tributaire de la Volga. Ce chemin de fer a été prolongé dans l'ouest jusqu'à Kotla, sur les bords de la Vytchegda, une des principales branches du grand réseau fluvial qui débouche à Arkhangelsk dans la mer Blanche. Par cette voie, les céréales de la Sibérie occidentale et les produits des usines de l'Oural peuvent être exportés et les marchandises d'Europe importées à meilleur compte que par la route de la Volga. En vue de donner l'impulsion à ce trafic, des négociations ont été ouvertes avec de grandes compagnies de navigation anglaises et hollandaises pour les amener à créer des services réguliers entre Arkhangelsk et leurs ports d'attache.

En présence des efforts faits par la Russie pour assurer à

ses escadres et à son commerce un libre débouché sur l'Océan Glacial, on comprend l'émotion qu'a soulevée dans ce pays l'occupation de l'île aux Ours par l'explorateur allemand Lerner. Un des principaux journaux de Pétersbourg a même déclaré sans ambage que la prise de possession de cet îlot, situé entre la Norvège et le Spitzberg, constituait une menace pour la sûreté de l'Empire et ne pouvait être tolérée. Finalement, à la fin de juillet, un cuirassé russe s'est rendu à l'île aux Ours pour protester contre la présence des Allemands et pour hisser le pavillon impérial sur cette terre où, du reste, les pêcheurs d'Arkhangelsk possédaient jadis des stations.

L'île aux Ours semble, en effet, commander l'Océan Glacial, et, en la prenant comme centre de croisière, une escadre pourrait, pense-t-on, couper les communications du port Catherine avec l'Océan, et prendre la flotte impériale dans une souricière. Or, à qui les connaît, ces craintes apparaissent chimériques. Baignée par le courant polaire, elle est enveloppée par les glaces jusqu'à une époque avancée de l'été — je l'ai vue bloquée par une banquise à la fin d'août — et le seul mouillage qu'elle renferme, le port Sud, n'offre qu'un abri précaire. Le fond, comme disent les marins, est mauvais, c'est-à-dire que les ancres n'y adhèrent pas solidement, et, par les tempêtes de sud-ouest contre lesquelles cette anse n'est point protégée, un bâtiment est exposé à être jeté à la côte. Il serait vain de songer à l'améliorer par la construction de jetées : les glaces en dérive raseraient ces travaux au fur et à mesure de leur construction. Cette terre polaire ne peut donc, à notre avis, servir de base d'opérations à une force navale.

A la suite des réclamations formulées par le cabinet de Saint-Pétersbourg, le gouvernement allemand a déclaré se désintéresser de la question. Mais Lerner n'en demeure pas moins à l'île aux Ours, et la Société des Pêcheries allemandes a également annoncé son intention d'y fonder un établissement de pêche et de chasse à la baleine. Dès à présent, les Allemands ont commencé l'exploitation d'un des nombreux gisements de charbon que renferme cette terre polaire. Si l'abatage en est facile, il n'est, du moins, possible que pendant quelques semaines. En admettant même que les filons

atteignent une très grande puissance, l'entreprise ne paraît devoir donner qu'un bénéfice très incertain.

Le projet de la Société des Pêcheries allemandes ne me paraît pas moins singulier. Autour de l'île aux Ours les baleines sont rares, et l'établissement des huileries et des chantiers de dépècement serait très difficile, peut-être même impossible, sur le bord de la baie entourée de tous côtés par des escarpements rocheux. L'idée semble d'autant plus étrange que le marché des huiles de baleine est écrasé par la production et que la baisse des prix a amené la fermeture de plusieurs établissements. Quant à la capture des morses et des ours, elle est absolument illusoire ; il y a beau temps que ces animaux ont été exterminés dans ces parages par les Norvégiens. Toutes ces entreprises soi-disant commerciales semblent donc très extraordinaires de la part des Allemands, qui connaissent parfaitement l'Océan Glacial et dont les travaux sur cette région sont une précieuse source d'informations.

Quel que doive être le résultat de cette occupation de l'île aux Ours, le conflit qu'il a suscité entre les deux grands empires montre l'importance que la Russie attache à la possession incontestée de l'Océan Arctique. C'est, en effet, sur cette mer qu'elle accomplira le programme assigné par Pierre le Grand à son activité.

CHARLES RABOT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

L'ABBÉ PREVOST, SA VIE, SES ROMANS, par **V. Schrœder.**

On ne connaît guère l'abbé Prevost que par son chef-d'œuvre *Manon Lescaut*, — et depuis quelques années, dans le monde de l'érudition littéraire, par l'ouvrage supérieurement documenté de M. Henry Harisse. — Il fut pourtant un écrivain fécond et infatigable. En dehors même de ses nombreux romans, comme l'*Histoire d'une Grecque moderne* et les *Mémoires de M. de Montcal*, il a publié une foule d'articles intéressants; il a beaucoup voyagé, observant sur place un peu partout, les mœurs, les institutions et les littératures. M. V. Schrœder a cherché surtout dans l'œuvre de l'écrivain des renseignements sur l'homme et sur son caractère. Il nous donne aujourd'hui une étude vivante et curieuse où l'on peut saisir dans tous ses aspects cette figure si originale et si diverse.

EN STUPID-CAR, par **Miguel Zamacoïs.**

Voulez-vous des histoires gaies? Prenez le livre de M. Miguel Zamacoïs. Aimez-vous l'esprit? On en a mis partout, et de toutes les sortes, de la fantaisie, de l'observation burlesque et jusqu'à de simples calembours; car l'auteur n'a d'autre prétention que de nous divertir. Avec une verve intarissable, M. Miguel Zamacoïs trouve le moyen de nous faire rire, sans que ce soit aux dépens de personne. Sa drôlerie n'est jamais frondeuse ni méchante; elle se contente d'être irrésistible. Elle est dans la façon de raconter les choses, de rapprocher les mots, de prendre tout plaisamment au sérieux. On sent que l'auteur s'amuse pour son propre compte; il a le don, l'instinct; et, comme certains peintres nous font voir dans les couleurs des nuances que nous n'aurions pas soupçonnées, il sait découvrir partout de la gaieté.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE, — ESPAGNE, DES ORIGINES AU XVIIe SIÈCLE, par **Albert Soubies.**

Par tout petits volumes, nourris de renseignements et d'appréciations personnelles, M. A. Soubies continue à nous donner son histoire de la musique dans tous les pays. Après le Portugal, la Hongrie et la Bohême, l'Allemagne et la Russie, il étudie aujourd'hui l'Espagne; et toutes ces parties fragmentaires nous promettent une œuvre d'ensemble fort intéressante et fort utile. M. Albert Soubies nous montre en son dernier ouvrage comment l'art des Arabes modifia la tradition primitive, comment du XIIIe au XVe siècle, après les trouvères et les *cantigas* d'Alphonse X, les compositeurs espagnols formulèrent et mirent en pratique leur théorie musicale. Escobedo, Galvez, Fernandez de Castilleja, Morales, Guerrero, Antoine de Cabezon, Victoria, Cômes, Salinas sont les principaux musiciens de cette période, l'une des plus originales dans l'histoire de la musique espagnole.

L'IRRÉMISSIBLE, par **Ed. Martin-Videau.**

La donnée de ce roman était délicate; mais l'auteur a su ne pas insister sur certains détails dangereux. Son exemple nous prouve une fois de plus qu'il n'y a pas de sujets interdits à l'imagination d'un écrivain sincère et scrupuleux. La pensée de reprocher ce livre à M. Martin-Videau ne viendra certainement à l'esprit d'aucun auteur. Du drame passionné qu'il nous raconte, il a dégagé surtout la souffrance et l'horreur tragique. Il y a quelque chose de fatal dans la force irrésistible du sentiment qui attache l'un à l'autre les héros de ce livre : ils luttent en vain pour y échapper; malgré eux, leur amour les entraîne. Ils comprennent du moins qu'ils doivent en mourir et ils n'hésitent pas à expier par un double suicide une minute d'égarement et de faiblesse. On peut recommander sans scrupule cette œuvre d'un réalisme vigoureux et d'un intérêt saisissant.

LES GAIETÉS DU CONSERVATOIRE, par **Albert Lavignac.**

L'auteur de tant de livres sérieux comme la *Musique et les Musiciens*, le *Voyage artistique à Bayreuth*, s'est plu aujourd'hui à se délasser et à nous égayer. Il a noté pour nous, aux hasards de la mémoire, ses plus pittoresques souvenirs. « Depuis vingt-cinq ans, dit-il lui-même en offrant ce volume à ses élèves, j'écris ouvrage sur ouvrage, bouquins didactiques, etc., pour vous donner du fil à retordre, et je n'écrirais pas un livre pour vous amuser? » M. Albert Lavignac a vécu, pendant pendant près d'un demi-siècle, dans la fréquentation presque quotidienne du Conservatoire : il a beaucoup regardé et il a su voir autour de lui tout le petit monde qui s'y agite, il a mis de côté toute une moisson d'anecdotes : il en a tiré cet aimable volume.

LES POURPRES MYSTIQUES, par **Pol Lovengard.**

La forme de ces vers est incertaine, et, visiblement, l'auteur se cherche encore; mais, déjà, il se trouve quelquefois. Il a écrit ce livre en pleine jeunesse, dans la fièvre de la vingtième année. Ces poèmes en ont le charme, parfois un peu banal. On sent trop que tous les mots sont neufs aux yeux de M. Pol Lovengard, et, parce qu'il sent vivement les choses, il s'imagine trop qu'il les exprime. Il se chante à lui-même tout ce qui l'attire et l'émeut, ses premières amours, ses premiers rêves, ses premiers chagrins; ce n'est point sa faute, si d'autres ont été jeunes et poètes avant lui. Il s'éprend de rythmes bizarres, et la musique nous en apparaît souvent déconcertante. Qu'importe! Il a l'amour des vers, et il a déjà découvert en lui, çà et là, des inspirations assez personnelles pour qu'on puisse vraiment bien espérer des poèmes qu'il vivra, qu'il créera plus tard.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 17776-8-99. — (Encre Lorilleux).